

HENRI GAUTHIER

CHARLES LECOQ

Prêtre de Saint-Sulpice

1846-1926

•

MONTREAL

1939

UNE ÂME SACERDOTALE

Nihil obstat,

OLIVIER MAURALT, p. s. s.,
Censor deputatus.

16 octobre 1939.

Cum permissu superiorum,

E. MOREAU, p. s. s.,
Sup. prov.

28 octobre 1939.

Imprimatur,

† EM. A. DESCHAMPS, V. G.,
Ev. de Thennesis,
Auxiliaire de Montréal.

Montréal, 21 octobre 1939.



CHARLES LECOQ — à Rome — janvier 1905

HENRI GAUTHIER



UNE ÂME SACERDOTALE

•

CHARLES LECOQ

prêtre de Saint-Sulpice

1846-1926

Erat enim sacerdos

Car il était prêtre

(Gen. XIV, 18)

ÉDITION
BELLERIVE
PARIS

MONTREAL

1939

Tous droits réservés, Canada 1939.

CHAPITRE PREMIER



L'ENFANT ET LE JEUNE HOMME

La Bretagne reste encore le pays où pour le voyageur les impressions sont vives. La nature et l'histoire s'associent pour les produire.

La nature d'abord. Sol tourmenté, terre de granit. Ce sont les côtes frappées par le vent du large, déchiquetées par la rage des flots. Ce sont les grèves désolées et sombres, les récifs à fleur d'eau. Ce sont, à l'intérieur, les dolmens, les menhirs, les calvaires, les vieilles églises. Ce sont les vallées profondes, les chemins creux le long desquels se dressent les haies d'aubépines, sur lesquels plane l'ombre des pins et des chênes aux branches tordues par la rafale. Terre de contrastes saisissants. Lorsque tombe le vent sur les grèves apaisées l'océan déroule sa ceinture d'argent et d'azur au pied des falaises verdoyantes. Les souffles qui pleurent sur les landes monotones, lorsque les nuages noirs endeuillent le ciel, ne sont plus, lorsque brille le soleil, que des murmures de paix, que des chants berceurs dans les ajoncs. Un vrai ciel de Provence ramène dans les âmes l'espoir et l'allégresse. Terre de rêves et de légendes. Elles fleurissent ces légendes dans les récits d'aventures, dans les contes miraculeux, dans les épisodes que l'imagination allonge et colore. Histoires merveilleuses teintées de mélancolies, élans de foi et de piété.

Et l'histoire ajoute encore à cette poésie et à ce mystère. Elle se lève de partout, des marais, des bocages, des châteaux et des chaumières. Elle est magnifique de noblesse, de courage, de religion. Les rois, les ducs, les nobles, les paysans, les héros et les saints apparaissent tour à tour sur la scène. Ils parlent un langage que l'on ne comprend plus, ils ont des costumes que l'on voit rarement. Mais ils gardent tous ce qui attire le regard, ce qui émeut le coeur : la vaillance qui défend les grandes causes, qui accepte de mourir pour elles, qui écrit ainsi dans les annales du monde des pages lumineuses ou sanglantes, mais glorieuses les unes et les autres.

Monsieur Lecoq aima cette Bretagne. Dans la grande patrie française c'était vers elle que se portait son regard, à elle qu'allait l'élan de son coeur. Avait-il une grande joie, revoyait-il après des années d'éloignement une personne qui lui était chère, c'était pour lui comme la douce lumière de la patrie. Hélas, ajoutait-il, *carnis negatum sensibus*. Il avait souffert en la quittant une première fois pour Paris, plus encore souffrit-il en la quittant définitivement en 1876 pour le Canada. Ce n'est pas qu'il eût quoi que ce soit du pêcheur de l'Armor ou du paysan de l'Argoat. Il n'en avait ni l'accent, ni l'apparence. Mais il avait du breton la virilité, la fidélité, l'esprit religieux.

Il était de Nantes. « Ce qui vient de Nantes, écrira-t-il,¹ me réjouit puisque j'y vis encore par le meilleur de moi-même ». Il y vivait, en effet, il en revoyait les rues, les places publiques, les églises. Il en reconnaissait les personnes. Il refaisait le chemin si souvent parcouru lorsque, au cours de ses études, il allait au lycée

¹ Toutes les citations sont extraites de la correspondance de Monsieur Lecoq. J'ai cru qu'il était inutile d'indiquer chaque fois la source. De plus il y a impossibilité souvent de noter la date. Elle n'existe pas ni au commencement ni à la fin de la lettre et rien dans le texte ne peut conduire à une indication précise.

ou en revenait. Les parents, originaires de Saint-Julien-de-Vouvantes, s'étaient fixés dans la partie méridionale de la ville, près de la Loire. Ils s'étaient déplacés, pas souvent et toujours dans la même localité. Ils avaient demeuré dans la rue des Carmes, sur le quai de l'Hôpital, sur la route de Rennes, dans la rue Saint-Clément. Au temps des études de Charles la famille s'était établie dans la rue des Carmes, au numéro 9. Après son ordination sacerdotale, le départ pour le Canada, la mort de la mère, le père et la fille étaient venus demeurer dans la rue Saint-Clément, près de l'église de ce nom, au numéro 24. C'est à ce dernier endroit que le père devait mourir. Humbles logements mais où durant bien des années ce fut le bonheur tranquille et serein. Demeures aimées, revues plus tard, lors de l'exil, avec de profondes émotions. Spectacles toujours vivants. C'est la fin de la classe. Au sommet de l'escalier Lucie attend Charles. Elle s'inquiète. Ne lui semble-t-il pas que le frère est en retard. Mais non, car le voici. Exclamations joyeuses. Ils sont si heureux de se revoir. Ne leur dites pas qu'ils se sont vus le matin, revus ce midi. Ils ont besoin de se revoir toujours. Et ils sont gais et mettent au logis familial la clarté de leur joie. Ou bien Charles est en vacances. Il partira bientôt pour Pornic, pour Préfaillies. En passant sur la place publique il aperçoit des entassements de fleurs. Des jeunes filles, des femmes âgées les offrent en gerbes, en bouquets, en pots. Ces fleurs sont fraîches. Elles sentent bon. Ce sera un joli cadeau. Pour qui ? On est au 14 août, à la veille de l'Assomption. Toutes celles qui se nomment Marie voudront avoir un souvenir qui leur rappelle leur céleste patronne, reine des jardins éternels. Ou bien c'est la Fête-Dieu. On est en Empire, un empire plutôt favorable pour la religion. On aura la procession, en dehors de la cathédrale, le long des rues pavoisées, sous les oriflammes et les drapeaux, les troupes faisant la haie, les fanfares, les tambours, les clairons jetant dans les airs leurs harmonies pieuses ou militaires, alors que les cantiques et les hymnes s'élèvent avec l'encens vers le ciel. L'encens, il brûle dans les encen-

soirs balancés à longue chaîne tandis que les thuriféraires vont, viennent parmi les petites fleuristes qui jonchent la voie de fleurs. A raconter ces fêtes, à réveiller ces souvenirs le narrateur s'émeut car il y était. S'il n'y brillait pas par l'élégance de ses mouvements, c'est lui qui le dit, il apportait, du moins, au Dieu de l'Eucharistie l'hommage de ses douze ans. Ou bien encore, mais ici c'est lui-même qui intervient : « Il faut que je vous parle des pleureuses. J'appelais « ainsi des petites cloches qui sonnaient le soir de la Toussaint. Sur « une mélodie grave se détachaient presque à chaque instant des inter-
« valles comme ceux que l'on exerce dans les classes élémentaires de « solfège, la note do sept fois répétée, à laquelle on adjoint la « première fois un ré, la seconde un mi, la troisième un fa, et ainsi de « suite en montant jusqu'à un do supérieur. Ce sont des pleurs en « cadence qui se versent sur les tombeaux. Je les entendais d'abord « de la demeure de mes parents, puis à l'église même pendant les « matines des morts que cette sonnerie lugubre accompagnait. Elle « remplit aujourd'hui mon imagination et mon souvenir avec cette « différence que lorsque je l'entendais les miens n'avaient pas encore « quitté la terre. Devant cette vision de la mort, la vie semble courte « et que je sens vivement mon devoir à l'égard des défunts ». Ou bien ce sont les églises qu'il a aimées, qu'il a souvent visitées, où enfant et jeune homme il est entré le cœur endolori et malade, l'esprit inquiet et enténébré, pour retrouver la lumière et la paix. C'est la cathédrale Saint-Pierre, sa façade encore imposante en dépit des injures du temps, ses piliers élancés, les nervures de sa voûte, ses tombeaux, le recueillement de ses chapelles. C'est là qu'il assiste en 1865 au panégyrique de Lamoricière par Monseigneur Dupanloup. Et un incident qu'il racontait volontiers. En chaire où il vient d'apparaître l'orateur a une amnésie complète. Il ne se rappelle plus rien. Rien absolument. Cela dure cinq minutes. Puis retour de la mémoire et une oraison funèbre de toute beauté. On attribue après la cérémonie le long silence du prédicateur à l'émotion dont il ne parvient pas à

se rendre maître et cela ajoute encore à son succès. Ou bien encore c'est l'église de Sainte-Croix, l'église qu'il aima le plus, qui fut son église, celle de sa famille, où ses années d'enfance s'épanouirent doucement près du tabernacle et sous le regard maternel de la Vierge de Bon-Secours. Il en avait vu restaurer la façade et construire le beffroi. C'était auparavant un portique qui ne suscitait pas l'admiration et qui cadrait d'ailleurs avec les maisons environnantes. Les réparations entreprises alors lui donnèrent un aspect plus artistique. Tel quel l'ensemble bien qu'un peu lourd fait pourtant grande figure. L'intérieur du temple l'emporte incontestablement. Il est élégant, ses colonnes s'élèvent légères pour former les ogives, et le choeur, quoique peu développé, est abondamment éclairé par de longs vitraux.

C'est dans cette ville de Nantes que Monsieur Lecoq² a vécu. Il n'y est revenu qu'une fois encore. Mais quel souvenir vivace et toujours ému il en avait gardé !

*
* *

Le père y assurait l'existence de la famille, sans luxe, sans dépenses inutiles, mais, vers la fin surtout, dans une certaine aisance. C'était un ouvrier dans la construction des navires. Travail pénible parfois. L'enfant rappelait plus tard l'avoir vu un jour travailler dans des conditions douloureuses. La chemise ouverte laissait voir au côté une plaie béante et saignante. Le mouvement du bras avivait constamment cette plaie. L'ouvrier n'y faisait pas attention, désireux seulement de gagner le salaire dont vivraient sa femme et ses enfants. D'ailleurs des jours plus favorables devaient venir et le simple ouvrier serait promu contremaître aux Forges d'Indret. Il ne paraît pas

² J'écris dès maintenant souvent et, vers la fin, toujours, Monsieur Lecoq. Je n'ai pu me résoudre à une autre manière. Il me semble que dire ou écrire simplement : Lecoq, Charles Lecoq eut été un manque de respect.

avoir eu sur Charles l'influence de la mère. Sa figure sort à peine de l'ombre. Son fils pourtant lui demeure sincèrement attaché. S'il n'accepte pas de venir en France lors de la dernière maladie de son père c'est qu'il ne veut pas renouveler les douleurs de la première séparation. Cela se passait en 1891. La vie de labeur pénible et longtemps prolongé avait fini par miner la santé du père. Ses forces épuisées lui avaient rendu le travail impossible. Soigné avec un dévouement sans bornes par sa fille Lucie, consolé et fortifié par sa foi de chrétien, il s'en allait lentement à la mort. Il expira le 18 janvier. Monsieur Lecoq était alors supérieur du Grand Séminaire de Montréal. La nouvelle, sans le surprendre, le frappa au coeur. Et la blessure saigna longtemps, toujours. A sa cousine Marie, sa dernière correspondante il écrira le 10 janvier 1923 : « Il y aura « bientôt trente-deux ans que mon père a quitté ce monde et jamais « son souvenir ne m'aura été aussi présent, ce me semble ». Et à un de ses fils spirituels, affligé d'un deuil semblable au sien il écrira : « Mon cher enfant, c'est un cri de douleur que vous a arraché la « mort si inattendue de votre bien-aimé père. Acceptez des condolé- « ances qui ne savent comment s'exprimer; car la mort d'un père est « une de ces douleurs à laquelle la lamentation ne s'égale jamais. « Il me semble que je connais mieux aujourd'hui toute l'étendue de « cette perte que je ne l'ai fait au premier jour. Le 18 de chaque mois, « jour de son décès, sera marqué par une messe dite pour lui aussi « longtemps que je célébrerai, sans exclure bien entendu, d'autres « messes et d'autres suffrages. O mon cher enfant, je me mets à « votre place et sonde la profondeur d'une affliction grande comme « la mer. Saint Paul ne nous apprend-il pas à pleurer avec ceux qui « pleurent? J'unis mes pauvres prières à votre supplication filiale, « supplication que Dieu ne repousse jamais ».

C'est la mère qui semble avoir eu sur son fils la grande et décisive influence. Pas par des manifestations affectueuses et répétées. Ses

caresses étaient rares. Elle n'embrassait son fils que durant son sommeil. Elle craignait autrement de l'amollir. Elle le savait ardent et passionné. Comment allait-il tourner? Question qu'elle se posait avec angoisse et à laquelle la réponse qu'elle donnait n'était pas toujours propre à la rassurer. Aussi le suivait-elle constamment du regard et du coeur sans que l'enfant s'en doutât d'abord, mais attitude et conduite qu'il finirait par remarquer.

Elle était née le 25 décembre 1818 et se nommait Rose-Angèle Maunoury. Sa famille était de Saint-Dié. Elle y avait encore en 1916, une belle-sœur, naturellement très âgée. « Ma tante de Saint-Dié, » notera Monsieur Lecoq en 1916, m'écrivait régulièrement ». On était alors en pleine guerre. Le bombardement faisait fuir les gens. Cette tante ne voulut pas s'éloigner. Monsieur Lecoq faisait à cette occasion un rapprochement. « L'Ouest est épargné comme en 1870, mais » le contre-coup de la guerre se faisait sentir partout ». Enfant elle avait reçu l'instruction et l'éducation d'une soeur de Charité. Ce souvenir demeuré vivace avec tant d'autres dans le coeur du fils portait celui-ci à une grande dévotion à Saint Vincent-de-Paul. Dans la liste de ses intentions de messes pour le mois je trouve à la date du 19 le nom du grand saint. Ce n'était certes pas le seul souvenir qu'il eut gardé de sa mère. Il se rappelait son énergie, son dévouement sans bornes. Avec quelle joie le vit-elle prêtre. Sans doute il partait pour Paris. Mais après sa solitude il reviendrait. Sans doute qu'il repart encore, après la paix signée. Cette fois les dangers seront grands. La mère sera sans nouvelles des semaines entières. Et durant ce temps c'est la Commune, la lutte entre Versailles et Paris, c'est Issy sous le feu des obus. Que devient son fils? Elle apprend qu'il a été épargné. Joie alors, joie aussi durant les vacances, et encore durant six ans. Puis, un jour, l'annonce du départ pour l'Amérique, pour un pays dont peut-être elle n'a jamais entendu parler. Elle ne s'opposera pas, elle ne se lamentera pas. La douleur renfermée dans son coeur

y fera lentement une oeuvre de destruction et de ruine. Six mois après le départ de son fils, le mardi 13 février 1877, elle mourait d'une crise cardiaque. Le fils fut averti par une dépêche. Et le soir de ce jour, simplement, il recommandait aux élèves de sa maison: la mère d'un des directeurs, dont on venait d'apprendre la mort. Et quelle peine ! « J'ai eu l'idée, écrira-t-il, que j'allais perdre la raison ».

*
* *

Il lui restait son père et près de son père Lucie. Je crois bien que Lucie fut le grand amour de sa vie. Lucie! la compagne des jours d'enfance, l'aide discrète et dévouée sur laquelle il aimait à appuyer ses premières années d'études, le regard bienveillant et pur qui se posait sur lui lorsqu'il revenait de la classe, la main légère qui chassait les nuages de son front. Il y a dans les lettres du frère des choses charmantes au sujet de sa soeur. Il vante ses qualités. Elle était douce, bienveillante, elle mettait la paix autour d'elle. Elle était une lumière et son jugement, mûri par de précoces expériences, éclairait et guidait. Alors il se fait des reproches: Pourquoi n'avoir pas davantage profité de ses conseils, joui de ses bontés? Pourquoi ne l'avoir pas rendue plus heureuse, alors qu'il eut été si facile de le faire? Des années passent. Au douloureux anniversaire de sa mort il exprime encore des regrets que le temps ne parvient pas à adoucir. « Il y a vingt ans, il y a trente-deux ans ». Le 12 octobre 1891 elle écrivait encore. C'était quarante jours avant sa mort. Et sa lettre était pleine de résignation, mais elle en l'y devinait frappée du « coup suprême ». Elle mourait, en effet le 21 novembre 1891.

Lucie était née deux ans avant Charles. C'était le premier enfant. La date de sa naissance, le 12 décembre 1844, fut toujours rappelée par le frère. Il accompagne dans ses lettres le souvenir de sa soeur de réflexions qui montrent l'influence exercée par elle au foyer familial. Elle était vraiment l'ange et la gardienne.

Elle adoucit et calme la mère, elle distrait et encourage le père, elle a pour le frère les tendresses qui consolent. Le frère s'exile, la mère meurt, elle reste auprès du père. Sa mission a été de veiller sur ses parents, de leur rendre les services que l'âge ou la maladie exigeait d'elle. Le père mort elle n'avait plus elle-même qu'à mourir. Sa vocation était remplie, sa mission était terminée. Elle s'éteignit comme une lampe à laquelle l'huile manque, après avoir reçu la nouvelle d'un désastre financier. Et le frère, âgé et décrépi, ce sont ses expressions, malade à l'Hôtel-Dieu, privé de la grande consolation de sa messe quotidienne, revoit comme en rêve la sœur aimée. Il l'écoute encore. Elle verse comme jadis dans cette âme qu'elle a si bien connue les paroles qui réconfortent. Et il écrit : « Sa mémoire
« me devient tous les jours plus douce et plus suave. Il y a si long-
« temps que je lui ai dit adieu. Le jour de la réunion sera très doux ».

*
* *

Les proches étaient morts. Il restait des parents éloignés, des cousins. A tous il donne un souvenir, il garde une fidèle affection. Et pourtant il n'était pas content de lui-même. « J'ai toujours dans
« le coeur un secret reproche de n'avoir pas assez fait pour ma
« famille ». Il est vrai qu'à une certaine époque, entre 1880 et 1890, peut-être a-t-il trop facilement rompu les liens qui l'attachaient à des êtres de même sang que lui. Ce n'est que plus tard, à mesure que dans son âme la lumière se faisait, une lumière apaisée et sereine, qu'il a renoué et resserré les liens brisés ou relâchés. La famille lui est apparue avec ce qu'elle offre de divin et d'éternel. Il s'est rappelé le décor familial, le toit, la rue, le fleuve, tout un ensemble d'êtres et de choses dont le temps et l'espace avaient estompé les traits. Et il est revenu par une courbe inévitable aux jours de l'enfance. Il y aimait tout le monde, les visiteurs de passage, les parents qui s'attardaient, qui séjournaient parfois quelques

jours. Lui-même se déplaçait, allait à la campagne. Les voyages n'étaient pas longs pour cette raison surtout qu'on ne les voulait pas dispendieux, mais ils servaient à rapprocher et à unir les membres distants de la famille. Plus tard avec Marie, la fille d'un de ses cousins, il entretient une correspondance suivie qui a commencé vers 1905 et s'est continuée jusqu'à quelques mois avant sa mort. C'est là surtout que l'on peut suivre l'évolution de son âme. Il s'intéresse à tous les parents. Il n'a plus son père et sa mère, c'est vrai, il n'a plus sa soeur, mais il lui reste des cousins, des cousines, des oncles, des tantes. Il y a des petits enfants qu'il n'a jamais vus, qu'il ne verra jamais, auxquels pourtant il porte intérêt. Il les recommande à Dieu tous les jours dans ses prières; il veut qu'entre eux ils soient unis, qu'ils s'aiment et s'entraident. D'autant plus que la mort fauche dans ces rangs. Du côté de la mère il n'y a plus, à Saint-Dié, qu'un cousin. Son père gardait le souvenir attendri d'une jeune soeur, Joséphine. « Il la préférerait, je crois, à tous les autres. Il a pleuré amèrement « à la mort de mon oncle Auguste d'Angers. Nous avons assisté « ensemble à l'agonie de ma tante Lucile puis sommes revenus « chercher le corps pour l'inhumer à Saint-Florent. Votre grand- « père », il écrit à Marie, « mon oncle Jean-Marie y était et c'est, je « crois, la dernière fois que je l'ai vu. Tous ces souvenirs sont pour « moi sans nuage ». Il fait cette dernière réflexion parce que Marie lui a raconté les divisions qui malheureusement se sont produites dans la famille. Il s'en étonne, il s'en afflige. Jamais pareille chose n'était encore arrivée. « Je ne me rappelle aucune dissension inté- « rieure. Nous étions séparés de corps, loin des regards les uns des « autres, mais les coeurs étaient proches ». Il va faire tous ses efforts pour qu'un tel état de choses prenne fin. Et à cet effet il prie, il demande des prières, il écrit. Et toujours il a tenu à donner à tous les témoignages de son affection. En 1902 il est allé à Nantes. En 1904 et en 1915 les parents sont venus lui rendre visite à Paris. Il est confus de leur imposer cette peine. Ils causent, lui s'informe, demande

des nouvelles. Les parents se retirent contents de la réception. Ils ont trouvé le supérieur, celui dont on leur a vanté la science et la piété, affable, simple, affectueux. Sa bonté efface la distance, comble le fossé, rapproche et unit. L'un d'entre les visiteurs, le père de Marie, ne tarde pas à tomber malade. S'il allait mourir sans être réconcilié avec Dieu ! Car il ne pratique pas. Que Marie soit félicitée des soins qu'elle prodigue à son père souffrant, mais qu'elle n'oublie pas l'âme ! Il faut lui rendre la foi. Chose encore facile. Il doit l'avoir gardée. Il faut alors vaincre le respect humain. Lui n'a pas eu le bonheur de soigner son père malade. Lucie le remplaçait. Mais, elle Marie, a cette consolation. Alors violence au ciel et que le père parte pour l'autre vie comme un chrétien doit le faire. D'ailleurs voici François Pageau qui vient d'échouer à Montréal. Estelle, la soeur, a conjuré une amie de veiller sur lui. Cette amie remplira la promesse faite et l'exilé sera conduit à l'Hôtel-Dieu. Il y expirera le 8 décembre 1922. Ce que Dieu a fait pour l'un il veut le faire pour l'autre. A nous de le lui demander et l'obtenir de sa bonté.

Cette conduite de Monsieur Lecoq à l'égard des siens est simplement admirable. Il n'a pas pensé qu'il y avait lieu de répudier des relations que la nature avait établies. Si, à une époque de son existence, il a semblé renoncer au passé il y est revenu par la force de sa raison et de sa foi. Celles et ceux qu'il avait aimés enfant, il tenait à honneur, il croyait de son devoir de les aimer encore, de les aimer toujours. Discrètement, délicatement, d'une âme aimante et dévouée, il s'intéressait, et, dans la mesure qui lui était permise, il s'y consacrait. Conduite qui atteignait ses parents de leur vivant et après leur mort. Il le marque dans son testament.

Ceci est mon testament :

Que Paul Boucher de la Ville Jossy demeurant à Nantes, rue Miséricorde, no 5 (ou sa famille) veuille bien continuer à aider mes

parents pauvres. S'il y a du surplus, qu'il appartienne ainsi que ce que je pourrais avoir ici à Monsieur Pierre-Félix Sirois né à Cacouna le vingt-neuf juin mil huit cent soixante-cinq, aujourd'hui curé de Barrachois de Malbaie, comté de Gaspé, Province Québec.

Montréal, quinze novembre mil huit cent quatre-vingt-douze.

Isaïe-Marie-Charles Lecoq

Quatre ans plus tard il modifie ses dernières volontés relativement à sa famille. Les parents pauvres ne sont plus probablement, mais il y a encore le tombeau où reposent leurs restes. Alors il rédige comme suit son testament.

Donation entre vifs

Je cède et transfère à Monsieur Félix Sirois, prêtre du diocèse de Rimouski, né à Cacouna le 29 juin 1865, ma créance de deux mille et quelques cents francs prêtés à Monsieur Emile Esnault, Saint-Julien-de-Vouvantes, Loire-Inférieure, me réservant sur les intérêts de quoi entretenir le tombeau de ma famille, ma vie durant, nulle obligation ne demeurant à Monsieur Sirois après ma mort.

Montréal, quinze mai, mil huit cent quatre-vingt-seize.

Isaïe-Marie-Charles Lecoq

*
* *

Monsieur Lecoq avait repris racine dans le sol familial. Il en était surgi en 1846, le 4 novembre. C'est la date de sa naissance. Les parents auxquels Dieu avait deux ans auparavant donné une fille, Lucie, rendirent grâces au ciel de ce nouveau bienfait. Ils demeuraient alors dans la paroisse de Sainte-Croix. Ce fut là que Charles fut baptisé. Grand jour certes, jour de lumière et d'amour, où Jésus-Christ déploie souverainement l'action de sa grâce, où il s'empare de

l'enfant jusque dans les entrailles de son être et l'insère dans son corps glorieux. Jour que Monsieur Lecoq devait garder constamment présent à son esprit et dont il devait méditer les incomparables grandeurs. « Voyez, dit Saint Jean (I Joan. 111) quel a été l'amour du « Père à notre égard ». J'ai passé là, dit Dieu dans Ezéchiel (XVI « 4-14) Je t'ai vue, traînée dans ton sang et je t'ai dit : Vis ! Vis ! Je te « l'ai dit : Vis ! malgré ce sang impur qui t'inonde. Et je t'ai lavée dans « l'eau. Je t'ai purifiée de ce sang qui sortait de toi, je t'ai ointe « d'huile, je t'ai vêtue richement, je t'ai chaussée d'hyacinthe, je « t'ai ceinte de lin, je t'ai enveloppée des plus fins tissus. Je t'ai ornée « d'une parure. Ornée d'or, d'argent, vêtue de lin et de brocart, tu es « devenue prodigieusement belle, tu es parvenue à la royauté ». Par le baptême, nous sommes rois. Mais Saint Paul ajoute: Nous avons été baptisés dans la mort, c'est-à-dire dans la mort du Christ. Ce n'est donc pas à l'instant où les mages l'adorent, où il est transfiguré sur le Thabor, où il entre en triomphe à Jérusalem que son empreinte nous saisit, mais au moment où on le condamne, on le brutalise, on le tue. Rois et victimes voilà bien ce que fait de nous le baptême. Il suffit à ceux qui ont connu Monsieur Lecoq, qui se rappellent son maintien si digne sans raideur, et, en même temps, son inépuisable besoin de renoncements et de sacrifices, pour faire la remarque que le sacrement de régénération avait pénétré son âme d'une grâce particulière de dignité et de mortification. Et cette grâce il la garda, il y fut fidèle, il l'augmenta d'une merveilleuse façon.

Au baptême l'enfant reçut les noms de Marie-Isaïe-Charles. Longtemps il porta le seul nom d'Isaïe. Tous les bulletins du lycée ont ce nom. Quand le changement se fit-il ? Il serait difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est que ses confrères, alors qu'il était prêtre, le plaisantaient encore à ce sujet. Mais il aimait ce nom. Il écrivait : « Je suis heureux de voir que le prophète Isaïe n'est pas oublié au « Canada, que son nom est donné au baptême, il me semble, plus sou-

« vent qu'en France. Quand Ambroise voulut initier Augustin à une science plus approfondie des Saintes Ecritures, il essaya, trop tôt, de lui faire lire Isaïe. Il paraît que ses premières prophéties avec quelques psaumes sont le chef-d'oeuvre de la littérature hébraïque ».

Il disait que ses souvenirs d'enfance le portaient très loin en arrière. Il se souvenait de faits qui s'étaient produits alors qu'il n'avait que deux ans et demi. Pour quelle raison alla-t-il tout enfant hors de sa famille ? Il écrit avoir passé une partie de son enfance à l'ombre d'une abbaye bénédictine, Saint-Florent-le-Vieil. C'est là, sans doute, qu'il prit ses premières leçons de lecture. Ce qui le fait supposer c'est qu'en 1855 il entre en huitième au Lycée impérial de Nantes et dès le premier mois, le 30 octobre, il obtient la première place en lecture et aussi en analyse.

*
* *

Charles Lecoq fut l'élève de l'Etat. Tous les enfants l'étaient en ce temps-là. L'enseignement religieux n'était pas banni des écoles et toutes les garanties en faveur de la morale étaient largement et sincèrement accordées. De ses maîtres il garda toute sa vie un souvenir à la fois reconnaissant et plein d'estime. Il vantait leur science, leur dévouement, leur amour du travail. Les hautes classes avaient comme professeurs des intellectuels de valeur. Ils connaissaient à fond les classiques latins et grecs. Ils avaient en leur langue une culture peu ordinaire. Aussi leurs élèves obtenaient-ils de grands succès. Ils recevaient d'eux une formation d'esprit remarquable. Ils gardaient de leur commerce avec ces érudits des habitudes d'application et de recherches qui persistaient au cours de leur vie.

Ces maîtres avaient-ils au point de vue de la moralité et de la vertu la même influence sur leurs disciples ? Il serait téméraire de l'affirmer. Ce qui semble certain c'est que jamais l'idée ne leur

venait de propager des opinions mauvaises, d'ébranler la foi, d'éloigner de la religion.

Le 4 juin 1857 il y faisait sa première communion. Sa mère lui reprocha de n'avoir pas été assez recueilli. « Mais le chapelet du soir est celui de toute ma vie que j'ai récité avec le plus de ferveur ».

Durant huit années Charles Lecoq étudia au lycée impérial de Nantes. Il y fut un élève distingué. Il le fut d'abord par ses qualités naturelles. Bon, simple, sans prétention empressé à rendre service, complaisant, donnant toujours plus qu'il ne recevait, il n'avait dans l'institution que des amis. On le savait pieux. Mais cette piété n'offusquait personne. Elle obtenait un unanime respect. Sa mortification était connue. Tel camarade était malade. Il avait peur du remède qu'on lui offrait car ce remède était terriblement mauvais. Et les condisciples de dire : Il faut le faire prendre à Lecoq. Sans hésiter il l'avalera. Aussi le proviseur du lycée pouvait-il écrire au père de l'enfant : « Très bon élève, sous tous les rapports ». Je trouve cette note dans le bulletin de l'année 1858. L'enfant est en sixième, dans une classe de 35 élèves. Quelle belle page ! Les notes de conduite, de leçons, de devoirs, de progrès sont toutes excellentes. Et les places de composition, en version, en thème, en grammaire, en récitation classique, sont les premières. Il y a pourtant en calcul deux places de 3 et 4.

Charles n'avait pas attendu cette année 1858 pour se montrer élève intelligent et studieux. Dès la huitième, en 1855, il est le premier en dictée, en analyse, en lecture. C'est sa première année de cours classique. C'est là qu'il reçut cette formation intellectuelle profonde, sérieuse, pleine de lumière et d'ordre, à laquelle il sera fidèle toute sa vie. Jamais, en effet, il ne dévia. Vieillard, courbé par les ans et par la maladie, il citera encore Virgile, son Virgile, le poète à la fois tendre et magnifique de la Rome impériale à son apogée. Il

citera Lamartine, moins pourtant; jamais Victor Hugo; peu souvent Corneille et Racine. D'ailleurs c'était le latin qui l'attirait, qu'il parlait avec une suprême correction, avec une facilité qu'on pouvait sans exagération qualifier d'extraordinaire. Et il était exigeant pour la pureté de sa langue. Il l'était aussi pour le latin et le grec. Les mots nouveaux ne trouvaient pas grâce chez lui. Et spontanément, sans qu'il s'en doutât peut-être, c'était à son lycée, à ses maîtres, à l'enseignement de ses années d'enfance et de jeunesse qu'il revenait. Pour lui c'était là qu'étaient le goût, la science, la mesure, et, il le pensait, je crois, sans oser le dire, la dignité et la noblesse.

Et quels succès tout le long de ce cours classique. Il est le premier incontestablement. Il y a peu de défaillances. Et lorsqu'elles se produisent elles ne sont que passagères. L'élémentaire comme l'humaniste, comme le rhétoricien reprend sa place, la première. Il est parfois, grand honneur ! cité à l'ordre du jour de sa classe. L'élève Lecoq, style du temps, est la gloire du lycée impérial de Nantes.

*
* *

Tout ne serait pas dit, tout ce qui est connu du moins, si mention n'était faite de Préfailles. Ce nom se rencontre souvent dans les lettres à Marie. « J'aime Préfailles, y écrit Monsieur Lecoq, il me rappelle de si chers souvenir ». Et par bribes, ici et là, il en raconte l'histoire. La voici.

Préfailles est une commune de la Loire-Inférieure. Le village est sur les bords de l'Atlantique et offre aux quelques touristes et citadins qui y viennent résider ses bains et ses eaux ferrugineuses. L'endroit est agréable, tranquille. Sur une carte du département on peut voir ce nom un peu au-dessous de Saint-Nazaire, près de la pointe de Saint-Gildas. Charles y vint la première fois le 8 septembre 1858. Il avait alors douze ans et venait de terminer sa sixième. Il passait un

mois à Pornic, chez les Boucher, du 15 août au 15 septembre. Ce jour-là, un peu par conséquent avant son retour à Nantes, il fut conduit en voiture à Préfailles. La température n'était pas favorable et il pleuvait à plein ciel. Pourtant on alla jusqu'à la grotte, on but de l'eau ferrugineuse. Douze ou treize ans plus tard Charles devenu prêtre y retournait, si vive était l'impression qu'il en avait gardée. Il y dit la messe « dans la chère petite chapelle ». La maison qu'il n'avait vue qu'en passant lorsqu'il était enfant, où il venait maintenant passer ses vacances, l'attirait plus que jamais. Est-ce alors que la famille en devint propriétaire ? Peut-être. Ce qui est certain c'est que vers la fin de sa vie il la donna à Marie. Il voulait, disait-il, qu'elle restât chez les siens. Elle portait le nom de Kermaria. C'est là qu'au mois de juillet il vint une dernière fois. Il allait partir bientôt pour le Canada. L'immense océan caressait ou frappait de ses flots tour-à-tour chantants ou rageurs le rivage sur lequel il attardait ses pas. Dans quelques semaines il l'aurait franchi mettant entre son père, sa mère, Lucie, un espace qui séparerait pour toujours ceux que la Providence avait gardés si longtemps unis. Préfailles ne serait plus qu'un souvenir.

*
* *

Un brillant avenir attendait Charles Lecoq. Toutes les facilités lui seraient offertes, les voies s'ouvriraient pour la continuation de ses études. Il serait un universitaire, un étudiant de haute valeur, à Normale probablement. Il enseignerait, il écrirait, il publierait. Son nom serait célèbre dans le monde des lettres. Vanité des vanités, chimères et utopies ! L'âme de Charles va ailleurs, elle monte plus haut. Il y a des sommets dont déjà elle a le désir, vers lesquels elle tend de toutes ses ardeurs. Il le dit à Dieu lorsqu'en revenant de ses classes il s'arrête pour prier, pour prier longtemps à la cathédrale Saint-Pierre. Il le dit encore lorsqu'il balance l'encensoir devant le saint sacrement

dans les processions solennelles de la Fête-Dieu. Il le murmure lorsque, le mardi de chaque semaine, il se confesse au prêtre qui lui avait fait faire sa première communion. Ce prêtre, vicaire alors, avait été nommé curé en dehors de la ville mais il y revenait pour entendre quelques confessions dans une petite chapelle. Les craintes, les affres, écrira Charles, les lubies du scrupuleux, puis, la confession faite, la joie, la paix, la confiance. Et Marie, la vierge de Bonsecours, elle devant laquelle si souvent, enfant, il s'est agenouillé dans l'église de sa paroisse, soulève peu à peu son âme et lui fait entrevoir l'idéale beauté d'une existence consacrée à Dieu. Un jour, alors qu'il sert la messe il a lu dans le missel qu'il transporte du côté de l'Evangile, ces mots : Ce que vous demanderez à mon Père, il vous l'accordera. Et il demande alors une grâce. Il disait plus tard l'avoir obtenue. Le grand aigle peut venir. Il vient. Il descend des hauteurs. Il plane au-dessus de ce coeur qu'il va saisir dans ses serres puissantes. Le cercle d'ombre tracé par les orbes concentriques de son vol se rétrécit peu à peu. Et le Verbe sans parole, le Verbe éternel, dit alors à Charles Lecoq : Tu seras prêtre.



CHAPITRE DEUXIÈME



LE PRÊTRE

Charles Lecoq entra au séminaire de philosophie en octobre 1863. L'idée de devenir prêtre ne s'était pas soudainement imposée à son esprit. Dans sa vie d'étudiant bien des circonstances l'avaient tourné peu à peu vers l'autel. Il y avait souvent servi la messe et lu, en changeant le missel de place, des passages de l'évangile. Passages suggestifs. Il se les rappelait, il les méditait, dans ses courses solitaires entre le lycée et la maison paternelle, à l'église où régulièrement il s'arrêtait pour prier. Quelque temps il pensa aux franciscains. Là vraiment il pratiquerait l'absolue pauvreté, il en ferait la dame de ses pensées et la compagne de sa vie. Puis l'attrait disparut. Un autre, plus fort, plus doux, plus constant, allait le remplacer. C'est dans la maison où il entra qu'il allait le ressentir et le regarder bientôt comme une lumière et un trésor.

Les deux maisons sulpiciennes, séminaire de philosophie et séminaire de théologie, étaient dans le même quartier. En suivant la rue Saint-Clément on y arrivait bientôt. Ce n'était pas la campagne, c'était toutefois un certain éloignement du centre qui rendait l'air plus respirable et meilleur. En revenant de classe Charles avait bien des fois regardé ces demeures de travail et de paix. Cette vue avait aidé ses réflexions et dégagé de leur mystère les perspectives d'avenir. Finalement c'est là qu'il irait.

Il entra donc au séminaire de philosophie en octobre 1863. Il avait alors dix-sept ans. Il aurait bientôt, dans un mois, dix-huit ans. C'était la jeunesse, la jeunesse dans sa fleur, dans toutes ses ardeurs. Mais non pas pour lui la jeunesse folâtre, dissipée, irréfléchie. Il était connu. On savait ses succès au lycée, le souvenir qu'il y laissait

auprès des maîtres pour lesquels il était resté durant son cours l'élève par excellence. Là d'ailleurs, au séminaire de philosophie, l'attendaient des souvenirs, allaient l'émouvoir des impressions, dont la mémoire vivrait à jamais dans son âme. Monsieur de Courson avait donné cette maison à la communauté de Saint Sulpice. Il en était le propriétaire et il en avait été le premier supérieur. La distinction de ses manières, la bonté de son accueil, l'étendue et la hauteur de son intelligence s'y rappelaient encore et devenaient souvent le sujet des conversations. Monsieur Lecoq plus tard, alors qu'il était supérieur du Grand séminaire aimait à les citer. Monsieur de Courson était demeuré pour lui un idéal de supérieur.

Là encore vivait le souvenir de Monsieur Branchereau.¹ Cette année-là même il quittait cette maison pour devenir supérieur du Grand séminaire. Cet homme avait été favorisé largement par la Providence pour prendre et garder sur les élèves aspirants au sacerdoce, une grande autorité. Physiquement, intellectuellement, moralement, il s'imposait. Distingué, bon, dévoué, il attirait, provoquait et gardait la confiance. Combien l'ont aimé ! Vieillard nonagénaire il conservait encore, à cause des services rendus, à cause des vertus gardées et pratiquées, une action réelle et profonde sur ses visiteurs et ses correspondants. A une certaine époque, exactement vers 1860, il s'était laissé gagner par les idées ontologistes de Gioberti, système qui fait de Dieu le point de départ et le principal moyen de connaissance. Erreur, car ce fut bien une erreur, jugée telle par Rome qui la condamna dans sept de ses propositions, erreur d'âmes pieuses qui, à leur insu, conduisait à une malheureuse confusion de Dieu avec sa créature. Monsieur Branchereau se soumit simplement et filialement aux avertissements reçus du Saint-Office et son enseignement ne fut pas interrompu. Mais est-il besoin de le dire, sa parole avait pénétré

¹ Supérieur de Philosophie de 1854 à 1863 ; de Théologie de 1863 à 1870.

dans quelques esprits. Durant une dizaine d'années Charles Lecoq ressentira l'influence du maître aimé et ce ne sera que plus tard, à Issy, où il a commencé à enseigner, qu'il s'en libérera complètement.

Les manuels de philosophie d'alors n'étaient guère scolastiques. Il semble plutôt que les adversaires, venus de tous les systèmes hétérodoxes, s'y soient donné rendez-vous. Remontant le courant, l'Église cherchait pourtant à clarifier et à purifier l'enseignement des principes essentiels. Il viendrait un temps et bientôt où la doctrine de saint Thomas serait à l'honneur. A cette résurrection nécessaire Monsieur Lecoq contribuera plus tard. Maintenant il n'en sent pas encore le besoin. Ce à quoi il se donne c'est à l'étude, une étude opiniâtre et constante. Il y est aidé par son admirable mémoire, par sa vive intelligence, par sa culture classique considérable et sérieuse. Il s'exprime en latin avec une étonnante facilité et ce latin est correct en même temps qu'élégant. Ses maîtres en restent surpris et confus pour eux-mêmes. Ils le disent et le répètent. Ils n'ont jamais rien vu de semblable. On devine les notes d'examen. Légende peut-être. Pas complètement. Alors que la note dix est souvent atteinte, on peut bien dire : toujours. Cependant il est avéré que cette note supérieure a été obtenue et bien des fois.

Dans la chapelle pieuse à laquelle il accède par le cloître qui, en arrière, longe tout l'édifice, Charles se recueille et prie. Quelle étape déjà franchie ! Quelle lumière sur ces voies qu'il regarde se dérouler devant lui et où bientôt il portera ses pas ! Voici qu'un rayon d'idéal venu du ciel même a transfiguré toutes choses à ses yeux. Il n'y a plus dans la vie ni laideurs, ni misères. Il y a les volontés divines, les occasions de dévouement et de sacrifices, les activités où l'on se donne aux autres pour les mener à Dieu. Ces réflexions font chanter son âme. « Il y a quarante et un ans et plus que cette première année de philosophie est finie pour moi et je confesse humblement que ma mémoire y retrouve mes jours les moins souillés et les plus près de Dieu ».

Ces paroles qu'il écrivait à un de ses enfants montrent l'empire que la grâce de Dieu avait déjà pris sur lui. Cet empire devait s'affermir et se fortifier encore au cours de la seconde année. Il appartient au Seigneur, sans réserve déjà et pour toujours. Le souffle de l'Esprit a tout emporté, rêves de gloire, illusions et projets. A l'automne ainsi le vent emporte les feuilles mortes dans la poussière des routes. Et sur les hauteurs que n'atteignent pas les clameurs des passions, Charles a établi sa demeure à jamais. Il était prêt pour la première immolation, celle-là qui devait le détourner à jamais des choses du monde et lui montrer en Dieu « la part de son héritage et de son calice ». Cette cérémonie eut lieu le 17 décembre. Déjà les yeux se tournaient vers Noël. L'Emmanuel ardemment désiré allait apparaître. Les antiennes commencées ce jour allaient montrer aux âmes Celui que la sainte église appelle : la Sagesse, l'Adonaï, la tige de Jessé, l'Orient, le Roi. C'est à Lui que le nouveau tonsuré s'attacherait à jamais, c'est Lui qui élèverait, ennoblirait, embellirait toute sa vie.

*
* *

Au séminaire de théologie Charles Lecoq passa les années 1865, 1866, 1867. Il en sortit en 1868. C'est là qu'il reçut les ordres mineurs, et les ordres majeurs du sous-diaconat et du diaconat. C'est là aussi qu'il commença pour ne plus les discontinuer ses études sacrées : théologie, écriture sainte, liturgie.

Ce qui marque surtout dans sa vie spirituelle c'est son sous-diaconat. Il y pense constamment, il est rempli, à sa pensée, à la fois d'espoir et de crainte. Il écrira le 19 décembre 1913 : « Il y a quarante-six ans après-demain, c'était la vieille de mon ordination au sous-diaconat. Je ne pouvais m'empêcher d'être déprimé à la pensée de ce que j'allais faire et de ce qu'avait été ma vie lorsqu'aux laudes au psaume 62e je lus ces paroles inspirées : *Car sa misé-*



1. — Après la rhétorique

2. — En philosophie

3. — Sa mère

« *ricorde vaut mieux que les vies*. Le lendemain, sous-diacre, j'ouvris
« le bréviaire pour dire les petites heures et lus dans l'office de Saint
« Thomas ce capitule de tierce, paroles qu'il me semblait que Notre-
« Seigneur m'adressait : Vous n'êtes plus des étrangers, des hôtes
« de passage, mais vous êtes concitoyens des saints et membres de la
« famille de Dieu, et je ne me rappelle qu'un ou deux jours dans ma
« vie où j'aie éprouvé une joie égale ». Joie profonde, céleste. Va-t-
elle durer ? Hélas ! non. Cette âme dont on devine et sent la
pureté se reproche constamment son indignité. Dieu veut encore la
consoler. Dans le train, en route vers Paris, il est pris de nouveau
d'une tristesse mortelle. Comment tirer son pauvre cœur angoissé de
tant de problèmes soulevés par ses impuissances et ses lâchetés ? Et
voilà que ses yeux tombent sur ce verset du cantique de Tobie :
*Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras et ipse salvabit nos
propter misericordiam suam*. La lumière jaillit de là. Il comprend.
Oui, d'une part nos fautes, nos fautes nombreuses, nos fautes graves,
et d'autre part la miséricorde de Dieu, cette miséricorde qui par-
donne, qui oublie et qui aime. Le voilà en paix.

Pour qui a connu, j'entends bien connu Monsieur Lecoq, non
pas le Monsieur Lecoq d'une légende que rien en réalité ne justifie
et qui de l'un à l'autre, de l'une à l'autre surtout, s'est constamment
amplifiée et déformée, il est là tout entier. Il est là bon, pieux, aimant
Dieu de toute son âme, exerçant déjà par son intelligence si brillante
et si lumineuse, une influence considérable. Mais il est là aussi
sensible à l'excès, d'une sensibilité qui se dérobe et se cache, qui
s'entretient et se développe dans le secret de l'âme, une âme éton-
namment fermée et mystérieuse, jusqu'aux limites où l'équilibre se
brise et le désarroi commence. Mais ce tendre est un fort. Il saura à
ce moment donner le coup de barre qui remettra tout l'être en
direction du devoir, ce devoir fut-il le total renoncement.

Le diaconat allait encore ajouter à la vertu du sous-diacre. Il fut ordonné diacre le 19 décembre 1868. Il écrit à ce sujet : « Il y a aujourd'hui quarante-neuf ans . . . J'ai passé plus de vingt-deux mois dans cet ordre sous le patronage des Etienne, des Laurent, des Benoit, des François d'Assise. Que de fois depuis j'entends le mot de Saint Paul à Timothée : Accomplis ton ministère (dans le grec : ta diaconie) ». La raison pour laquelle si longtemps Charles Lecoq demeura simple diacre fut son âge. En 1868 il n'avait, en effet, que vingt-deux ans. Pourtant sa formation cléricale, les études continuées durant cinq années, son intelligence et sa vertu lui permettaient de rendre service. Et la maison qu'il avait édifiée et qui l'avait admiré serait heureuse de se l'attacher comme professeur. Ce fut fait. Il devint professeur dans ce séminaire de philosophie où vivait toujours le souvenir de ses succès, de son admirable intelligence, de sa prodigieuse mémoire.

*
* *

Charles Lecoq avait le don d'enseignement, il communiquait la science qu'il possédait. Il comprenait, en effet, et faisait comprendre. Déjà, à cette époque, il avait beaucoup lu. Ses lectures, entretenues et développées par des conversations sérieuses, avaient enrichi son esprit. Il devait continuer de progresser dans ce sens jusqu'aux dernières années de son existence. Sa faculté d'assimilation était merveilleuse. Livre lu, livre qui ne sera plus oublié. Ce qui plus est, livre compris. L'idée qu'il en garde est une idée claire et nette. Il n'y a autour ni nuage ni brume. Elle étincelle. Cette intelligence ne connaît pas les demi-teintes du crépuscule. Elle en est constamment au midi rayonnant. On trouvera peut-être que ces expressions laudatives sont exagérées. Pourtant je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Ceux qui le pensent n'ont pas connu Monsieur Lecoq ou n'ont pas découvert sous la couche épaisse d'humilité les dons exceptionnels qui s'y

cachaient. La langue qui manifestait, expliquait, élucidait, les connaissances si rapidement acquises était limpide et pure comme une source de montagne. Le professeur ne connaissait pas les hésitations, les tâtonnements, les coups de gorge en attendant le mot. Le flot coulait facile, spontané, un peu chantant. L'eau vive glissait sur son lit de sable et de cailloux. Tous comprenaient-ils ? Le croire serait erreur. Mais tous jouissaient, jouissance ressentie lorsqu'à nos oreilles se font entendre les plus pures harmonies de la nature. Et le reproche, le seul probablement, que l'on eut pu faire, c'était celui-ci : enseignement trop élevé, dépassant la moyenne des élèves. A cela une réponse peut-être : qui donc perd réellement à se sentir soulevé de terre, à constater qu'à son âme des ailes se sont ouvertes pour l'emporter vers les hauteurs ?

A l'époque où Charles Lecoq inaugurait son enseignement les études philosophiques, sans être vraiment dépréciées, n'étaient pas florissantes. Le manuel de l'abbé Manier, en usage presque partout, n'était, ni de fond ni de forme, un ouvrage de premier ordre. Loin de là. Monseigneur d'Hulst attribuait pour une bonne part l'incrédulité de Renan à la science incomplète puisée dans ce manuel. Je me demande si un manuel aussi bien fait que ceux d'aujourd'hui aurait eu raison de l'incroyance de l'auteur de la Vie de Jésus. Ce qui est incontestable c'est que manifestement les connaissances philosophiques étaient en souffrance; que depuis des siècles déjà la scolastique à laquelle elles avaient longtemps dû leur lustre et leur influence était en décadence; que le cartésianisme régnait en maître; qu'à ce dernier système on n'avait pas tort de rattacher la plupart des erreurs dont l'esprit humain était obscurci. Que faire ? Remonter le courant, retrouver les sources de vérité, enseigner la pure doctrine de saint Thomas et non pas seulement professer *ad mentem Sancti Thomae*. Lourde tâche, d'autant plus lourde que l'effort pour l'accomplir était isolé, peu compris, qu'il n'était guère encouragé. Le mérite de Charles

Lecoq c'est d'avoir tenté, continué l'entreprise. Venir de l'ontologisme, se dégager du cartésianisme, pour reprendre les traditions rompues de l'enseignement scolastique et cela par le travail personnel et sans autre guide que son propre jugement n'est certes pas banal. Cela ne s'est pas fait immédiatement mais cela a été commencé dès les premiers mois du professorat. On devine les timidités du début. On prête, je crois devoir dire prêter, au jeune professeur cette parole : « Je n'ai jamais lu Descartes ni le lirai jamais ». J'hésite et à bon droit à accepter cette accusation. Car c'en est une. Tout l'homme et toute sa vie protestent contre elle.

Monsieur Lecoq n'est pas resté longtemps dans l'enseignement, une dizaine d'années au plus. Ce qui est certain c'est que partout où il a enseigné il a laissé des souvenirs vivaces. Il a eu des détracteurs. Qui n'en a pas ? Mais tous, ceux-là mêmes qui combattaient ses idées, ont tenu à relever et à mettre en lumière ce qui fait la renommée d'un professeur : puissance de travail, intelligence, loyauté, méthode.

Cette année 1868-1869 n'était pour lui qu'une année d'attente. Trop jeune pour recevoir le sacerdoce, il l'occupait en aidant ses anciens maîtres dans cette maison de philosophie où s'étaient écoulées les années les plus heureuses de sa vie, années de lumière et de paix. Le temps était venu pour lui d'entrer enfin dans cette communauté dont les membres lui avaient donné l'exemple des plus belles vertus sacerdotales, la compagnie religieuse fondée par Monsieur Olier en 1645. En octobre 1869 il devenait pensionnaire à la Solitude, le noviciat de la compagnie.

*

* *

Durant neuf mois il allait vivre d'une piété intense. Les exercices de spiritualité remplissent, en effet, une grande partie, sinon la majeure partie de la journée. Bréviaire en commun, médi-

tation, chapelet, lecture spirituelle, examen particulier, explication de l'oraison, visite au saint sacrement ont vite rempli et épuisé les heures. Lorsqu'on ajoute à cet ensemble de pratiques les conférences et les classes, on voit que tous les moments sont pris et qu'il reste peu de temps, s'il en reste, pour l'ennui. D'ailleurs Charles Lecoq était trop dans son élément pour qu'un seul instant la mélancolie assombrît ses traits et son âme. C'est vrai qu'il avait laissé à Nantes des êtres chers. Mais il en avait des nouvelles. Puis bientôt il les reverrait. Il les reverrait prêtre. A la fin de juin, en effet, l'ordination sacerdotale devait lui être conférée. D'ici là trop jeune encore, il attendrait. Chaque matin au lieu de dire la messe il la servait. Pieusement il faisait provision de lumière et de force. Ce qu'il pensait de la Solitude il l'écrivait plus tard à l'un de ses fils spirituels : « Il faut que
« cette année serve de type à toutes celles qui suivront, que vous n'ayez
« plus tard qu'à vous en rappeler, pour les rajeunir et les raviver, les
« impressions et les grâces. Depuis Goethe et Faguet on a beaucoup
« parlé d'idées-mères et d'idées-force. Oserons-nous appeler l'année
« de Solitude une année-mère ? Si elle est puissante et bien con-
« formée, les années qui en naîtront auront toute chance d'être
« vigoureuses . . . Rendre cette année bonne, c'est employer chaque
« journée à recueillir la part y afférente de la manne du ciel; avoir
« dès le matin l'oeil, l'oreille, le coeur ouverts pour recevoir avec
« docilité toute parole qui tombera de la bouche de Dieu. Sans rien
« négliger des enseignements extérieurs, écouter surtout au fond de
« l'âme ce que ce même Dieu y murmurerait : *venas divini susurri* . . .
« Oh ! la Quarantaine, la vue sur Montmartre et le Valérien, le trajet
« à Lorette, l'image de Saint Michel devant laquelle je m'agenouillais
« tous les jours, la chapelle du Sacerdoce où je servais la messe chaque
« matin, c'est un ensemble bien doux et qui n'évoquera pas chez vous
« le regret qu'il m'inspire. *Currebatis bene, quis vos impedit ?* . . .
« Je me rappelle le premier janvier 1870, notre départ matinal pour
« aller souhaiter la bonne année aux messieurs d'Issy, le : Or sus, pas

« de lésinerie, que nous adressait au départ le plus joyeux des solitaires,
 « aujourd'hui défunt. Sept sur douze sont morts, la majorité, qui est
 « allée rejoindre la majorité de la race humaine. Des cinq survivants
 « deux nous ont quittés. Nous restons trois sulpiciens. Vous êtes
 « douze aussi, je crois. Je vous souhaite d'être tous vivants dans qua-
 « rante et un ans et de n'avoir pas à traverser les épreuves qui nous
 « attendaient au sortir du noviciat . . . Vous n'aurez guère à craindre
 « ici l'épreuve sanglante, la guerre. Mais quelle provision de sagesse,
 « de modération, de charité douce et patiente vous avez besoin de faire
 « devant les divisions qui nous menacent et déjà nous affligent ! Par-
 « fois dans mes rêves, bien éveillé, je me représente une voix ma-
 « jestueuse et irrésistible disant à ceux qui nous entourent le mal qu'ils
 « se font à s'entredéchirer. Je ne suis pas le seul à qui vienne en
 « pensée le mot de saint Paul : *quod si invicem mordetis et comeditis,*
 « *videte ne ab invicem consumamini.* Et quand on prêche la paix on
 « court risque de passer pour un renégat. Il en est tant qui oublient
 « que la douceur est une force et que *colère d'homme n'opère pas*
 « *justice de Dieu* . . . Je me suis félicité d'avoir passé à la Solitude
 « l'année agitée du Concile. Quelques échos lointains, des lettres ve-
 « naient jusqu'à nous ».

Longue citation. Elle me semblait sinon nécessaire, utile au moins. Elle montre Monsieur Lecoq tout entier encore après quarante et un ans aux souvenirs laissés dans son âme par son séjour à la Solitude. Ce noviciat fut vraiment pour lui un lieu désert. Dieu l'y avait conduit ainsi qu'il l'avait promis à son peuple *pour lui parler au coeur*². « On a raison de se représenter le cloître comme un nid
 « suspendu dans les branches d'un grand arbre secoué par le vent,
 « ou comme la chambre intérieure d'une barque battue par les
 « flots . . . Mais dans ce nid et dans cette barque, préservés des
 « tempêtes du dehors, que d'orages, que de périls, que d'écueils inté-

² Osée II, 14 . . .

« rieurs ³ ». Il ne semble pas que ses agitations aient troublé l'âme de Charles Lecoq. La solitude l'a reposée, au contraire, éclairée, élevée. Et ce besoin d'être et de rester seul est resté en lui inassouvi, sorte de nostalgie que le silence parvenait un peu mais jamais complètement à dissiper. Il faut se le représenter comme le juif sur les rives du fleuve étranger, suspendant sa harpe aux saules du rivage et refusant de chanter les cantiques des jours heureux. Le fleuve des choses mobiles de ce monde passait en vain devant ses yeux. Rien ne pouvait le fixer sur ses bords et les notes éparses des chants soudainement perçus ramenaient dans sa mémoire le souvenir d'une patrie, d'une félicité, d'un repos supraterrrestres. Durant les vacances, alors qu'il était supérieur du grand séminaire, il ne sortait jamais. Le séminariste qui désirait le voir était certain de le trouver à sa chambre. Il y passait la matinée, il y revenait après la récréation qui suivait le dîner. Rarement il quittait la maison sinon pour une course nécessaire, surtout pour visiter un malade. Il faisait alors une longue marche, fatigante en elle-même, mais que l'habitude de garder des caoutchoucs sur ses chaussures rendait encore plus pénible. Il rentrait vers cinq heures littéralement en nage et se replongeait en attendant le souper dans son isolement coutumier. Solitude féconde où se manifeste le vide des joies humaines, où apparaît la plénitude de la joie céleste. *Beata solitudo, sola beatitudo*. Dans ce silence et dans cette paix se construisait le temple intérieur comme le temple de Salomon alors que durant sa construction le moindre bruit ne devait pas se faire entendre ⁴.

Amour de la solitude, c'est déjà beaucoup. Il y a autre chose.

D'abord il étudia, aima, résolut de faire connaître les écrits de Monsieur Olier. La piété théocentrique et bérullienne a toujours été en honneur au noviciat sulpicien. Répandue et développée dans les écrits du fondateur de Saint-Sulpice : La Journée Chrétienne, Le

³ Montalembert — Les Moines d'Occident V. p. 334.

⁴ III Reg. 6, 7.

Catéchisme Chrétien, Le Traité des Saints Ordres, le *Pietas Seminarii*, elle était expliquée et mise en lumière pour les aspirants. Là comme chez saint Augustin le mal fait à la nature humaine par le péché originel était non seulement marqué mais maintes fois signalé, peut-être pour quelques uns avec une légère pointe d'exagération. L'homme dans son état actuel devait être maudit, persécuté, haï. Il n'est que néant et que péché. Pour lui alors, et c'est justice, l'opprobre, l'abjection, l'oubli. Contre lui et constamment et partout l'insurrection de tout l'être intérieur dans une lutte sans merci. Doctrine un peu sombre, voire déprimante. Sous les mots qui effraient pourtant se cachent les douceurs vivifiantes, sources d'eaux vives sous l'amas des végétations sans grâce. Il n'y a qu'à les découvrir et à les montrer. A cette tâche se voua Charles Lecoq. Je n'oserai dire qu'il y réussit complètement. La piété qu'il pratiquait comme celle qu'il inculquait était certes simple et large, confiante et généreuse. D'instinct et spontanément il y aurait mis quelque rigueur. Le breuvage entièrement doux ne lui plaisait pas autant que celui auquel il a été mêlé quelques gouttes de vinaigre.

A la Solitude encore Charles Lecoq s'attacha du fond de son âme à la société religieuse dont il devenait membre. Affection sincère qui durant plus de cinquante ans ne s'est jamais démentie. Il aimait Saint Sulpice. Il en aimait les usages, l'esprit, les traditions. C'était plaisir de l'entendre, au temps des vacances, lorsqu'après le dîner le petit groupe des fidèles, Delavigne, Parent, Urique, Rouxel, rarement Orban, Trémolet, se réunissait au bout de la terrasse s'avancant comme un éperon vers le verger du jardin potager. Deux bancs peints en vert et formant équerre fournissaient les sièges rustiques. Monsieur Lecoq s'asseyait sur celui qui tournait le dos au lac. Les grands ormes ouvraient leurs branches en éventail au-dessus des têtes. Un vent frais descendait le long de la colline ou passait sur les eaux du bassin avant de frôler les fronts. Puis toute la nature environnante faisait

silence. Et doucement l'on causait. Pas plus qu'à son tour, ah ! certes, non, Monsieur Lecoq, à l'occasion d'un mot, d'une réflexion, d'un incident, rappelait le passé. Les noms de Mollevaut, de Caduc, de Carbon, de Caval, de de Courson revenaient alors. Il avait pour l'ancien supérieur démissionnaire, Michel Caval, un véritable culte. Il y avait d'ailleurs entre le maître et le disciple bien des ressemblances. Chez l'un et chez l'autre même mépris des honneurs, même besoin d'effacement et d'obscurité, besoin auquel le supérieur avait enfin donné satisfaction en abandonnant, au grand regret des siens, le gouvernement de la compagnie et en se retirant au grand séminaire de Toulouse.

Les anecdotes sur les originalités de confrères disparus, des confrères connus au cours de son séjour à Issy, étaient racontés avec bonhomie et simplicité. Avec intelligence surtout. C'était charmant. On riait. Pas fort. Les oiseaux n'étaient pas gênés pour autant dans leurs concerts. Et le précepte du sage était scrupuleusement observé : *Vix tacite ridebit*⁵. Monsieur Lecoq donnait d'ailleurs l'exemple. Il glougloutait plutôt et sa poitrine se soulevait en petits coups saccadés alors que ses lèvres desserrées souriaient en même temps que ses yeux.

A cette communauté dont il connaissait si bien l'histoire Charles Lecoq donna sa vie. Il lui donna ses talents, ses énergies, sa vie entière dépensée dans un travail de tous les jours, un travail souvent pénible, un travail toujours généreux et surnaturel. Le bien qu'il y a fait est difficile à supputer. Disons qu'il fut considérable.

*
* *
*

Lorsque Charles Lecoq quitta la solitude il n'était pas encore prêtre. Il avait été retardé après son séminaire parce qu'il n'avait pas l'âge requis. Tout était préparé pour l'ordination de la Trinité. Il

⁵ Eccli XXI, 23.

fallait encore une dispense d'âge. Il n'avait en effet alors que vingt-trois ans et demi. La dispense fut demandée. Malheureusement elle arriva trop tard pour être transmise à temps à Paris. Il fallut attendre encore. Dans l'intervalle les catastrophes inattendues et douloureuses s'abattent sur la patrie. C'est la guerre, c'est la défaite, c'est la révolution. L'ennemi campe sur le territoire que l'on cherche en vain à défendre et à libérer. Les établissements d'éducation sont fermés. Les solennités joyeuses sont bannies. L'ordination se faisait jadis à la cathédrale. Le peuple chrétien y venait en foule, témoin ému de ces cérémonies pieuses. L'ordination de septembre se fera dans la chapelle de l'évêché. Le 24 septembre Charles Lecoq était prêtre. « Le jour où il a daigné (Dieu) me faire prêtre, revenu de la cérémonie, seul à la chapelle, je m'aperçus que l'autel n'avait pas été recouvert. M'étant approché du tabernacle pour recouvrir l'autel, la pensée de mes nouveaux pouvoirs m'inspira un sentiment de joie dans lequel je crus démêler un mouvement d'amour-propre. Mais alors (je dis alors, car hélas ! que m'est-il advenu depuis !) la grâce sacerdotale était trop récente pour ne pas réagir. L'effroi, la peur m'émurent jusqu'aux larmes, et je conjurai Notre-Seigneur de m'accorder de mourir sur-le-champ si je devais abuser de mon sacerdoce au profit de mon orgueil ».

Le lendemain il disait sa première messe à St-Clément. « Oui le rayon d'or qui illumine tout est le souvenir du matin du 25 septembre 1870. Il n'y a pas eu dans toute ma vie de joie comparable et j'aimerais en mourant à me rappeler ce ciel anticipé, cet avant-goût, unique, de l'éternel bonheur . . . Qu'est-ce que le ciel ? a-t-on dit. C'est une première communion qui dure toujours. Pour moi, le ciel, ce serait ma première messe durant toujours . . . C'est le seizième dimanche après la Pentecôte que j'ai dit ma première messe. Ce n'était pas la messe du dimanche mais bien celle de saint Thomas-de-Villeneuve dont la fête se célèbre le 25 dans le diocèse

« de Nantes au lieu du 22 consacré, je crois, à Saint Maurice. Dans
« cette messe du seizième dimanche se trouve la communion que j'aime
« tant : *Seigneur, je me rappellerai ta justice, la tienne seule* O mon
« Dieu, simplifiez mes souvenirs ! Qu'ils se rattachent tous à un
« seul à celui qui se traduit ainsi : Vous êtes juste, Seigneur, et votre
« jugement est droit ⁶, Ah ! je ne puis être tenté de m'attribuer une
« prétendue justice dont je n'ai pas même l'apparence. Mais la vôtre,
« ah ! je l'adore, je l'aime, je m'y sou mets et je vous prie de m'en
« communiquer la ressemblance vivante par la foi au Christ Jésus ».

Cet amour de la messe, de sa messe, il le garde encore lorsque la maladie et la vieillesse ont épuisé ses forces et l'ont éloigné de l'autel. Il est des mois sans y monter. Puis, un jour le 24 décembre il peut célébrer les saints mystères. Son allégresse a quelque chose de l'extase. « Quelle joie, ah ! quelle joie que le retour à l'autel, c'est-à-dire à la patrie, au foyer du prêtre ! Avec quelles délices on retrouve, les reconnaissant comme de vieux amis, tous ces gestes qui s'appellent et s'enlacent mutuellement ! Comme on la voit « belle, toute divine, cette liturgie si grande et si simple ! C'est bien « la liturgie du ciel, le ciel anticipé . . . Je me suis réjoui en ce qui « m'a été intimé : Nous allons à la maison de Dieu . . . (Ps. 119). « Mes pieds attendaient. Nous étions debout dans tes vestibules, ô « Jérusalem (Ps. 121). Maintenant les portes sont ouvertes. En ce « temps-là du ciel les portes d'or s'ouvrirent ⁷. Et me voilà au-dedans « du voile, dans le saint des saints, en face de l'Arche d'alliance « éternelle ».

Journée incomparable. Il ne l'oubliera jamais. « Il y a des « paroles entendues ce jour-là et qui retentissent encore à mes « oreilles . . . La messe est le tout du prêtre. Dans mon pays, quand « un séminariste a reçu la dernière ordination, on se contente de dire :

⁶ Ps. 118-137.

⁷ Victor Hugo — Odes et Ballades.

« Il a reçu la messe. Et dans la même lettre : J'ai relu hier ma
« lettre d'ordination écrite et signée le jour même il y aura demain
« cinquante ans. Les deux signataires ont quitté ce monde ainsi que
« tous ceux qui étaient présents alors. Mais comme ces souvenirs sont
« vifs bien que l'espace intermédiaire contienne tant d'années ».

Pourtant il n'était pas complètement satisfait. Des craintes hantaient son âme. La pensée de son indignité le poursuivait. Ici encore, comme déjà dans le passé, Dieu, il lui semble, intervient. C'est un verset de son bréviaire qui le redresse, le remet debout, face à l'avenir : La miséricorde enveloppera celui qui espère dans le Seigneur⁸. Oui, c'est bien cela : sa misère, sa grande et incurable misère, mais la miséricorde de Dieu, l'inépuisable, l'infinie miséricorde. Courage donc ! Où Dieu l'appelle il ira.

« Le 9 mars est encore pour moi un anniversaire, un cinquantenaire, un jubilé. Il y aura demain cinquante ans, la guerre finie
« permettait de rouvrir le séminaire de Saint-Sulpice, et ce jour-là, le
« matin, je prenais le train de Nantes à Paris, d'où je me rendais le
« même jour à Issy-sur-Seine, aujourd'hui Issy-les-Moulineaux, près
« de Paris. J'ai remarqué alors ce 9 mars, la fête de l'humble veuve
« Françoise Romaine qui, de famille noble, veuve d'un noble,
« conduisait humblement son petit âne chargé de provisions, quand
« dans les mêmes rues de Rome, elle ne portait pas son fagot
« sur la tête. Ce qui me frappait alors, c'est que j'allais commencer mon ministère. Prêtre depuis cinq mois et douze jours,
« chargé d'une petite classe, mais loin du diocèse où je devais être
« directeur, je n'avais pas encore confessé. Les débuts de mon ministère allaient être interrompus par la guerre civile. »

La guerre civile, ce fut la Commune. Période honteuse et sanglante, orgie de cruautés et saturnale d'impiétés. Préparée par le

⁸ Ps. 31.

chômage, par la gêne générale, par les passions portées au paroxysme, par les humiliations de la défaite, du siège, de l'invasion, la révolution devait presque fatalement éclater. Il est difficile de résumer les événements de ces deux mois de pouvoir éphémère où l'on multiplie les vols, les incendies, où l'on profane et pille les édifices du culte. Je voudrais plutôt tourner mes regards vers le séminaire de philosophie d'Issy et essayer de raconter par quelles épreuves passèrent les sulpiciens qui s'y trouvaient. Monsieur Lecoq écrivant plus tard à un solitaire disait : « L'auteur du livre que vous mentionnez a bien fait son possible afin d'être parfaitement exact, mais qu'ils est difficile d'écrire l'histoire et de contenter les témoins ! Il m'impute des exploits qui appartiennent à Monsieur de Foville. Heureusement le dernier juge ne s'y méprendra pas ».

Pour avoir une idée aussi exacte que possible des traits auxquels Charles Lecoq a été mêlé à cette époque troublée le mieux serait de garder, avec une vue d'ensemble l'ordre chronologique.

Le 15 mars 1871, le séminaire d'Issy ouvre ses portes. On a bien quelques craintes. L'agitation est grande à Paris. Mais quand donc Paris est-il complètement tranquille ? Essayons ! On essaie. Il y a quarante séminaristes. Le personnel comprend avec Lecoq, le plus jeune, Maréchal, Lafuye, Vigourel, de Foville, Dugrais, d'autres. On cause, on est nerveux. Les journaux apportent des nouvelles de plus en plus alarmantes. Au-dessus de la capitale ivre de colère plane la menace de l'insurrection.

Au matin du 18 cette insurrection éclate. Le tocsin retentit, le canon gronde sur les hauteurs de Montmartre. Paris est en révolte. Un nouveau gouvernement s'y organise peu à peu, avec encore quelque semblant de légalité. Puis c'est la tyrannie qui règne en maîtresse. Thiers qui a quitté le jour même de la révolution la capitale, travaille à l'organisation à Versailles d'une armée, armée forcée.

ment peu considérable, composée des débris de troupes licenciées par la paix et de prisonniers ramenés d'Allemagne. Le long de la Seine sur la rive droite, tous les forts sont aux mains des Allemands; sur la rive gauche, les rebelles sont maîtres partout excepté au Mont Valérien.

Que va-t-il se passer? On se le demande avec angoisse. L'attaque du 3 avril contre Versailles a été un échec pour les fédérés, mais ces mouvements de troupes, le bruit des canons en marche, les cris, les chants, le hennissement des chevaux, les clameurs de haine et de fureur, l'attrail sinistre de la guerre, font surgir au sein des groupes tapissés dans l'ombre des maisons religieuses les plus terribles appréhensions. A Issy toutefois, jusqu'au dimanche de la Passion, on fut assez tranquille. C'était le 26 mars, Pâques tombant, cette année, le 9 avril. Mais ce calme fut bientôt troublé. Ce furent d'abord des visites passagères et rapides de soldats en maraude. On entrait, on regardait. Quelques réflexions, pas toujours amicales et favorables, accompagnaient ces brèves inspections. On repartait. C'était clair pourtant, on reviendrait. C'est ce qui arriva. La maison se remplit de soldats. Les uniformes sont incomplets, sales, en lambeaux. Les paroles sont discourtoises, grossières, malpropres. On regarde le parc par les fenêtres. Puis on sort, on remplit les allées, on piétine les pelouses. Sous les arbres, près des statues et des oratoires, on rit, on chante, on mange et boit. On est chez soi. A l'égard des séminaristes et des prêtres on garde encore une certaine décence. C'est un reste de respect qui ira s'effritant chaque jour davantage. Et ce sera le triomphe de la racaille. Eudes, nommé généralissime de l'armée de la Commune, arrive sur ces entrefaites. Il est accompagné de son état-major et de ses officiers. Il vient s'installer au séminaire. Il lui faut faire de la place, le caser lui et les siens dans des chambres improvisées et meublées à la hâte. Il faut les nourrir aussi. Besogne ingrate s'il en fut. Toutefois lui-même n'est pas trop exigeant. Il laisse parler, il dis-

cute, il cède un peu, surtout il établit dans cette maison destinée à d'autres fins, une apparence d'ordre et de discipline.

Que deviennent durant ce temps et dans ces circonstances les directeurs? Leur vertu est au niveau de leurs épreuves. Ils sont calmes, polis, charitables. Les menaces ne leur font pas peur. Ils réclament doucement mais fermement ce qui leur est dû de respect et d'égards. Le supérieur voit Eudes, lui fait des représentations. Un peu étonné de n'être pas bousculé et jeté à la porte, il va jusqu'à demander qu'on laisse partir les séminaristes. Les familles sont justement inquiètes. Eloignés la plupart de la capitale ils ne peuvent être un danger pour le gouvernement récemment constitué. Hésitations d'Eudes. A la fin, oui, ils peuvent partir. On leur donnera des sauf-conduits. Qu'ils abandonnent cependant leur costume ecclésiastique. Les jeunes gens n'hésiteront pas. Chapeaux, vestons, cols et cravates, vêtements de fantaisie les auront vite transformés. Le 5 avril ils partent avec un peu d'effroi au coeur. L'on apprendra quelques jours plus tard au séminaire que tous ont franchi sans encombre les lignes ennemies et sont en route dans des zones de sécurité vers le foyer paternel.

Et désormais les directeurs resteront seuls en face d'une situation qui s'aggrave chaque jour. Ils coudoient dans les corridors, dans le parc, des ivrognes, des échappés de prison. Les chants deviennent avinés et provocateurs, les exigences plus tyranniques. Le séminaire est devenue une caserne. On a amené, un jour, les chevaux dans la salle d'exercices. Quelle épreuve! Elle n'épuise pourtant pas les courages. *Domine, si sic vivitur!* s'exclame souvent Monsieur de Foville. Monsieur Lecoq écrivait à son sujet: « Il s'est révélé partiellement culièrement dans cette époque troublée. Ferme avec les chefs, prodigue de soins aux blessés, attentif au bien-être de ses confrères . . . Quand il alla beaucoup plus tard à Toulouse où était son père, il disait en riant qu'on avait peine à ne pas le prendre pour

« un héros ». Il n'était pas le seul. Les autres ne faisaient pas exception. La vertu de chacun s'était élevée insensiblement jusqu'à l'héroïsme. La mort toujours menaçante, l'éternité tout près, avaient peu à peu détaché ces âmes et les avaient portées sur de lumineux sommets.

Pourtant que de misères, que de ruines ! Ce sont les statues que l'on a frappées, brisées, jetées à terre. Ce sont les petits oratoires, lieux de pèlerinages pour les séminaristes, que l'on a profanés, incendiés. Puis ce sont les vols, le pillage général, le vandalisme installés à demeure. Comment les directeurs n'auraient-ils pas les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme en voyant, navrant spectacle, tous les souvenirs chers à leur communauté salis, souillés, trainés dans la boue ! Quand donc, Seigneur, finira ce cauchemar affreux ?

Dans la nuit, des lueurs. L'armée de Versailles approche. Elle a dû se recruter, s'organiser, puis faire face à une résistance opiniâtre. Elle avance toutefois. Les batteries placées dans les bois de Meudon et de Chatillon commencent à tirer sur les forts d'Issy. Les obus passent au-dessus du séminaire avec des sifflements aigus et des bruits de ferraille. Quelques uns tombent dans le parc. Le danger devient grand. Il faut être plus prudent et se garer. Le dimanche, 30 avril, on doit renoncer à dire la messe, la chapelle où d'ordinaire l'on célèbre devenant un endroit dangereux.

Le mercredi, 3 mai, il fallut abandonner complètement le séminaire et chercher refuge à la Solitude. On franchit la distance sous les balles. L'armée de Versailles se rapprochait toujours davantage, en effet, et les communards disputaient le terrain pied à pied. Les solitaires étaient rentrés vers la fin de janvier et au cours du mois de février. Monsieur Ardaïne, le supérieur, garde dans la situation critique qui est faite à sa petite communauté, un calme inaltérable. Il y joint une grande et sereine énergie. Aussi en dépit des menaces qui se multiplient, va-t-il commencer la retraite annuelle qui n'a pu être

faite. Le 7 mars au soir, a lieu le premier exercice. Et tout marche tant bien que mal jusqu'à la fin. Ainsi les jours suivants. Les nouvelles pourtant sont mauvaises. Elles viennent de Paris. Elles viennent surtout du séminaire d'Issy. La Solitude va bien y passer. Elle y passa. Le lundi saint, 3 avril, alerte. C'est l'invasion de la maison par les fédérés. Ils veulent logement, nourriture et le reste. Il n'y a pas à hésiter. Il faut leur donner satisfaction. On les logera dans la salle de récréation. On leur dressera des lits. Les jours suivants d'autres viennent moins bien disposés, plus audacieux, plus grossiers. Il faut le calme, la force, le bon sens de Monsieur Ardaine pour les tenir en respect. Toute la semaine s'écoule ainsi. Comme, le vendredi saint, les méditations émouvantes sur la croix et sa divine victime devinrent faciles! Jésus, le plus beau des enfants des hommes, l'image vivante du Père, le Fils bien-aimé, la gloire et la joie du ciel, devenu méconnaissable, un lépreux, l'homme des douleurs, avec des plaies béantes sur tout le corps, avec du sang sur les mains, sur les joues, dans les yeux; une voix qui s'affaiblit, qui n'articule plus, qui se tait; la tête qui se penche pour trouver un peu de soulagement; le corps qui s'affaisse, se relève et retombe; la mort. Au pied de cette croix sanglante, il faut mettre et laisser toutes les souffrances, toutes les craintes, tous les regrets. Mais Pâques viendra et ce sera la résurrection. Pâques vint et ce fut triste, Pâques sans cloches sans lumières, sans fleurs, Pâques dans les caves, avec des messes dites en hâte et à la dérobée. Avec quelle impatience on cherchait à connaître l'avance de l'armée de Versailles. Et cela d'autant plus que les dégâts et les ruines augmentaient. Un matin, le 24 avril, ce fut au tour de la Vierge, statue honorée des solitaires et devant laquelle chaque jour et plusieurs fois chaque jour ils aimaient à s'arrêter pour prier. Les jours suivants des obus tombent dans le jardin, sur la maison. Alors on doit faire des caves la demeure ordinaire. En sortir c'est s'exposer à la mort. Ceci se passait au commencement de mai. Le dimanche 7 mai il n'y aura pas de messe. Car il n'y a plus,

même dans le sous-sol, d'endroit assez sûr. Monsieur Ardaine distribuera la sainte communion. Et la journée se passera dans l'attente d'une catastrophe où croulera la maison. Pourtant espoir encore. Il semble que les communards se terrent, se garent, se dérobent. Ils ont peur, se font plus rares et moins arrogants. C'est vraiment la fuite. Le 8 mai, fête de saint Michel, l'archange que la France aime et honore va éclaircir le ciel, ramener le soleil et l'azur. Et le lendemain, 9 mai, ce sera, enfin! la délivrance. L'armée de Versailles est victorieuse, la répression est complète, le châtement ne se fera pas attendre. Il fut cruel s'il fut mérité.

La paix va revenir. Monsieur Ardaine avec Monsieur de Foville et, plus tard, avec Monsieur Vigourel restèrent pour déblayer, réparer, reconstruire. Par delà la muraille qui protégeait jadis la vierge de Toutes-Grâces ils pouvaient voir les murs calcinés de Lorette. De toutes les ruines la plus lamentable c'était celle-là. Tant de générations de prêtres et de séminaristes y avaient apporté leurs espoirs et leurs désirs dans d'ardentes et filiales prières. La rage impie s'était acharnée contre ce sanctuaire béni et tant aimé. Qu'ils étaient loin de ces jours de fête où montaient vers la vierge les chants et les supplications. Il n'y avait plus que lamentation et deuil.⁹

*

* *

Nous avons perdu de vue Charles Lecoq, c'eût été facile pourtant de le retrouver durant ces jours d'épreuve, à Issy auprès des blessés à la Solitude, d'abord au rez-de-chaussée, plus tard dans les caves. A Issy les blessés commencèrent à arriver le lundi saint, le 3 avril. Il en vint beaucoup. Ce fut, à certains jours, un grand hôpital. Autant que possible il fallait, en soignant le corps, atteindre l'âme, une âme bien souvent cuirassée de préjugés et d'erreurs, d'in-

⁹ Tob II, 16.

différence et d'incroyance. Le calme toutefois ne se démentait pas. Le jour de Pâques, les trois amis, de Foville, Vigourel et lui-même prolongèrent durant des heures mornes et vides, une ardente discussion sur des sujets de science et de philosophie.

Mais la guerre est finie, finie aussi l'affreuse guerre civile. Il rentre chez lui, revoit ses parents, sa soeur, part pour Préfailles. C'est le repos. Bien gagné ce repos. A la fin de septembre il repartait pour Paris, plus exactement pour Issy. Il y sera directeur, confesseur. Jusque-là il a été fier et heureux de son sacerdoce. Mais il n'en a pas encore épuisé les richesses. Il s'en plaint presque. « Je n'ai pas encore confessé ». Il va confesser.¹⁰ Il aura sa chambre,¹¹ sa bibliothèque, sa table de travail, surtout son prie-Dieu. C'est là que s'agenouilleront ceux que la Providence par l'autorité lui envoie. Et si le professeur est étonnant d'érudition, d'éloquence, de clarté, le directeur, lui, sera étonnant de lumière, de dévouement, de sainteté.

Ce qu'il faudrait signaler d'abord, ce sont ses courtes, substantielles, édifiantes exhortations après l'accusation des fautes. La fête du jour, les époques de l'année liturgique, les oraisons dominicales lui fournissent généralement la matière de ces courtes allocutions. Il va sans dire que le confesseur ignore les hésitations, les heu et les accès de toux. Les paroles de la sainte écriture, opportunément rappelées, soutiennent et fortifient les siennes. C'en est l'armature ordinaire. Et ce n'est pas long. Pas longue non plus, pas onéreuse la pénitence. Elle est variée, bien choisie, plutôt courte. C'est fait. Le confesseur cède la place au directeur.

Ce directeur devrait être comme Raphaël. La pensée est de Monsieur Lecoq. Car lui aussi conduit des Tobies, de jeunes Tobies,

¹⁰ Son premier pénitent devait être curé à Clichy et mourir subitement en novembre 1920.

¹¹ qu'il bénira en « solennité privée » le 25 janvier 1872.

aux noces spirituelles. Il a à faire passer le Tigre, à détourner les monstres qui les veulent dévorer et surtout à changer les poisons en remèdes. Guide, ami, arbitre, il aidera les âmes à se dégager d'elles-mêmes, à se réformer, à gravir pas à pas et même sur les genoux, les pentes parfois rudes et raides de la perfection. Il saura s'adapter aux besoins, aux tempéraments, aux circonstances, aux situations, aux attraites et aux désirs raisonnables. Par-dessus tout il donnera l'exemple.

Il est là tel qu'on l'a connu à Issy, tel qu'il sera à Montréal. Tel qu'on l'a connu. Mais l'a-t-on connu? Non. Il s'entourait d'un mystère si profond, d'un mystère impénétrable. Ces dévouements extraordinaires dont il devait, vers la fin de sa vie, faire une si prodigieuse distribution, commençaient alors à se répandre doucement, silencieusement. Pour lui les heures ne sont jamais réservées. De jour et de nuit il est prêt. Il pense à tout. On dirait qu'il ne pense qu'à cela. Le bréviaire, la classe, les exercices communs ne le distraient pas. Quelques minutes lui suffisent pour déposer un livre, écrire un billet, faire venir un remède, fournir un renseignement. Et lorsque les remerciements le cherchent il n'est plus là. « Le plus
« cher de mes enfants, écrira-t-il un jour à l'un de ses fils de Montréal
« devenu prêtre. Il n'y en a qu'un, Michel Alsac, que j'ai aimé autant
« que vous. Il y a, je crois, plus de quarante ans qu'il est mort ». Comment ne pas ajouter ce qui suit dans la lettre que je cite: « Au moment
« de mourir, le saint jour de Pâques 17 avril 1870, celui de mes directeurs que je vénère le plus a daigné dire: Monsieur Lecoq! Monsieur Lecoq! J'emporte son coeur. Qu'il prie pour moi pour que
« le mien soit bientôt en paradis ! » Il est difficile de ne pas voir dans ces paroles quelque chose de l'estime enthousiaste que déjà l'on entretenait à l'égard de Monsieur Lecoq. Et cependant ce que l'on savait de lui était loin des magnifiques et, disons-le, étonnantes réalités. Et il n'était alors que diacre!

A Issy Charles Lecoq connut Marcel Hébert. On lui montra, un jour, le livre d'Albert Houtin : Un prêtre symboliste, Marcel Hébert. Il eut un mouvement d'indignation : Ah ! le malheureux ! C'est vrai, le malheureux, qui avait trahi l'église sa mère, scandalisé les âmes, trompé tant d'espérances éveillées par ses talents et ses succès. A Issy il était le séminariste beau, élégant, distingué, qu'avaient remarqué et aimé Hogan, Lafuye, Lecoq, Amette, celui-ci son condisciple. Acquisition pour le clergé, pour le diocèse. Les systèmes de philosophie et leurs problèmes n'ont pour lui aucune difficulté. Il a pénétré dans leurs arcanes et projeté la lumière dans leurs obscurités. Aussi on l'entoure d'affection, on lui écrit, on lui prépare des vacances reposantes et sa santé qui n'est pas forte sera l'objet de soins touchants. Hélas ! dans cette âme l'incroyance était déjà entrée, sous forme de doutes, par les lectures, les relations, les téméraires et imprudentes investigations. Son stage à l'Ecole Fénélon ne le guérira pas. Et il en arrivera à ne plus voir dans la messe qu'il dit encore que des symboles respectables mais sans fondements dogmatiques. Au mois de juillet 1904 après son article sur La Dernière Idole, la dernière idole pour lui c'était Dieu, il prenait définitivement congé de l'église. Il vécut encore douze ans à Bruxelles et à Paris. Il mourut le 11 février 1916, à la suite d'une opération. A l'aumônier qui vint dans la clinique lui offrir ses services religieux il se contenta de répondre : Je m'entendrai avec celui-là et il montrait le crucifix.

Monsieur Lecoq connut dans sa longue carrière sacerdotale bien d'autres misères, bien d'autres défaillances plus ou moins graves. Celle-là il se la rappellera toujours. Elle était liée à ses souvenirs d'Issy, alors que dans sa piété et dans sa foi il ne pouvait se faire à l'idée que l'on abusât à ce point des grâces divines. Est-ce pour cette raison, spectacle d'orgueil, d'infidélité, qu'il gardera dans sa spiritualité une teinte de mélancolie ? Probablement. Pour ce même motif sans doute les jugements qu'il porte sur lui-même sont

excessifs. Conséquence de son humilité. Oui et pour autre chose, pour avoir connu les défaites, les défections, les revirements des autres. Et il y aura constamment dans son âme comme une ardente protestation à Dieu, la protestation de Pierre après la Cène eucharistique : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

*
* *

Il manquerait quelque chose à ce chapitre si rien n'était dit des affinités intellectuelles, des dispositions morales, des sentiments cultuels du prêtre admirable dont la mémoire reste chère à tant d'âmes sacerdotales.

Les hommes ne sont pas comme les monuments. Ceux-ci grandissent et ceux-là diminuent à mesure qu'on les approche. Un homme qui se sanctifie reste toujours un homme. Il a notre corps et notre chair, il a marché sur les chemins que nous foulons, son coeur a été ému et parfois brisé par les épreuves qui déchirent notre coeur, il a été réchauffé et réjoui des mêmes tendresses. Et la grâce est venue qui a pétri, sculpté, embelli cette matière et l'a transformée. Vrai miracle d'amour. Il faut ajouter que les saints ne se sont pas formés en séries. Ils se ressemblent si peu les uns aux autres. Aussi serait-ce au moins imprudent de vouloir les juger d'après une mesure et un étiage uniques.

Chez Monsieur Lecoq il y avait d'abord une orthodoxie scrupuleuse. *Sentire cum ecclesia.* Il ne voulait pas d'autre règle. Il n'avait pas eu à cette fin à paralyser sa pensée, à fermer les yeux par une cécité mesquine et peureuse. Certes, non. Il lisait, étudiait, se tenait au courant. Mais prudemment toujours et religieusement. Il avait trouvé imprudent puis téméraire ce besoin pressant dont certains esprits se disaient hantés : renouveler l'exégèse et l'apologétique chré-

¹² Matth. XXVI. 35.

tiennes, les mettre d'accord avec les exigences et les résultats de la critique historique et de la philosophie modernes. L'encyclique *Pascendi dominici gregis* le combla de joie. Il y trouvait toutes les formes du modernisme rassemblées et reliées entre elles par un lien logique, démasquées, flétries et condamnées par le magistère infail-
lible de l'Eglise et de son chef. Les noms d'Auguste Sabatier, de Guyau, de Paul Sabatier revenaient dans ses conversations intimes et dans ses lectures spirituelles, alors qu'il était supérieur du Grand Séminaire. Là il les nommait, ici, non. Mais l'allusion était claire pour quiconque avait un peu de lecture. La voix devenait dans ces moments plus forte. Il passait sur les cordes vocales une indignation presque farouche. Il y avait de quoi: on avait touché à l'arche sainte de ses croyances les plus chères.

Ce qui était arrivé à Tyrrell, l'anglican devenu catholique, prêtre, jésuite, puis hérétique formellement révolté contre l'église, n'avait pas un instant diminué l'attrait vif et sincère que Monsieur Lecoq gardait à John-Henry Newman. Il pouvait s'approprier la parole de Ward : *Credo in Newmanum*. Il aimait à peu près tout dans le grand converti. Il en aimait le talent, les nobles vues, la modération, la piété. Durant les vacances le prêtre qui entrait dans la chambre du supérieur fixait spontanément ses yeux sur un volume in-octavo cartonné rouge. Le livre était là à plat sur le pupitre. C'était un volume des oeuvres de Newman. Tout avait été lu: *Loss and Gain*, *Apologia pro vitâ suâ*, *Grammar of Assent*, *Le Songe de Gerontius*. Ce qu'il goûtait davantage c'étaient les sermons, ceux de Saint Mary, de Saint Clement, de Birmingham. Sans doute il n'y cherchait pas les sublimes envolées de Bossuet, la lave à peine refroidie des conférences de Lacordaire. Il connaissait assez le génial penseur pour savoir que ce genre n'était pas le sien. Ce qui le ravissait c'étaient ces études étonnantes et profondes d'âmes, ignorées d'elles-mêmes et doucement et silencieusement baignées par Newman d'une si vive

lumière. Ce qui l'édifiait c'était ce souci constant de tirer les coeurs en haut, plus haut toujours, en leur expliquant leur mal, leur souffrance, leurs besoins, dans un langage noble, sans doute, mais simple et, en même temps, lumineux et pur comme un matin de mai. Il eut été facile d'ailleurs de trouver des ressemblances surprenantes entre les deux, l'anglais et le français : tous deux vrais scholars, affamés de savoir et de vérité, généreux, nobles, discrets, détachés des honneurs, ignorant les petits moyens et les intrigues, fidèles aux amis tendrement aimés.

Entre la théologie dogmatique et la théologie morale les liens sont étroits. Pour résoudre les cas de conscience il faut avoir plus que du bon sens. Ne pas appuyer ses décisions sur de solides principes c'est risquer de se tromper. Et se tromper dans ce cas c'est d'autant plus funeste qu'il s'agit des âmes et de leurs éternelles destinées. Monsieur Lecoq avait en morale un flair, une justesse, une sureté qui n'étaient pas ordinaires. Il avait parcouru et s'était assimilé à peu près tous les casuistes. Aussi ses réponses aux demandes de renseignements ou de solutions ne tardaient guère. Difficulté exposée, difficulté comprise et expliquée. Il lui arrivait même parfois de dire : Cette réponse n'est pas encore dans les manuels de théologie, elle y sera bientôt. Et le fait vérifiait la prédiction. Était-il sévère ? Non. Ni, non plus, trop large. Il gardait un juste milieu. Certaines de ses décisions ont pu étonner ceux qui les lui réclamaient. Ils s'y attendaient si peu. Elles étaient toutefois motivées sérieusement et scientifiquement. Et le ton était si ferme que le questionneur embrumé et agité se sentait immédiatement dans la lumière et dans la paix.

Comment ne pas parler ici de sa connaissance vraiment extraordinaire des Saintes Ecritures ? Il aurait pu rivaliser avec le cardinal Pie pour l'emploi abondant, fréquent, opportun du texte sacré. Il avait demandé à Monseigneur Bruchési la permission de ne pas

abandonner la prononciation universitaire du latin. Il aurait pris la prononciation romaine que sa mémoire parfois l'aurait trahi. Ce qui n'arrivait presque jamais. Les tirades étaient longues pourtant. Il les avait prises dans l'Ancien Testament, dans les évangiles, dans les épîtres. Elles faisaient corps avec les phrases, avec les idées surtout au milieu desquelles il les logeait. Dans ses lettres elles jaillissaient de sa plume à tout propos. Elles disaient sa peine, sa joie, ses terreurs, ses regrets. Et elles n'étaient pas là en parade, en ornement de vanité, pour étonner, susciter des louanges. Certes, non. Elles servaient simplement à mettre en plus grand relief un sentiment, une idée. Il les employait avec des personnes peu cultivées. Il avait alors soin de les traduire. Il lui arrivait parfois dans ces traductions auprès de gens instruits d'en appeler au texte grec, même au texte hébreu. Il connaissait la langue grecque, c'est certain. Savait-il l'hébreu ? Ce n'est pas aussi sûr. Il devait cependant en avoir une connaissance superficielle. Les affiches des industries juives rédigées en lettres hébraïques mais formant des mots anglais ne semblaient pas avoir de mystère pour lui. Il est peu probable que sa science s'arrêtât à ces rudiments élémentaires. Ce qu'il voulait en précisant certaines traductions c'était de faire savourer davantage le texte sacré. Il aurait mangé avec délices le volume offert à Ezéchiel. Mais n'en a-t-il pas extrait la substance et la moëlle ?

Uni à Dieu par ses études théologiques et scripturaires il l'était encore davantage par ses vertus. Il serait oiseux d'en faire ici le dénombrement et la nomenclature. On les verra apparaître les unes après les autres au cours des chapitres qui vont suivre. Mais puisqu'ici il s'agit du prêtre, qu'on en fait le portrait, qu'on en dresse la statue, n'est-il pas juste de parler des perfections qui chez lui manifestaient davantage le sacerdoce chrétien et la sainteté qui doit en être l'ornement ? Celui qui a dit de lui : « Des pieds à la tête et de la tête « au-delà, il était prêtre », celui-là le connaissait. Avec les saints

dont la compagnie le maintenait constamment tourné du côté du ciel, alors qu'il lisait leur vie et qu'il les priait, il ne sortait plus des voies tracées par eux et leurs vertus lui devenaient de plus en plus chères. Écoutons le énumérer ces patrons et amis de son âme : « Saint François est l'un de ceux qui m'ont le plus enthousiasmé. Enfin j'aimais le prophète Isaïe dont j'ai reçu le nom au baptême. Tonsuré le 17 décembre je me suis épris d'amour pour le martyr saint Ignace d'Antioche, mentionné ce jour-là au martyrologe. Sa lettre aux Romains, son appel au martyre sont incomparables. Puis le saint d'Assise m'a ravi. Enfin les études m'ont inspiré une passion pour saint Thomas d'Aquin à qui j'ai ajouté plus tard saint Athanase regrettant encore que l'on semble si peu approfondir tout ce qu'on lui doit. Vous avez mes litanies des saints, je ne dis pas des saintes auxquels pourtant d'autres noms s'ajoutent à divers degrés . . . Comment échapper à l'influence de l'âme de saint Augustin ? Mais les cinq premiers Isaïe, Ignace, François, Thomas, Athanase, ont un rang à part ».

A ces dévotions particulières et personnelles il en joignit, un peu tard, une autre. « Le vendredi ayant été le jour de l'épreuve suprême sera désormais le jour de la suprême supplication. Je m'étais peu habitué, pas assez du moins, à la dévotion du premier vendredi du mois comme à toutes celles du reste qui étaient peu connues dans mon enfance. Il en sera désormais autrement ».

Les vertus qu'il semble nécessaire de signaler tout d'abord et qui chez lui étaient le complément et la conséquence de son sacerdoce étaient l'humilité et la charité. Il était éminemment humble et charitable. Dès l'enfance, naturellement et spontanément, il aima ces vertus, et, sans faire effort alors, il les pratiqua. Elles sont dans son âme sensible et affamée d'un bien supérieur comme le jour est dans l'aurore, comme l'épi est dans la semence. Puis à mesure que le jeune homme grandit, que le prêtre s'annonce elles deviennent le fil d'or

que l'on découvre sans peine à travers la trame, toute la trame de son existence.

Ceux qui l'ont connu se rappellent avec édification le prêtre un peu tassé sur lui-même, à la tête penchée, aux yeux baissés, qu'ils rencontraient dans les rues, qu'ils côtoyaient dans les églises, qui prenait place au sanctuaire dans les cérémonies. Il s'efface, se dérobe, trouve d'instinct la place où l'on a de la peine à le découvrir. S'il a prêché, qu'il a bien prêché, on n'ose pas le lui dire et le compliment que d'autres, tant d'autres seraient heureux de recevoir, même de provoquer, lui le fixe aux lèvres entr'ouvertes. On n'ose lui adresser une louange qui le brûlerait. Et la bouche se ferme devant ce regard d'une enfantine pureté qui révèle une âme inconsciente absolument de son mérite ¹³.

Et cette humilité chez Monsieur Lecoq descendait dans sa vie spirituelle à des profondeurs étonnantes. Il était convaincu qu'il n'avait, ne pouvait, ne valait rien. Il parlait de la pauvreté de ses parents, de son instruction au lycée par charité. Or tout cela n'était pas selon les faits. Il ne mentait pourtant pas. Il avait fini par croire qu'il en était ainsi. Puis il avait sans cesse devant les yeux l'humilité faite homme, Jésus-Christ, sa venue au monde dans une étable, son oblation silencieuse, les années obscures de Nazareth, ses abaissements volontaires devant Dieu et devant les hommes, humiliations auxquelles il faut ajouter les silences, les avanies, les outrages de l'hostie. Comment alors jusque dans les ministères les plus relevés et les fonctions les plus honorables ne pas se considérer comme un serviteur inutile ? « Cher enfant, écrivait-il un jour à l'un de ses fils spirituels, « Dieu sait combien vous m'êtes cher. Je n'hésite pas pourtant à « vous dire de lui demander de mourir avant que de céder à l'amour-

¹³ Il dira souvent : *Vous savez mieux que moi*. Il lui est arrivé de dire dans une circonstance solennelle (départ du Sup. gén. en novembre 1910). *Ma vie a été un fiasco*. Et il le croyait.

« propre. Ce serait la ruine de votre âme. L'humilité en sera le salut et, grâce à elle, votre exaltation aura été pour le salut d'un grand nombre, Exaltavit me ut salvos faceret populos multos ». Et ce n'était pas là un sentiment passager, si beau qu'il soit, étoile filante qui raie l'immensité d'une lueur et se perd introuvable dans la nuit. Oh, non ! Les actes multipliés avaient engendré une habitude, un besoin, un état. Vers la fin de sa vie il avait rassemblé ses ferveurs, ses adorations, ses amours sur la personne de Jésus-Christ dans le tombeau. Il est là l'être suprême sans vie, sans mouvement, dans l'anéantissement le plus complet, au comble de l'humiliation. Il ne parle plus, il ne voit plus, il est glacé, inerte, enveloppé des bandelettes et du suaire, comme il était dans son berceau enveloppé de langes. Ici, non, l'orgueil n'est plus possible. Il n'y a qu'à reconnaître son impuissance, son indignité, sa misère, il n'y a qu'à s'humilier. Mais Pâques n'est pas loin, et le silence, l'obscurité, l'impuissance préparent la vie nouvelle et le triomphe.

Monsieur Lecoq se disait ces nobles et fécondes vérités. Il devait, au déclin de son existence, les dire et les redire à celles auxquelles il écrivait. Il y revenait sans cesse. Tout lui était un motif de rappeler la sépulture du Sauveur, d'en tirer des leçons salutaires. Mais plus encore alors, sans qu'il s'en doutât, il faisait parler sa charité, son ardente et illimitée charité. Comment la peindre ? Comment en décrire les manifestations multiples, incessantes ? C'était chez lui un besoin d'aimer, de donner, de faire du bien. Besoin naturel, soit, habitude et tendance d'une âme aimante. Oui, mais surtout, pensée de Dieu dont le reflet de majesté et de gloire resplendit sur ses créatures. Ce reflet, cette image divine, il les voyait, il ne voyait qu'eux. Il cherchait, sans y réussir toujours, à ne voir en tous, en toutes, que Lui, que sa beauté, que sa bonté. Et lorsque, par surprise, un instant, un instant seulement, il l'oubliait ; lorsque son affection prenait des allures, sinon naturelles, du moins pas assez élevées et

pas assez pures, alors, il faut le dire puisque c'est tellement vrai, il avait un geste fort, net, final, qui rétablissait d'un coup chaque chose et chaque être à sa place. A certaines heures, dans certaines circonstances, il a connu l'amère souffrance des incompréhensions. Ces heures, ces circonstances ont été parfois particulièrement douloureuses. Il a été combattu, mis à l'écart, il a connu le zèle ardent qui, en frappant parfois fort et durement, *arbitretur obsequium se prestare Deo* ¹⁴. Le masque qui couvrait sa figure devenait alors tragique. C'est qu'il se croyait seul. Des pas entendus, des coups frappés à sa porte, une voix qui l'interpellait, déridaient soudainement ses traits. Il n'y avait rien. Empire sur lui-même ? Oui et très grand. Moins sensible et moins constant lorsqu'il devient vieux. Réel pourtant encore. On peut parler devant lui d'un tel et d'un autre. Il les connaît, il a à se plaindre d'eux. Il va à leur sujet s'exprimer clairement, dire ce qu'il en pense ? Ah, non ! Et non seulement lui-même, mais par son exemple les autres, ceux qui sont là près de lui, qui siègent au même conseil et qui sont gênés et n'osent rien dire. *Res sacra miser*, dit l'adage. Pour lui *res sacra* n'importe qui et pour n'importe quoi ¹⁵. Pourtant comme il sent vivement, profondément, péniblement ! S'il avait voulu dire parfois des paroles de blâme, méritées, mais blessantes ! Le trait se serait enfoncé dans la chair et aurait fait crier. *Ipsa vero tacebat* ¹⁶. Vers 1885 il est supérieur du grand séminaire. C'est lui qui dit le chapelet tous les jours. Les séminaristes reprennent trop tôt le Sancta Maria, ils n'entendent pas le mot Jésus à la fin de la première partie de la petite prière. S'ils voulaient attendre une seconde. Monsieur Lecoq le leur demande, une fois, dix fois, durant deux mois. Il n'obtient rien. Il a cependant parlé des indulgences que l'on perd, du manque de respect pour le nom de Notre Seigneur.

¹⁴ Joan XVI. 2.

¹⁵ Quis infirmatur et ego non infirmor ? Quis scandalizatur et ego non uror. II Cor. XI, 29.

¹⁶ Matth. XXVI. 63.

Peine inutile. Mauvaise volonté de la part des séminaristes. Non, insouciance plutôt. On ne saisit pas ce scrupule du supérieur. Peut-être même y voit-on un peu d'exagération. Et lui ? Il ne s'est pas plaint, il n'a pas fait de colère ni de scène. Voyant, au bout de deux mois qu'il ne peut rien obtenir, il laisse tout tomber et n'en parle plus. C'est un exemple. D'autres, plus frappants et plus importants, viendront plus tard.

Cette inaltérable patience, cette inépuisable bonté, où les trouvait-il ? A leur source, dans le cœur sacré de Jésus. Le matin, très tôt, il était à la chapelle. Il devait se lever vers quatre heures. Il lui fallait faire le tour des chambres et réveiller un peu avant cinq heures les séminaristes. Supérieur il n'y manqua jamais. Son fanal à la main, il parcourait les corridors, ouvrait les portes, disait le *Benedicamus Domino* auquel on était sensé répondre. *Gallus jacentes excitat*. L'appel n'était pas toujours efficace et le *sleep over* laissait allongés dans leur lit les dormeurs mal éveillés, volontairement mal éveillés parfois. Il regagnait sa chambre et disait son bréviaire en attendant l'oraison. Pour cet exercice il se mettait devant une petite table au pied de la chaire où il ne montait, le samedi matin, que pour faire réciter et expliquer la méthode d'oraison. A genoux, assis en même temps que les séminaristes, il restait immobile, recueilli en Dieu profondément. La messe qui suivait, une messe basse toujours durant la semaine, était dite par lui. L'allure était lente jusqu'au Credo inclusivement. Les séminaristes suivaient dans leur missel dont l'usage commençait alors à se répandre. Ils pouvaient sans peine accompagner le célébrant. A partir du Credo il n'en était plus ainsi. La préface arrivait vite, si vite qu'on en était surpris et décontenancé. On n'y comprenait rien. Et il en était ainsi pour les prières qui suivaient le canon de la messe. La cause de cette rapidité résidait dans le fait que le célébrant ne mettait aucun synchronisme entre les prières et les gestes. Il n'y avait qu'une union morale. Il ne l'aurait conseillée à

personne. Il croyait devoir en user pour ne pas prolonger la messe. Assez souvent, le dimanche, surtout aux fêtes solennelles il chantait la grand'messe. Ce qui ne l'empêchait pas de se lever à l'heure ordinaire. Le séminariste qui avait à le voir le trouvait à son pupitre lisant presque toujours. Un quart d'heure avant la cérémonie il était à la chapelle agenouillé sur le degré qui entourait comme d'un petit sanctuaire l'autel et ses deux statues, l'une du Sacré-Coeur à droite, l'autre de la Sainte Vierge à gauche. Ce qu'il n'aimait pas du tout. Même en statue Notre-Seigneur ne pouvait être placé sur un plan égal à sa mère. L'entrée et la sortie des élèves ne dérangaient pas sa tête penchée sur l'épaule droite. Il attendait. Sans regarder à sa montre, et pour cause puisqu'il n'en portait pas, il se levait, le moment venu, gagnait la sacristie, se revêtait des ornements sacrés et revenait à l'autel. Avec quelle piété ! Une piété que rien et personne ne troublaient. La voix était juste, sonore, un peu haute, parfois aiguë, un tantinet crécelle. Pour les auditeurs l'instant culminant était celui de la préface. Il la chantait admirablement, donnant à chaque mot tout son sens, toute sa portée. Les adorations et les louanges vibraient sur ses lèvres et l'hommage de la terre montait en ondes mélodieuses vers le ciel. Il mettait dans le Pater un accent émouvant. C'était vraiment l'appel du besoin, de la souffrance, de l'effroi, au Père qui donne le pain du secours, de la force, de la victoire. Le Samedi Saint à la cérémonie du jour s'ajoutait celle de l'ouverture des Quarante Heures. C'était long, terriblement. Il allait jusqu'au bout. La procession se déroulait le long des corridors ornés de banderolles, de drapeaux, de plantes, de fleurs, dans des nuages d'encens. Elle passait par la salle des exercices pour revenir à la chapelle. La voix qui entonnait les versets et chantait les oraisons n'était pas enrouée. Pourtant le célébrant devait être fatigué, épuisé. Au réfectoire où il présidait au dîner il lui arrivait d'être d'une pâleur de cire. Personne n'aurait osé toutefois lui dire : Vous êtes fatigué ? Il aurait souri doucement en répondant : Un peu, pas beaucoup.

Peut-être est-ce alors, s'il l'eût permis, qu'il eût été utile et salulaire de descendre en son âme tout imprégnée de la vie du visiteur divin. Nous aurions découvert le secret de sa vertu sacerdotale et nous l'aurions vu surgir des affreuses angoisses, des désespoirs de la foi, des nuits de tempête, des agonies du Jardin, des affres du Golgotha, mais forte et vaillante toujours et déjà dans la mort assurant la victoire.

*
* *

En 1902 Monsieur Lecoq alla au mois de juillet prêcher la retraite annuelle à ses confrères sulpiciens de France. Peu le connaissaient. Vaguement la plupart avaient entendu parler de lui, de son savoir, de sa vertu. Ce fut un émerveillement. L'abondance, la correction, la clarté, la piété de cette parole avaient ravi les esprits et les coeurs. Le prédicateur recevait sans s'émouvoir ces éloges et ces félicitations. Il priait Dieu de les accepter en place de sa misère et de son indignité. A son retour à Montréal, une surprise l'attendait. Dans son habit laïque, le temps lui avait manqué pour reprendre sa soutane, il fut conduit à la table du supérieur, grand honneur, et placé à sa droite. Il ne s'avouait pas alors que des préjugés tombaient devant son mérite et qu'une carrière se préparait pour lui à laquelle son humilité ne lui avait pas permis de penser.

Mais c'était au grand séminaire qu'il avait hâte de retourner. Là s'était lentement et fortement façonnée sa vertu, là devant les séminaristes, devant ses confrères il avait été seulement et entièrement prêtre. C'est là aussi qu'à jamais devait vivre sa mémoire. Un jour, gardons-en l'espoir, un jour les générations d'anciens élèves, pour lesquelles le souvenir de Monsieur Lecoq parle encore éloquentement de perfection sacerdotale, sentiront le besoin de faire quelque chose pour garder à son sacerdoce qui vit et qui vivra toujours

sa bienfaisante influence. Sur le tertre où il a si souvent aux jours chauds de l'été et à l'ombre des grands arbres, passé ses récréations, ils élèveront une statue, la sienne, calme, sereine, noble, la statue d'un vrai, d'un saint prêtre. L'inscription sera toute trouvée : *Erat enim sacerdos.*



CHAPITRE TROISIÈME

•

L'HOMME

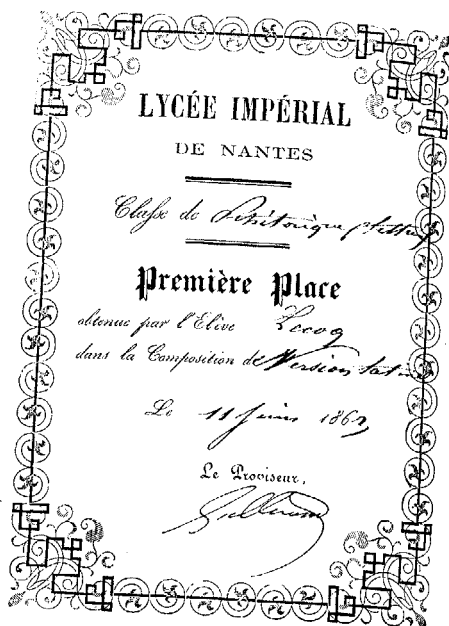
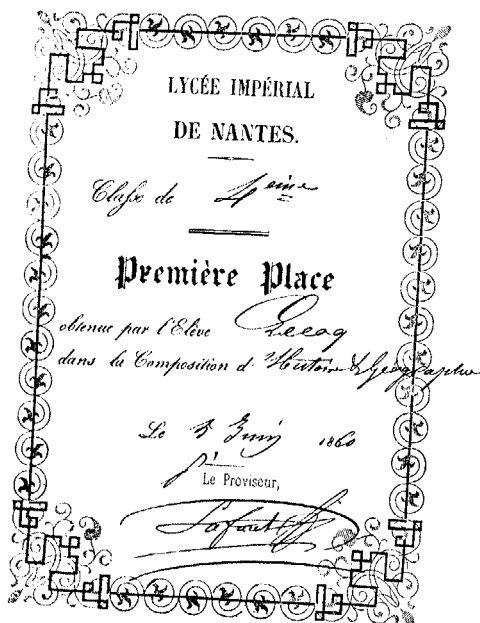
Parmi les illustrations de ce volume il y a une photographie de Charles Lecoq, jeune étudiant. Il a seize ans. La tête, entourée d'une épaisse chevelure est bien campée sur les épaules, le front est large, les lèvres minces, le nez fin et long. Les yeux, des yeux plutôt petits, illuminent cet ensemble calme et serein et auquel il est difficile de ne pas reconnaître une grande distinction. Le buste est fluët et allongé. La main droite enfonce trois doigts entre deux boutonniers du gilet, un peu au-dessous de la cravate, la main gauche entre la poche du pantalon où les jambes semblent à l'aise, jambes plutôt longues : ce qui surprend ceux qui se rappellent la petite stature de Charles Lecoq. Une redingote bien faite drapé le personnage et lui donne un air d'élégance. Une autre photographie modifie quelque peu le jeune homme. C'est une année plus tard. Charles est tonsuré depuis le 24 décembre 1864. Les ciseaux ont tondu la chevelure romantique, la soutane a remplacé la redingote, la pose est plus ecclésiastique. Elle est frêle encore pourtant. Le rabat soulève une figure maigre et pensive et les yeux petits et purs, vont plus loin et plus haut. Dans les deux cas, moins ce que les années devaient insensiblement changer et vieillir, c'est bien celui que nous avons connu.

La photographie seule, flatteuse ou charitable, le pouvait faire élancé et élégant. Vite, en effet, les ans pesèrent sur lui de leur poids brutal. Il s'affaissa, se tassa, s'élargit. Il citait, en riant de tout coeur, la réflexion qui l'avait accueilli un jour qu'il montait en tramway : « Those fatty roman priests » avait-il entendu un rouge anglais dire à son passage. Mais les traits ne s'empatèrent jamais. Pas même les joues. Et les yeux, les yeux dont spontanément on admi-

rait le brun velouté et la douceur vraiment enfantine, les yeux gardèrent jusqu'à la fin leur regard lumineux et profond. Les cheveux tombèrent et le front s'élargit sans que toutefois la calvitie fut jamais marquante. Les épaules s'inclinèrent, se courbèrent, se fixèrent à un angle de plus en plus aigu. C'était bien la vieillesse.

La santé longtemps fut bonne. Le professeur, plus tard le supérieur, vaquait à tous ses devoirs sans fatigue apparente. Il y avait même de l'entrain, un mouvement que l'on sentait vigoureux. Les longues marches, les pieds chaussés de caoutchoucs par dessus les chaussures, n'effrayaient pas. Au contraire, à la maison de campagne, à Toutes-Grâces, à l'Hôtel-Dieu pour la visite des malades, Monsieur Lecoq allait volontiers. La pluie, la neige, le froid, la chaleur ne l'arrêtaient guère. Et le but du voyage atteint, l'Hôtel-Dieu, il ne s'attardait pas au repos. Quelques phrases échangées l'avaient vite mis au courant. Il repartait alors, descendait à Notre-Dame, regardait l'heure en passant au parloir, car jamais il ne porta de montre, entrait dans sa chambre où des visiteurs allaient prendre son temps. Ses jours étaient remplis, doucement, paisiblement, mais pleinement. Au grand séminaire il était toujours prêt à remplacer le confrère malade ou indisposé et à faire la classe à sa place. Levé très tôt, couché parfois très tard et cela par charité, il multipliait les occupations sans que l'une nuisît à l'autre, chacune ayant son tour et le temps convenables. Rarement il était arrêté par la maladie. Quelquefois une fois peut-être tous les deux mois, il ne venait pas à certains exercices, il ne paraissait pas au dîner, Migraine, crise d'estomac ? L'une ou l'autre, les deux peut-être. Il se couchait, faisait la diète et pour affermir le mieux qui revenait, mangeait des œufs durs. Les roses refleurissaient alors à ses joues. C'était fini.

Suivait-il un régime afin de garder ses forces ? Pas d'autre que celui d'une mortification simple et généreuse. Il avait en arrivant au Canada renoncé au vin. Il n'en prit jamais. Il buvait



de l'eau. Il lui semblait que l'exemple donné par lui en s'abstenant de vin était plus efficace. Il ne fumait pas non plus. Oh, le tabac ! il l'avait en horreur. Ce qui le chagrinait c'était de constater que l'habitude se répandait autour de lui. Un jour il éclata. C'était en lecture spirituelle, à l'automne de 1904. Et ce ne fut pas une parole caressante que sa parole ce jour-là. Il avait bien appliqué les freins, mais les freins sautèrent et ce fut un saint déchainement. L'abbé Bautain fut de la partie. Il fut cité en témoignage contre ceux qui exhalaient de la fumée par la bouche et par le nez, qui perdaient leur temps, dépensaient leur argent, scandalisaient les fidèles, qui... ah ! bien d'autres choses encore. Silence, profond, étonné, un peu, très peu, sarcastique et moqueur. Le coup avait raté. Mais plus tard le supérieur revint à la charge. Il s'adressait cette fois à son état-major, à ses assistants. On sortait de la guerre. Les soldats revenus du front ne rapportaient pas précisément des tenues de religieuses. Il fallait de toute nécessité freiner. Il s'y employa. La voix ici encore était âpre. Et, ce qui était plus grave, les coupables presque montrés du doigt. Trop tard. Les habitudes étaient prises.

Ce qui l'eut empêché de fumer c'était bien le laisser-aller dont en fumant il était difficile de se défaire. Car il était toujours convenablement mis. Ses soutanes, qui ne venaient pas, c'était clair, d'un faiseur diplômé, étaient toujours propres. Elles bouffaient un peu sur la poitrine près du col, mais ce n'était pas sa faute. De temps en temps d'ailleurs il les remplaçait. La soutane neuve n'était pas mieux faite mais l'étoffe en brillait d'un lustre tout nouveau. Cette soutane s'amplifiait parfois sur les côtés et en arrière. Des livres s'y accumulaient pour les promenades et, malheureusement l'élégance du promeneur n'y gagnait pas.

La maladie l'atteignit dans les dernières années de sa vie, une maladie longue, douloureuse, qui en fit une vraie victime. Il n'est

pas encore temps d'en parler. Ce qui est à relever dès à présent c'est que jamais on ne constata chez lui un affaiblissement de l'intelligence. Jusqu'à la fin elle resta remarquablement active et lumineuse. Il faut dire que peu d'hommes de son temps et dans son milieu ont été aussi intelligents que lui. Essayons de marquer les qualités maîtresses de cette force intellectuelle.

Sa facilité d'abord. Pas d'effort apparent. Tout venait de source. Quelle que fut la matière elle était comprise. Le regard intérieur s'était posé sur la question. Il en avait saisi les contours et les détails. Les sciences religieuses sans doute d'abord, théologie, philosophie, exégèse, histoire de l'Eglise. Là était son domaine. Dans ces airs et dans ces eaux il prenait son élan, ouvrait ses ailes et ses bras, nageait, volait. Et quiconque qualifie de lyrisme ce témoignage enthousiaste n'a simplement pas connu ou a mal connu Monsieur Lecoq. Les autres seront ici ou là pris de court. Ils n'y ont pas pensé, ils verront, y penseront, se prononceront. Pas lui, non, pas lui. Lui il a vu, il a lu, on lui a parlé, on lui a écrit. Il a gardé le souvenir de tout cela. Et le voici. Ce n'est pas un savant car il n'a jamais eu le temps de pousser à fond ses études. Mais ce qu'il a appris pour l'enseigner à Issy il l'a gardé et le long des années, au cours des fonctions diverses qu'il a remplies, il a constamment augmenté le trésor, simplement, sans tapage et réclame. Il s'est enrichi non comme joueurs à la bourse mais comme marchands et industriels en faisant des affaires. Et les matières profanes ne lui sont pas étrangères. Il en parle sinon avec science, du moins avec compétence et assez prudemment pour ne pas commettre d'impairs. Il ne prendra jamais le Pirée pour un homme. D'autres prêtres avec lesquels il a travaillé avaient eux aussi leur intelligence, belle, capable de saisir et de comprendre. Mais chez eux le travail sentait l'huile, la sueur, l'effort. Le roitelet, lui, avait fini par gagner les

hauteurs mais comme dressé et entraîné à cette ascension. L'aigle, lui, de ses ailes déployées atteignait le sommet et s'y établissait.

Intelligence facile et spontané. Intelligence étendue. Il ne disait pas qu'il savait telle chose. Il s'a jamais dit, par exemple qu'il savait l'anglais. Il le savait et le savait bien. Il aimait à lire de l'anglais, en connaissait les idiotismes, savourait les poésies anglaises. Il ne parvint jamais à le prononcer correctement, c'est-à-dire avec aisance, avec élégance, mais il en savait la grammaire et les règles parfaitement. Son mal était d'avoir appris cette langue trop tard pour en avoir les sons compliqués dans les oreilles et sur la langue. Il avait appris en France la langue allemande. Il avait appris au grand séminaire la langue hébraïque. Il savait le grec. Débarassée de multiples légendes qui la grossissent outre mesure cette connaissance demeure encore considérable. Ses interruptions et ses corrections aux examens du collège, examens auxquels dans les premiers temps de son supériorat provincial il assistait parfois, sont demeurées célèbres chez les écoliers. Elles étaient justes et manifestaient chez celui qui les faisait de fortes études classiques. Et que dire du latin, de son latin ? Musique, vraie musique. Les notes se suivaient comme une caresse à l'oreille. Et ce latin classique, ce latin élégant ou gracieux, fort et grave, c'était celui que l'on comprenait sans effort tant il était clair et limpide. Les mots n'étaient pas cherchés, ils se présentaient d'eux-mêmes et s'ajustaient les uns aux autres sans heurt et sans embarras. Quelle classe intéressante où sans recourir au français qui régulièrement ne devait pas se faire entendre, le professeur faisait comprendre, où l'élève saisissait à sa grande satisfaction, les principes que la science établissait. Durant quelques années l'histoire ecclésiastique fut le lot de Monsieur Lecoq. Il n'y faisait pas étalage d'érudition. Il cherchait, au contraire, à se simplifier le plus possible servant une nourriture d'enfant à ceux qui n'avaient pas dépassé l'âge enfantin en fait de connais-

sances en cette matière. Il fallait bien alors que la langue elle-même s'adaptât à ces jeunes esprits. Elle y arrivait et la facilement mécontente jeunesse ne trouvait qu'à admirer le professeur sans lui reprocher son élévation de pensée et de langage.

De la prose latine aux vers latins la distance est courte. Elle était facilement et fréquemment franchie. Monsieur Lecoq se servait avec une sorte de noble passion de la poésie latine. Elle lui servait dans toutes les circonstances où il avait quelque sentiment délicat à exprimer, sentiment d'affection surtout, dans le rappel des fêtes patronales, des anniversaires de naissance, des premières messes, des ordinations sacerdotales. En général le vers était fluide, coulant, eau de source dans une vasque de marbre. Ici et là parfois, un peu tourmenté, un peu forcé, avec un effet cherché. Non, pas cela. Simplement il semblait en être ainsi. Et probablement pour cette raison que le lecteur était un peu dérouté par les artifices d'une langue incomplètement comprise, par lui, le lecteur, cela s'entend.

Monsieur Lecoq traduisit l'évangile en vers hexamètres. Deux gros cahiers ont été remplis par ce travail. Il a pour exergue ces mots : *My solitary joy*. Il y a en tout près de trois mille vers. Des latinistes compétents ont trouvé ces vers aisés, corrects, dénotant une grande et solide culture. Beaucoup d'entre eux ont une allure virgilienne. Difficilement il pouvait en être autrement. Virgile avait été étudié. Il était demeuré le poète qu'on relit, dont on récite par cœur de longues tirades, dont on cite devant un paysage, devant la mer ou les montagnes, ou les plaines, le soleil qui se couche ou qui se lève, des vers chantants, ailés, un peu comme on secoue dans l'air des rubans et des fleurs.

Monsieur Lecoq admirait moins les vers français. Il leur préférerait le mâle outil, la prose. Toutefois il citait dans ses lettres du Racine, du Corneille, plus souvent du Lamartine. Il

n'allait guère plus loin. Il aurait cru déchoir en s'attardant à lire et à citer Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Victor de Laprade, Eugène Manuel. Il copie une fois pour un de ses fils spirituels une longue poésie de Victor Hugo, mais une fois seulement. Le romantique lui apparaissait vraiment comme un malade, un déséquilibré, alors que le classique est sain, dans la mesure et dans la force. Cela ne l'empêchait pas de louer chez ceux qu'il aimait des essais poétiques. Il trouvait les vers alors beaux, vibrants d'enthousiasme, humides et tremblants de larmes et d'émotion. Dans sa joie paternelle il allait jusqu'à proclamer le rimeur : *divinus poeta*.

Son amour restait vraiment à la prose française. Il en admirait chez les maîtres la vigueur et l'harmonie, la sonorité et la grandeur. Mais là aussi c'était la prose classique celle pour laquelle dans ses classes du lycée il s'était épris d'ardeur et d'affection¹. Pour le reste, pour les auteurs contemporains, pour les journalistes, pour les orateurs il était à peu près impossible de lui arracher une adhésion pleine et chaleureuse. On aurait dit qu'il croyait au truquage, au charlatanisme. Les apostrophes, les appels, les exclamations, tout cela semblait avoir la valeur de décors de théâtre, bons tout au plus à masquer la réalité, à tromper. Pourtant là encore son cœur

¹ « Bossuet est bien la commune gloire de ceux qui ont la foi de
« Bossuet, qui parlent sa langue, et aiment la terre où il est né. Combien
« au Canada le comprennent, l'admirent, boivent à cette source du bien
« penser et du bien dire ! Je n'ai pas vu à Harvard sans un tressaillement
« de joie et de fierté les bustes des quatre plus grands orateurs. Auprès
« d'un Américain que je ne veux pas déprécier, que j'ignore, il y avait
« Démosthène, Cicéron, Bossuet. Bossuet, le plus grand de tous, au dire
« de Brunetière. Je crois en littérature la beauté classique sans rivale, ne
« puis adhérer à l'opinion de Monsieur Sainte-Marie Perrin quand il
« appelle classique tout ce qui est beau, y compris Shakespeare. Non.
« Shakespeare n'est pas classique. Goethe non plus. Le grec de Platon,
« le latin de Virgile, le français de Racine sont classiques. Sans être
« musicien, sans pouvoir expliquer ma jouissance, je perçois dans
« Virgile, Racine et Lamartine une harmonie que je n'ai perçue nulle
« part ailleurs ».

faisait se fourvoyer sa raison. Un tel, l'ami, demeurerait pour lui le prédicateur par excellence, celui que l'on doit entendre, celui qu'il faut inviter pour les retraites, pour les sermons de profession religieuse. Et une telle restait dans sa communauté l'annaliste incomparable, dont jamais trop on ne loue le style, les aperçus, les descriptions, dont les succès doivent nous faire adresser à Dieu d'ardentes actions de grâces. Erreur pourtant !

Sa prose à lui valait, elle était à la fois simple et magnifique, grande dame d'une rare distinction et à laquelle comme parure sa beauté suffisait. Rien de petit, en effet, dans cette prose, rien de chétif et de mesquin. Sans recherche, sans effort, sans calculs d'effets et de surprises le correspondant, puisqu'il n'y a de lui à peu près que des lettres, le correspondant explique, raconte, peint, sculpte avec une aisance parfaite. Rarement le style s'élève jusqu'au lyrisme. Rarement aussi il semble provoquer l'émotion. La seule fin de tant de pages, il y en a des milliers, c'est d'éclairer, d'encourager, de consoler, d'édifier. Les fautes involontaires, l'oubli de certaines règles, s'y voient-ils souvent ? Jamais. D'instinct il écrit correctement. De plus il est puriste. Oh ! les mots nouveaux : ancestral, inlassable, gestes, parachever, ces mots ne trouvent pas grâce auprès de lui. Il ne comprend pas que l'on invente des expressions alors que l'on a dans son vocabulaire tout ce qui peut être nécessaire. La page qu'il a écrite au courant de la plume n'est pas remarquable par sa couleur, par son feu, par sa flamme, par la passion qui y vibre, qui y pleure ou qui y chante, non, mais elle l'est par sa lumière, elle l'est par son équilibre, elle l'est par sa vie intense, réglée et contenue. L'instrument est d'une force extraordinaire. Il ne gauchit pas. Changeons la comparaison. Le sillon est tracé droit, en pleine terre, prêt à recevoir le soleil et la rosée.

Pourquoi un tel écrivain ne s'est-il jamais décidé à écrire ? On le lui a demandé. Il montrait en réponse la bibliothèque tout

près : Tout avait été dit. A quoi bon recommencer ? Il ne se doutait même pas que l'on conservait ses lettres, qu'on les faisait relier en volumes, qu'on les gardait dans telle communauté comme un trésor. Il y a là des pages belles et savoureuses, lourdes de noble et pieuse spiritualité, et que des notes trop intimes empêcheront sans doute de rendre jamais publiques.

La parole de Monsieur Lecoq valait ses écrits. Comme eux elle était simple, directe, sans retouches, de jet toujours, claire et spontanée. En l'entendant l'auditeur était tranquille. L'orateur, il le savait, saurait se tirer honorablement d'affaire. Les mots ne lui feraient pas défaut et il dirait avec prudence, avec tact généralement, avec une grande élévation de vues les choses ordinaires ou extraordinaires qu'il avait à dire. Au grand séminaire les avis qu'il donnait, les modifications au règlement qu'il signalait, les reproches qu'il adressait prenaient immédiatement l'allure noble et distinguée. Un autre en aurait fait un discours tel quel. Pour lui il s'élevait, il planait. Il était comme l'oiseau : alors même qu'il marche on sent qu'il a des ailes. Il avait des ailes. Et ces ailes le portaient d'un trait vers les sommets.

Ses lettres se ressentaient de cette noblesse d'âme. Ne comptons pas toutes celles qu'il a écrites. Le nombre en serait astronomique. Il en avait le goût, le besoin, voire la passion. C'est là qu'il a fait, sans qu'il s'en doute, sa biographie avec les dates principales de sa vie, les événements qui l'ont remplie. Etrange chose ! Cet homme qui ne pouvait parler de lui, en écrivait abondamment. Là l'humilité perdait ses droits. Il n'y avait plus que la charité, la faim d'épanchements incompressibles. Vite, en effet, à propos d'un jour, d'une fête, d'un mot, le souvenir s'éveillait, chantait ou pleurait, et son chant comme ses pleurs étaient notés pour le correspondant, pour la correspondante plus souvent. L'écriture sur ces pages jaunies est parfois tremblée, parfois illisible, parfois corrigée par des mots

qui ne se lisent guère mieux. La pensée, elle, reste nette, nette et claire l'expression qui la manifeste. Et cela au milieu de ces crises nerveuses qui furent terribles mais ne parvinrent pas à obscurcir l'esprit, à fausser la langue par laquelle il s'exprimait.

Cette langue éloquente était soutenue et servie par une mémoire de premier ordre. Il citait la Sainte Ecriture avec une assurance qui ne trébuchait jamais. Il n'avait point peur en rapportant des paroles de Mathieu, de Marc, de Jean, de Paul que la mémoire lui manquât. Il paraissait plutôt lire que réciter tant il y allait sûrement. Et pour toutes les circonstances, pour les autres et pour lui-même, il faisait appel à des pages de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Et non seulement les Saint Livres étaient mis à contribution. Mais tant d'autres sources apportaient leur flot limpide. Lectures d'articles de science dans les revues, lectures de romans ou de livres d'histoire laissaient en quelque sorte une empreinte ineffaçable dans son cerveau. Des années passaient. Il n'oubliait pas. Il faut lire dans ses lettres les multiples faits auxquels il fait allusion. Il y a des personnes dont il connaissait la vie mieux qu'elles-mêmes. On lui avait une fois parlé du père, de la mère, de l'enfance. A telle ou telle époque, invariablement, il abordait le sujet pour rafraîchir des impressions, réveiller des joies, calmer des peines. On en était touché et l'on se demandait s'il pensait à autre chose. Il pensait à autre chose. Il y en avait ainsi des dizaines et chacun était traité royalement.

Nous mentionnerons ici quelques-uns de ceux auxquels sa mémoire, la mémoire de son cœur demeura fidèle jusqu'à la fin. Il en avait laissé un certain nombre en France, il en retrouva d'autres en Amérique. En France, à Issy, il s'était lié avec Monsieur Lafuye, professeur comme lui au séminaire de philosophie. Intelligent, ardent, très ardent, délicat et sensible, Monsieur Lafuye n'avait pas peur des idées nouvelles. Ces idées s'insinuaient alors lentement

mais victorieusement dans l'enseignement, dans la tenue des institutions religieuses, dans la collaboration du clergé aux œuvres du temps présent. Il avait établi à Plougasnou dans le Finistère une maison de campagne, sorte de colonie de vacances où, durant l'été, il recevait, moyennant une modique pension, quelques séminaristes. Il est inutile de dire que cette maison n'était pas ouverte à n'importe qui; que, surtout, y allaient les élèves qui partageaient les idées du maître; que, conséquemment cette maison courait le risque de n'être pas toujours bien vue des autorités supérieures. D'où, on le devine, froissements, peines, incompréhensions. La rançon, quoi, de toutes les vies communes, de toutes les agglomérations d'hommes. Et pour Monsieur Lafuye ce fut la souffrance, même la maladie, l'éloignement de quelques années, et enfin, comme préparation au suprême départ le retour dans un séminaire où la mort l'attendait. A ceux qui l'avaient aimé il laissait le souvenir d'un prêtre intelligent, dévoué, aimant, pieux et pour donner plus de lustre à toutes ces qualités la pâle auréole du martyr qui n'a pas répandu son sang.

Monsieur Hogan était anglais de naissance. Durant la Commune il avait pu circuler, porter des messages, ménager des entrevues ou des relations épistolaires. Il n'avait pas été inquiété ou ne l'avait été que temporairement. L'ambassade anglaise était intervenue et le prisonnier de quelques heures avait été relâché. Il était alors professeur au grand séminaire de Paris où il jouissait auprès des élèves d'un grand crédit ou mieux d'une grande vogue. Ses idées libérales étaient connues. Elles ne dépassaient pas la plus complète orthodoxie. Mais dans ces années de grande effervescence elles prenaient un relief inattendu. Marcel Hébert avait été un de ses disciples de choix. Il avait connu, fréquenté les abbés démocrates, les jeunes prêtres qui, aspirant le vent du large, voulaient pousser leur barque vers les nouveaux horizons. Sa personne, il faut le dire, était séduisante. Aimable, distingué, affable, bien élevé, on pourrait

dire racé, il attirait. Son front large, ses yeux profonds et doux, les lèvres minces et souriantes de sa bouche un peu grande lui composaient un air qui arrêta le regard, qui bientôt captivait le cœur. Il fut envoyé un peu après 1880 aux États-Unis comme supérieur du séminaire de Boston. On l'élevait pour l'éloigner. Dans cette atmosphère nouvelle et neuve il s'épanouit et se trouva à l'aise. La prudence toutefois marqua ses actes et ses paroles. Et ce fut une raison de santé qui le ramena en France. Une visite d'amitié l'amena vers 1887 à Montréal. A côté du supérieur petit, trapu, qui dirigeait le grand séminaire il apparut grand, élancé, voire svelte. Il commençait à maigrir et sa soutane flottait autour de sa taille. Mais à l'un et à l'autre le regard était limpide et pur. De tous les deux il émanait une bonté conquérante et paternelle.

Monsieur Vigourel vécut quelques années après la mort de Monsieur Lecoq. C'était un sulpicien authentique, qui, sans tourner le dos au présent, vivait des traditions du passé et cherchait ses richesses morales dans le trésor accumulé par les renoncements et les mérites des anciens. Mince et délicat, affairé et trotinant, mangeant peu et priant beaucoup, il passait à travers les occupations et travaux en gardant alerte et résistante une santé que les années en se multipliant ébranlaient à peine. Les gens du monde qui se confessaient à lui, il y en avait en grand nombre et célèbres, le regardaient comme un saint. Ses confrères n'étaient pas loin de penser de même, tant était grande son humilité, constante sa charité, ingénieux et actif son dévouement. Sa joie était grande lorsqu'il lui était donné de voir à Paris, Monsieur Lecoq, l'ami d'Issy, des jours lointains par le temps, proches par le souvenir. Elle se manifestait de tant de manières que le destinataire de ces épanchements à jet continu finissait par en être étonné, puis fatigué.

Monsieur de Foville n'avait pas de ces exutoires d'affection. Au contraire. La modération, la réserve, la possession de soi-même,

c'était lui. Ancien élève de l'Ecole Normale, sorti le premier ou le second, Monsieur de Lapparent partageant l'honneur, il n'était pas né professeur ni en train de le devenir jamais. Il rachetait ces insuffisances par une inépuisable bonté d'âme. A Montréal où il résida durant une dizaine d'années il rendit service en s'occupant de travaux de construction. C'est lui qui surveilla la construction du séminaire de philosophie sur la montagne. Ses allées et venues, ses rapides passages dans les séminaires et au collège, ses apparitions et disparitions soudaines l'avaient fait surnommer par les élèves de langue anglaise : *The general agent of the company*. *Company* pour désigner la compagnie de Saint-Sulpice. Ils allèrent plus loin. En sortant du réfectoire il se trouvait à parcourir le grand corridor à la queue de la communauté. Sa large bouche, démesurément ouverte pour ses prières, avait fini par exciter la verve des malins. Et ils trouvèrent que c'étaient là vraiment des *fifty yards prayers*. Lui ne s'en occupait pas, peut-être même s'en réjouissait-il si grande était son humilité, si vif son désir de mortification. Aux heures de la persécution de Combes il consentit à diriger le grand séminaire de Paris que l'on cherchait à remettre en activité. Sa fin fut douce comme celle d'un saint. Car il l'était.

Il serait temps de fermer cette galerie si mention avait été faite de Monsieur Many. Ce fut là l'ami, le frère, l'alter ego. Tout de même étrange association de deux éléments si disparates et devenue avec le temps indissoluble. Monsieur Lecoq est l'homme calme et fort, qui sait vouloir et garde tendue vers le but à atteindre une volonté énergique et persévérante. L'autre ne sait pas vouloir, a trouvé le secret de faire d'une flaque d'eau un océan tumultueux, virevolte au caprice du vent. Association du chêne et du roseau, l'un s'agrippant à l'autre et ne trouvant de sécurité et de paix que dans l'appui qu'il y trouve. Ils étaient venus ensemble de France au Canada en 1876. Ils avaient ensemble vécu en Philosophie et

plus tard au grand séminaire. Plus tard encore, en dépit de multiples pérégrinations et changements, de longs séjours à Notre-Dame, de mois d'hospitalisation, de voyages en France, Monsieur Many garde toujours contact avec le confrère dont la vue, la conversation, les conseils lui sont devenus nécessaires. Enfin, lors de la grande épreuve pour le supérieur et de l'abdication qui suit, ils vivent ensemble au grand séminaire. Les visites de l'un chez l'autre, de Monsieur Many chez Monsieur Lecoq, sont quotidiennes, se renouvellent plusieurs fois par jour. Et c'est joie alors vraiment pour les deux, l'association des vies ayant peu à peu mêlé et fondu ensemble les volontés et les cœurs.

Dans la chambre où le supérieur provincial se retirait au grand séminaire, au-dessus de la porte d'entrée actuelle, Monsieur Parent remplaçait souvent Monsieur Many. C'était un tout autre homme, discret, taciturne, accompagnant chaque parole d'un geste descriptif d'une ampleur démesurée. Pauvre professeur, enseignant l'Écriture Sainte par de petites divisions, de plus petites subdivisions : Quatuor sunt consideranda i.e. persona, locus, tempus, situs, passant d'un mouvement irrésistible à son voisin au conseil l'opinion qu'il n'osait formuler, mais si pieux, mais si plein de la présence de Dieu que pas un séminariste n'aurait osé lui manquer de respect. Il était le lot du supérieur, le malade à guérir, l'aveugle à diriger, le découragé à relever sans cesse. Cette âme que la poussière mondaine ne parvenait pas à souiller se croyait toujours malpropre, coupable, en voie de perdition. D'où les interminables colloques où avec tant de patience, avec une inépuisable bonté l'aviseur spirituel répétait ce qu'il avait dit déjà cent fois, ce que cent fois encore il répéterait, sans que les sources de bonté fussent jamais épuisées.

Elles ne l'étaient pas davantage avec ce vieillard courbé, tanné, vidé de force et d'entrain et qui, durant bien des années, fut le visiteur assidu du patient supérieur. C'était une épave. Des flots mauvais

l'avaient jeté sur bien des récifs. Il en était tout déchiqueté. Il arrivait vers la fin de la matinée, prenait largement le temps de son confesseur et père. Celui-ci le conduisait, avant de le congédier, au réfectoire, lui servait un repas abondant et, probablement, lui mettait en main quelque argent pour payer le logement et la nourriture de la semaine.

Charité du samaritain. En plus aussi chez lui, un peu du patriotisme farouche du pharisien. Car il était patriote. Il l'était à fond. Rien d'étonnant. Il avait tant de raisons d'aimer la France, la France quittée depuis bien des années mais vivante toujours dans un souvenir filialement fidèle. Comme pour les autres sentiments de son cœur il enfouissait cet amour de la patrie dans le secret. Mais là il l'entourait d'un véritable culte. De son pays il revoyait les paysages, il admirait les beautés, il respirait les brises. Et parfois, pas souvent, mais parfois la digue cédait et le torrent culbutant tout se répandait. Deux exemples. On est en 1914, on est en août. La guerre est déclarée. Les prêtres français partiront-ils ? On discute. Les uns moins nombreux hésitent, les autres, en plus grand nombre croient de leur devoir d'offrir à la patrie, menacée et déjà sanglante, le secours de leur bras, leur vie même si c'est nécessaire. Une voix s'élève qui clot la discussion, qui fige sur les lèvres les paroles de doute et d'hésitation. « Comment ? Qui peut parler de ne point « partir ? Partir, répondre à l'appel angoissé de la patrie aux abois, « c'est le devoir sacré, le devoir qu'imposent l'honneur à la fois et « la religion ». On le devine, c'est la parole du supérieur qui vient de se faire entendre.

Une autre fois, et cette fois ce fut plus grave. Ce fut quelques années plus tard. Il y a à Montréal une société française. En font partie les français qui résident dans cette ville. Généralement bien disposés, parfois moins. Cette année-là il y a malaise. Les éléments frondeurs sont plus puissants. Ils trouvent dans les autorités

un appui qui fait défaut aux autres. Et Monsieur Lecoq assiste à leur assemblée. Il n'en a pas l'habitude. Non, il n'y va jamais. Il y va cette fois, probablement pour apporter un témoignage de sympathie dans la crise qui n'est pas encore terminée. Et on l'invite à parler. Il était difficile qu'il ne fût pas invité. Certainement il ne s'y attendait pas et ses paroles n'avaient pas été d'avance pesées au poids du sanctuaire. Ce fut un éloge dithyrambique de la révolution. Point de vue défendable. Dans la révolution tout n'est pas mauvais. Le soutenir serait exagération, voire erreur. Malheureusement il y a parmi les auditeurs des libres-penseurs, des anticléricaux. Et la surprise de l'orateur fut grande lorsqu'il vit s'approcher de lui et lui serrer la main celui qui en était le chef et qu'il l'entendit lui dire : Alors vous êtes des nôtres.

Rançon inévitable, élan irrésistible d'un cœur sans malice et d'une naïve candeur. Il se hâtait aussitôt après de se replier sur lui-même, d'entrer dans un silence absolu. Il pouvait ainsi retrouver le monde intérieur et, dans ce monde, plus riche en péripéties et en splendeurs que les lieux de la terre où la nature réunit ses plus somptueux décors, Celui qui arme pour les combats, qui donne à l'âme le tranquille courage de se tenir au poste assigné et de faire face aux événements que les jours à venir amèneront.



CHAPITRE QUATRIÈME

LE SUPÉRIEUR

Monsieur Lecoq fut supérieur du séminaire de philosophie de 1876 à 1880 ; supérieur du grand séminaire de 1880 à 1903 ; supérieur provincial de 1902 à 1917. Dans l'exercice de ces fonctions il fut chef et guide. Quelles qualités et quels défauts y manifesta-t-il ? Les hommes complets sont rares. Existont-ils ? Chacun ne porte-t-il pas avec soi un lot inévitable de misères, de lacunes, d'impuissances ? L'équilibre dans l'âme est plus rare peut-être encore que dans le corps. Ici ce sont des maladies. Là ce sont imperfections et fautes. Dieu les pardonne sans doute aisément, aucune mauvaise volonté ne s'y trouvant. Il est difficile à qui fait de l'histoire de ne pas les mentionner quoiqu'il n'ait pas à accorder le pardon.

*
* *
*

Lorsque Monsieur Lecoq arriva à Montréal, c'était le 19 août 1876, la ville lui parut grande et belle. Les maisons de la montagne, on appelait ainsi les institutions de la rue Sherbrooke, étaient enfouies dans le feuillage, un feuillage jeune encore et dont les larges feuilles verdoyantes ne commençaient pas à jaunir. Du dernier étage du séminaire il pouvait contempler et admirer un spectacle de grande beauté : de tous côtés, plus haut, plus bas, à gauche, à droite, des arbres, non pas des arbres nains, rabougris, chétifs, mais des arbres élancés, puissants, atteignant soixante pieds et plus, poussant en tous sens leurs ramures épaisses et bruissantes. La ville qui grandissait, qui ouvrait partout pour sa population plus considérable de nouvelles rues, semblait respecter les abords des maisons silencieuses de science et de piété. Les bois dévalaient la pente adoucie jusqu'à la rue

Sainte-Catherine ; les cours de récréation du collège arrêtaient toute construction du côté est vers la rue Guy, et en arrière, le terrain soulevé dominait les cours, les jardins, le lac du séminaire. La forêt, une vraie forêt, était là fraîche, chantante, parfumée. Les bruits de la ville mouraient au loin. La solitude bienfaisante mettait au service des corps son air pur, elle mettait au service des âmes sa profonde paix.

Un ami déjà habitué au pays eut pu montrer au nouvel arrivé bien des choses capables de l'intéresser. Il lui eut dit : Cette ville que vous avez sous les yeux c'est la ville de Saint-Sulpice ; la ville que des prêtres venus de France ont presque fondée, qu'ils ont certainement achetée et payée pour la posséder, l'agrandir, la fortifier, la défendre. Ils en ont aimé et instruit les enfants. Ils ont éclairé, catéchisé, pardonné les âmes. Et tenez, vous pouvez voir encore à travers le feuillage les clochers des églises qu'ils ont construites et dont quelques unes sont encore desservies par eux. Le vent du sud vous apportera peut-être demain les ondes graves et sonores du bourdon de Notre-Dame, des cloches qui ont sonné et chanté nos joies, qui ont pleuré nos deuils, qui ont suscité les courages et raffermi les énergies défaillantes.

Il aurait dit cela et tant d'autres choses encore. Monsieur Lecoq les connaissait en partie. Ce qu'il ne connaissait pas c'était la maison qu'il allait habiter, l'œuvre dont il devait s'occuper, plus que cela qu'il devait conduire.

La maison n'était pas belle. Elle était jeune et vieille à la fois, jeune pour cette raison qu'elle datait de 1857 seulement et, comme séminaire de philosophie de cette année même ; vieille parce qu'elle n'était pas très éclairée, qu'elle s'encastrait entre le collège d'un côté et le grand séminaire de l'autre. Les deux maisons voisines paraissaient l'étouffer. Au premier étage, au-dessus de l'entrée actuelle

était la chambre du supérieur. C'était une chambre assez grande à laquelle faisait suite la chambre à coucher. Elle dominait un jardin intérieur un peu tassé entre les deux ailes qui s'en allaient vers la rue Sherbrooke en heurtant en chemin les deux tours jumelles où dormaient les souvenirs de Marguerite Bourgeoys, des petites sauvagesses ses élèves, des missionnaires attachés au sort des enfants des bois. Le soir, aux jours d'automne ou de printemps, les séminaristes à leur récréation faisaient le tour de deux pelouses dont des fleurs sans prétention, géraniums, balsamines, giroflées, relevaient la verdure.

Milieu de paix, milieu de recueillement. La chapelle était là tout près, à gauche. Dans ses vitraux les petites fenêtres s'ouvraient parfois pour laisser entrer l'air frais et pur. Des murmures de prières arrivaient alors jusqu'à lui et, la nuit venue, une pâle lueur filtrant à travers les carreaux coloriés lui rappelaient la présence du Veilleur divin dont aucune fatigue n'endormait jamais la vigilance fidèle.

Ensemble bienfaisant, salulaire. Il en acceptait l'heureuse et apaisante action. Il l'affermissait dans ses desseins. Pourquoi était-il venu ? A n'en pas douter pour commencer une œuvre, ouvrir une maison, établir un système d'enseignement. Jusqu'à ce jour les études de philosophie et de science se faisaient au collège, comme ailleurs dans la province. Les élèves qui avaient par classes successives gravi les degrés du cours classique dans une institution ne quittaient pas cette institution en finissant leur rhétorique. Les directeurs tenaient à les garder, à les attacher à leur œuvre. Ils rendaient par là cette œuvre plus efficace et plus puissante, ils en prolongeaient l'influence dans des milieux qu'autrement elle n'aurait pas atteints. L'expérience leur avait prouvé que les vocations sacerdotales ne se perdaient pas ainsi. Les prêtres sortis de leur maison étaient nombreux et ils gardaient dans leur ministère extérieur un contact utile à la fois et agréable avec les condisciples connus jadis et devenus

maintenant des avocats, des médecins, des notaires, des personnages en vue élevés par la politique et les affaires aux plus hauts rangs de la société. Grand bien pour l'église, avantage pour l'état, les deux puissances gagnant à se connaître, à s'estimer, à s'entr'aider.

Mais voici d'autres idées. Sont-elles moins justes, moins bonnes ? Affaire d'opinion. Vous voulez des prêtres, des prêtres vertueux autant que savants ? Oui. Alors formez les pour ces fins ; créez pour eux une atmosphère où tout leur être se développe en vue du but à atteindre et de la mission à remplir. Tous les contacts avec le monde, surtout les contacts réguliers et prolongés, sont dangereux. Leur action peut être funeste et fatale. Que l'enfant sorti de l'école primaire et appelé, ce semble, par Dieu à l'état sacerdotal entre dans une maison où constamment on cultive et cela d'office, on surveille, on défende, on affermisce cette vocation. Car s'il importe d'avoir des prêtres en grand nombre, il importe davantage que ces prêtres soient bons, zélés, pieux. Alors il faut pour ces enfants un petit séminaire. C'est là que la semence peut grandir, devenir plante vivace, fleur magnifique, fruit précieux. Et lorsque le cours classique sera terminé continuez de protéger la vocation qui vient de se manifester en l'enfermant dans un séminaire de philosophie. Là il n'y aura pas de promiscuité dangereuse. Tout, directions, lectures spirituelles, exercices de piété, conduira l'aspirant au but qu'il doit atteindre. C'est une théorie. Elle a été mise en pratique à Issy. Sur le modèle d'Issy se sont ouvertes d'autres maisons, Lyon, Nantes.

Manifestement Monsieur Lecoq penchait vers ce dernier système. Penchait ! Il lui était entièrement acquis, sans restriction, sans réserve. Sa vie au Canada devait clairement le démontrer. Avait-il raison ? On pourrait répondre ceci : En principe, oui. En fait et en tenant compte de ce que dans le pays les évêques avaient cru devoir établir, maintenir, défendre, il conviendrait d'approuver d'une manière moins absolue. Lorsque Monseigneur Blais, l'évêque de

Rimouski, publia sa lettre pastorale sur la conduite à suivre, dans la tenue du collège qu'il voulait absolument petit séminaire, Monsieur Lecoq en fut enchanté, il fit copier cette lettre, dans laquelle il voyait le pur esprit de l'église. C'est dans cet esprit qu'il croyait devoir agir, avec discrétion généralement, avec persévérance toujours et une chrétienne ténacité, parfois avec un tact moins nettement accusé.

Dans l'œuvre qu'il entreprenait il avait pour collaborateurs Monsieur Many et Monsieur Orban. Ils étaient arrivés ensemble au pays. Ils rappelaient, Monsieur Orban surtout rappelait, leur aventure quelques jours après leur arrivée. On leur avait fait faire le « tour du Saguenay ». Partir de Montréal par le bateau, s'arrêter à Québec, à la Rivière-du-Loup, à Tadoussac, remonter le Saguenay jusqu'à Chicoutimi c'était vraiment débiter dans la connaissance de la province d'une manière favorable. Mais voilà au Bic des ennuis imprévus. Personne n'a de célébret. On n'y a pas pensé. Il faut bien dire qu'alors on ne l'exigeait pas d'une manière inflexible. Que faire ? A la sacristie où ils se présentent le sacristain n'est guère accommodant. Il regarde, scrute les physionomies et, en définitive, prononce : Messieurs Lecoq et Orban diront la messe, Monsieur Many, non. Raison : il n'est pas prêtre certainement, tout au plus enfant de chœur. Et ce fut un franc et long rire lorsque l'affaire fut connue à Montréal. Monsieur Desmazures qui n'était pas poète, se sentit des ailes dans cette circonstance. Il raconta en vers monorimes l'odyssée des voyageurs : Trois disciples de Copernic, Partis en pique-nique, S'arrêtèrent au Bic, etc.

Monsieur Orban enseignait les sciences. Il les enseignait bien. La clarté de ses explications était vraiment remarquable. Il ne les accompagnait pas d'expériences. C'est que les instruments lui manquaient. Les aurait-il eus qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il était d'une telle timidité. Pas partout, pas toujours, certes non. Mais il

avait des phobies, des peurs nerveuses. C'est ainsi qu'il était complètement incapable de remplacer pour un exercice le supérieur absent. C'était alors pénible de voir le directeur taquin, gouailleur, si à l'aise dans les conversations, de le voir trembler, balbutier, rester court, finalement ne plus dire un mot et laisser les élèves à eux-mêmes. Il aimait le séminaire. Pas trop et comme cela. En vacances il ne pouvait rester à la maison. Les pieds littéralement lui brûlaient dans cette chambre où il avait passé toute l'année. Il lui fallait partir, gagner la mer ou les montagnes. Il savait l'anglais qu'il avait appris au pays et le parlait bien, avec pourtant un léger accent français. Dans les hôtels où il descendait il se faisait vite des amis car il était vraiment aimable. Revenu à Montréal il ne dédaignait pas de les aller visiter. Il aimait cela plutôt. Bien reçu, fort bien reçu chez ses amis protestants il en faisait volontiers l'éloge. L'année commencée le trouvait à son poste mais les vacances suivantes le poussaient encore du côté des Etats-Unis. Ce qui ne plaisait pas à tous, ce qui, en définitive, amena son départ. Il connut, dans la suite, des jours heureux et des jours tristes, ceux-ci plus nombreux que ceux-là. Il eut alors la nostalgie des temps lointains où il enseignait à Montréal. Il fit en vain des démarches pour revenir. Il mourut subitement dans une promenade qu'il faisait dans la campagne normande. Il était alors aumônier de religieuses.

Monsieur Many était professeur de philosophie. Il enseignait en latin. Il le parlait bien. Mais c'était trop pomponné, travaillé. Autant Monsieur Lecoq était simple, direct, accessible, autant l'autre était compliqué, tourmenté, nébuleux. Et cela avec, à la fin des périodes qui semblaient apprises, un claquement de mâchoire et de langue désagréable.

Les classes de langues, de chant étaient faites par des élèves. La classe d'Ecriture Sainte se faisait le dimanche avant la grand'messe et le jeudi à onze heures. Il y avait des conférences de philosophie et

de sciences. En général le règlement du grand séminaire avec quelques différences d'heures, avec aussi quelques habitudes issiennes que l'on cherchait à acclimater au pays.

Il est inutile de remarquer que Monsieur Lecoq était ici dans son élément. Ses goûts personnels, sa vocation sulpicienne le portaient vers ce genre de vie régulier et tranquille où il se sentait à l'aise et vraiment heureux. Lorsque plus tard on l'en fit sortir ce ne fut pas à son avantage, ni à l'avantage des œuvres dont il prit la direction. Déjà il commençait à se faire parmi les confrères un nom de savant et de saint. Il avait l'apparence de quelqu'un qui arrive, que les événements et les circonstances poussent plus avant et plus haut. Ce n'était pas dans ses plans et dans ses ambitions. Mais d'autres y pensaient et le voulaient pour lui. En 1880 il était supérieur du grand séminaire.

*
* *

La Compagnie de Saint-Sulpice était alors à un tournant de son histoire. Monsieur Baile abandonnait les rênes du gouvernement et les mettait entre les mains de Monsieur Colin. L'élection de l'année suivante devait ratifier ce choix.

Monsieur Baile s'appelait Joseph Alexandre. Il n'avait de guerrier que le nom. Il succédait à quelqu'un qui avait beaucoup lutté, un peu par tempérament et par goût. Lui ne lutta que par devoir, poussé par de plus combattifs. Ah ! le triste temps que ce temps de chicane, où les journalistes et les pamphlétaires injuriaient, calomniaient, saccageaient le temple et l'autel, ruinaient les réputations et les influences. Rien n'était plus sacré. Personne n'était plus digne de respect. On se déchirait comme bêtes fauves, pour la gloire de Dieu, clamait-on, pour le bien de l'Eglise et des âmes. C'était l'époque où vous qui passiez sur le chemin vous n'aviez

pas le droit de prononcer tel nom, de lire tel journal, de vous inspirer de tel auteur sans qu'immédiatement on vous clouât sans pitié au pilori. Vous étiez hérétique, ou, ce qui était plus ignominieux encore, gallican et libéral. Monsieur Baile fut mêlé, de force et par fonction, à ces disputes. Il les aurait voulues moins âpres et plus chrétiennes. Il fut de ceux qui en hâtèrent l'apaisement et la fin.

Lorsqu'il arriva au pays, c'était en septembre 1825, la ville ne faisait pas présager son développement futur. Il arrivait avec Monsieur Quiblier. La matinée était assez avancée. Et pour intéresser les nouveaux venus, en attendant le dîner, quelqu'un proposa une visite. Laquelle ? Mais chez Monsieur Côté. Entendu. Et l'on part. Les jardins du Séminaire touchent à la rue Saint-François-Xavier. En descendant, vers la rue du Saint-Sacrement, on est vite chez le cultivateur que l'on veut atteindre. Car c'est un cultivateur. Justement Madame Côté, qui, avenante et polie, accueille les visiteurs, leur dira que son mari est encore aux champs. Aux champs ? Oui. Sa terre s'étend, en effet, de l'autre bord de la rivière Saint-Pierre et s'élève dans la direction du prochain plateau. Et Monsieur Baile qui a vu et entendu cela a vécu jusqu'en 1888, jusqu'aux années de progrès, presque merveilleux.

En 1876 Monsieur Baile célébrait ses noces d'or sacerdotales. Les fêtes furent très belles. L'église et l'état s'unirent pour honorer les vertus du jubilaire. Aucune allusion désagréable ne vint assombrir l'éclat de ces réjouissances. Manifestement on cherchait à s'entendre, à faire oublier le passé, à préparer un meilleur avenir.

Mais la vieillesse venait chez ce prêtre que la maladie avait jusque là épargné. « Soixante-quinze ans, monsieur le supérieur ! Mais on ne vous les donnerait pas ». Parole d'une religieuse étonnée de la verte vieillesse de son interlocuteur « Pas besoin » fut la réponse. Je les ai ». Il les avait, en effet. Ils avaient ralenti chez lui l'ardeur et

l'entraîn au travail, obnubilé peu à peu son intelligence et son jugement. Insensiblement l'influence passait à celui qui devait le remplacer, qui le remplaçait déjà.

En 1887 il n'était plus supérieur depuis six ans. Le 11 janvier on l'amène au Grand Séminaire. Il doit y faire la lecture spirituelle. Attention délicate de Monsieur Lecoq. Ce ne fut pas un succès. Oh, non ! Ce fut un digne et vénérable radotage. Tous faisaient grande figure dans l'Eglise. Et les tonsurés, les minorés, les sous-diacres, les diacres et les évêques, les archevêques, les cardinaux, et... le pape. La litanie était finie et personne n'avait ri, si grande était la vertu qui émanait de ce vieillard. Et il descendait de chaire avec une admirable simplicité sans se douter, qui donc se doute de ces opérations mystérieuses, sans se douter que le manteau tombé de ses épaules, l'Esprit Saint en enveloppait l'un de ses jeunes auditeurs.

Monsieur Colin qui le remplaçait était au grand séminaire depuis dix ans. Il ne devait le quitter pour résider à Notre-Dame que l'année suivante. Mais dès ce moment c'est lui qui devait conduire et administrer. D'abord simple vicaire, allant d'une église à une chapelle, prononçant dans les grandes circonstances de solennels sermons, il n'avait touché à l'administration que de loin et en passant. Mais depuis qu'il était au grand séminaire il en était autrement. Les mains défaillantes de Monsieur Baile tenaient mal le sceptre du commandement. Lui allait le tenir fermement. En père, oui incontestablement mais en maître aussi. Il s'était peu à peu initié aux affaires et cela d'autant plus facilement qu'il les aimait et avait pour elles un goût marqué. Ajoutons : et des aptitudes. Il avait pour Monsieur Lecoq une grande admiration. Il n'eut jamais pour lui un penchant affectueux. Les deux caractères se faisaient plutôt opposition bien plus qu'ils ne s'harmonisaient. Heureusement la

vertu était là pour prévenir les heurts et les froissements. L'un et l'autre surent se taire, s'aider et endurer.

Monsieur Lecoq avait d'ailleurs sa voie indiquée. Elle ne traversait et n'entravait aucune autre voie. Le grand séminaire où il était appelé datait de 1840. Il existait à l'état embryonnaire depuis 1825, à l'évêché où les séminaristes recevaient des leçons de théologie. Après entente avec la Compagnie de Saint-Sulpice celle-ci prenait la direction de la nouvelle institution et l'installait dans l'ancien collège. Installation provisoire et incomplète. Il fallait faire davantage et définitivement. Dès 1854 la première pierre de l'établissement projeté était bénite et posée sur le terrain où jadis « étaient évangélisés les sauvages », le fort de la Montagne était démoli; la partie centrale et les deux ailes qui l'encadraient étaient construites durant les trois années qui suivaient, et le 8 septembre 1857 les soixante-dix séminaristes de la rue Saint-Paul prenaient possession de l'immeuble nouveau. Monsieur Baile était alors supérieur. Il était remplacé en 1866 par Monsieur Larue qui lui-même cédait la place en 1871 et pour un an seulement à Monsieur Delavigne. Monsieur Lecoq devait conduire la maison jusqu'en 1903.

En 1860 le grand séminaire est encore en pleine campagne et dans la forêt. Les rues qui s'ouvrent hésitent à le déranger dans sa solitude. L'audace viendra pourtant mais lentement. En attendant c'est la paix, c'est l'air pur. La montagne ne porte que sa couronne d'arbres verdoyants. Les châteaux, les villas ne s'y élèvent pas encore. Autour de la maison les ormes et les hêtres sont gigantesques. Les eaux du lac fouettées par le vent bruissent avec leurs ramures. C'est un concert qui ne manque pas de charme. Les séminaristes et les directeurs qui, à l'heure des récréations, vont et viennent dans les allées ombreuses, voient au printemps les arbres fruitiers se couvrir de leur blanche parure. Ils verront aussi à l'automne les feuilles

jaunies s'accumuler sous leurs pieds. Le domaine est vraiment beau. Il invite au repos, au silence, à la prière.

La maison est moins séduisante. Elle est déjà vieillie. Les planchers en sont usés, les marches d'escaliers surtout, les plafonds des étages sont bas et les corridors étroits ; les chambres sommairement meublées, sont pourtant bien exposées et reçoivent des deux côtés de la construction, en avant et en arrière, leur large part de soleil et de lumière. La chambre du supérieur est au premier étage à l'angle de deux corridors l'un allant vers l'ouest, l'autre vers le sud. Régulièrement elle doit être double, une autre chambre, chambre à coucher étant annexée à la chambre principale. Souvent, presque toujours le supérieur en fait don à quelque séminariste à qui une faiblesse de cœur ou d'organisme ne permet pas les ascensions fréquentes des escaliers aux étages élevés. Une alcôve, un petit réduit sombre et étroit remplace alors la chambre abandonnée. Et le bureau, la pièce où se passe la vie et se fait le travail est tout près. Un pupitre au milieu, des chaises tout autour en composent l'ameublement. Sur le pupitre et sur les chaises rien ne traîne jamais, pas un papier, pas un livre, rien. Il y a sur le pupitre seulement une croix rouge sans christ. La lettre qui s'écrit est posée à plat, sans sous-main. Ainsi du livre qui est lu. La chaise où s'assied le résident est raide et dure et semble interdire les poses alanguies et paresseuses. La lumière durant le jour vient d'une unique fenêtre qui a vue sur le jardin. Lorsque la nuit est venue elle descend du bec de gaz, à quelques pieds du plafond au-dessus du pupitre.

Monsieur Lecoq connaissait bien les confrères avec lesquels il aurait à travailler. Le plus important d'entre eux était certainement Monsieur Rouxel. Il enseignait dans la maison depuis 1857, depuis par conséquent le commencement. Il en avait noté et il en observait toutes les traditions, toutes les coutumes, toutes les habitudes.

C'était un coutumier vivant. Il savait dans l'occasion le rappeler, en haut et en bas, à ceux qui l'oubliaient involontairement ou, grand péché, volontairement. Les élèves de langue anglaise appelaient ces sorties des *call-down*. Il était bon mais d'une bonté qui tenait à distance et exigeait le respect. Il enseignait la morale en troisième année. Enseignement un peu diffus, qui retardait constamment sur la leçon. Au point que l'élève avait à apprendre les pages 50 et 51 alors que l'explication en était encore à la page 15. Cela amenait à la fin du semestre une précipitation qui entraînait comme un torrent les vraies et claires notions. Grand dommage. Mais Gury restait tout de même entre les mains des séminaristes. Ils y trouveraient, devenus prêtres, les principes directeurs.

Monsieur Troie enseignait la morale aux nouveaux. Il était clair, pratique, accessible aux intelligences moyennes. Il ne prétendait pas être un as ou un aigle. De cela il n'avait cure et n'aimait pas l'enseignement. Il acceptait son sort et attendait la délivrance. Dans l'intervalle il gardait sur les élèves un grand ascendant. Sa connaissance de la langue anglaise le rendait populaire parmi les séminaristes de cette langue. Il y avait beaucoup de pénitents. Il y conserva jusqu'à sa mort des amis dévoués, de vrais amis. Une tournée par lui aux Etats-Unis, s'il eut jamais consenti à la faire, eut été un triomphe.

Monsieur Lelandais enseignait le dogme aux anciens. Il était petit et malingre. Sans le vouloir sans doute il avait fait son enseignement à sa taille. Non, les envolées éloquentes ; non, les vues générales et les tableaux d'ensemble n'étaient pas dans ses cordes. Il semblait suivre du doigt et ligne par ligne le texte qu'il avait à faire apprendre et à faire comprendre. Le stimulant pour des études personnelles et plus approfondies n'existait guère. Comment en citant le nom de Monsieur Lelandais ne pas rappeler ici, en passant et sans penser à mal, l'aspect qu'offrait sa chambre ? Chambre

encombrée, où s'entassaient les papiers, les revues, les lettres, les brochures. Il y en avait sur les chaises, sur le pupitre, sur les livres dans les rayons de la bibliothèque partout. Alors avec cela impossibilité de se reconnaître ? Erreur. Essayez plutôt. Vous entrez demander des honoraires de messes. Mais oui et volontiers. Car le prêtre est poli, aimable, distingué, charitable. Alors sans une hésitation, la main s'étendra, elle tirera sous un amas de paperasses, sur la quatrième chaise, sur le troisième rayon de la bibliothèque, sur le pupitre trois, cinq enveloppes. Des billets de banque en sortiront avec des listes d'intentions. Voici, vous êtes servi. Heureux serez-vous si la conversation ne s'engage pas, si surtout une histoire n'est pas contée. Alors prenez patience car vous en avez pour plusieurs quarts d'heure.

Monsieur Dupret était professeur d'Ecriture Sainte en première année. Quel excellent homme ! Toujours joyeux, toujours content, content des autres sinon de lui-même, aimant à rendre service. Son enseignement n'aurait certainement jamais encouru les blâmes de la Commission biblique, alors même qu'elle eut existé. Il était déjà un peu sourd. Ses élèves ne voulaient pas s'en apercevoir de peur de lui faire de la peine et ils écoutaient volontiers ses explications faites autant par gestes que par la parole. Il se laissa gagner peu à peu par deux passions qui remplirent et absorbèrent sa vie : les abeilles et les mousses, et ici et là il fut remarquable bien que toujours profondément humble et discret.

Monsieur Thibaud revint au grand séminaire en 1879. Il y était déjà venu en 1870 et il y était resté jusqu'en 1874. Dans l'intervalle, de 1874 à 1879, il avait enseigné au collège. Cette mission lui avait plu beaucoup. Il espérait la prolonger. Projets humains, Dieu dispose autrement. Et il revint au grand séminaire. Contre son gré, contre ses goûts. Il y languit littéralement. Cela ne pouvait durer. Il repartit pour la France. Il y mourut bientôt. C'était un puissant

esprit c'était aussi une âme très haute à qui les circonstances pour atteindre le pinacle ont manqué.

Monsieur Marre et Monsieur Martin n'ont fait que passer. Le premier gros et court, le second grand et mince. Celui-ci théologien de marque, celui-là professeur surfait et sans grande valeur. Tous les deux cherchant leur voie, s'adaptant mal au milieu où ils avaient à vivre et à travailler et finalement allant aux Etats-Unis essayer de stabiliser une existence jusque là agitée et aventureuse.

Monsieur Trémolet, au milieu de ses confrères plus brillants que lui, apparaît avec son inélégance native, avec sa douteuse beauté, mais aussi avec la candeur de ses yeux, le charme de son paternel sourire, la piété profonde répandue sur ses traits. Travailleur obscur, silencieux, obstiné, il dépense, il répand sa vie dans les besognes effacées et apparemment stériles, mais il encadre ses jours d'un halo de sainteté.

De Monsieur Parent, de Monsieur Many il a été fait mention ailleurs. Monsieur Urique devait surtout passer sa vie aux Etats-Unis et ne revenir au Canada, à la demande de Monsieur Troie, que pour être durant quelques années supérieur du grand séminaire et mourir.

Monsieur Sérieys laissera après lui un souvenir tout parfumé de sainte et indéfectible charité, vertu qui mieux que des talents brillants qu'il n'avait pas, assura auprès des séminaristes, une irrésistible influence à son action sacerdotale.

Et Monsieur Bray, John Bray, l'économe discret, timide, qui suit son affaire, nourrit bien les élèves, traite leurs petits malaises en homéopathe qu'il désire être, passe ses loisirs en face de l'armoire où s'alignent, étiquetées et classées, les quelques centaines de bouteilles dont les blanches pilules, placées un instant devant le remède allopathique, poison, doivent soulager, guérir, prévenir tous les maux connus.

Et au-dessus de tous celui qui en est le chef. Ce que les autres ont partiellement il l'a lui dans une abondance merveilleuse, parfois dans sa plénitude. Il est théologien, il est poète, il est orateur, il est professeur, et comme lui seul peut l'être. Dans ces qualités étonnantes que la nature et la grâce lui ont départies on cherche des lacunes, des déficiences. C'est une structure d'airain où il n'y a ni fissure, ni lézarde. Homme d'élite, prêtre exceptionnel à qui il a manqué peu de chose pour être l'un des plus grands parmi ceux qui davantage parlent de Dieu ici-bas.

Aussi son prestige sur sa communauté ne subit pas d'éclipse. Il n'a pas à prendre et à appliquer des mesures de rigueur. Qui donc oserait accepter la responsabilité d'une désobéissance ouverte ? Les nouveaux le connaissant d'avance par les éloges qu'en font les anciens. D'une génération à l'autre se transmet la tradition de respect et d'admiration. La légende même s'en mêle un peu et des traits se racontent qui n'ont rien de bien authentique. Ils montrent simplement combien celui qui en est l'objet est chez ceux qu'il gouverne, vénéré et aimé.¹

Outre les classes que d'office ou d'occasion il a à faire il est obligé de remplir des fonctions analogues. Ainsi il préside aux mercuriales. C'est une « repasse » et comme une espèce d'examen qui se fait le mercredi régulièrement à moins d'empêchement. On questionne le séminariste appelé à faire montre de son savoir. Le président aide par des sous-questions, encourage d'un doux et bon regard et le quart d'heure est bientôt passé.

¹ Il savait qu'on l'appelait Charlie mais sans malice aucune. Lorsque s'organisait la promenade pour la maison de campagne, ou encore en récréation après le déjeuner, nul ne se fut regardé comme mal partagé si le choix du supérieur le prenait pour compagnon de route ou son interlocuteur de quelques minutes.

Le samedi matin, après l'oraison d'une demi-heure, il y a explication de la méthode d'oraison. Cette méthode est la méthode sulpicienne, celle qui est en honneur dans la compagnie et qui s'inspire des écrits de Monsieur Olier. Le supérieur pose des questions à quelques séminaristes. Tous sont censés avoir préparé les réponses. Il est inutile de dire que tous ne l'ont pas fait. Aussi les réponses sont-elles hésitantes, incomplètes, parfois inintelligibles. Quelques-unes provoquent un franc rire en dépit de la gravité de l'heure. Les explications suivent. Elles sont lumineuses, pieuses, simples pourtant et raisonnables.

Il y a les diaconales. Ce sont les cours faits aux diacres sur les sixième et neuvième commandements de Dieu, en vue du ministère de la confession. Matière délicate. Le professeur y est clair, méthodique, au courant des données de la science et des décisions romaines. Il se fera par cet enseignement une réputation de casuiste bien méritée et on lui demandera de faire sur cette même matière des conférences aux médecins catholiques. Ce qu'il fera à la satisfaction de ses auditeurs, pour leur bien aussi.

En lecture spirituelle depuis novembre il rendra compte et fera l'analyse des sermons prononcés au réfectoire. Après le dîner, dans le grand corridor qui conduit à la chapelle, les directeurs se sont réunis. Les « gents » comme disent les séminaristes de langue anglaise et les autres. Ils sont sur deux rangs, l'un ou l'autre reculant ou avançant alternativement. Le sermon est passé au crible de la critique. Fond, forme, prononciation, débit, tout est examiné avec soin. Le supérieur prend note des remarques. Le soir, à la lecture spirituelle, il résumera en y ajoutant ses observations personnelles. Le ton n'est jamais sarcastique, les anecdotes racontées à ce sujet et où le rapporteur mêlait des malices à des éloges ou à des blâmes ne méritent aucune créance. Ce n'est pas que le supérieur n'eut pu les faire. Mais il n'a jamais voulu descendre à ce genre.

Les sujets d'oraison étaient donnés par lui à son tour le samedi soir. Bien simplement il exposait la vérité à méditer après l'avoir adorée dans la vie ou dans la personne de Jésus-Christ, puis il tirait des conclusions pratiques. Aucune littérature. Pas plus là qu'ailleurs.

Et il faut en venir à ses lectures spirituelles. Chaque soir à la demi-heure qui précède le souper il parle. Pas tout le temps. Environ durant vingt minutes. Sa voix est forte, un peu perçante.

Son langage est d'une grande correction et sans aucune préparation. Les mots viennent les uns après les autres exprimer une pensée claire et nette, vêtements élégants et bien ajustés où la mode n'avait rien à voir. Les mots à effet lui sont inconnus. Ce n'est pas lui qui aurait mis sur son manuscrit, d'ailleurs il n'en avait pas, la formule prétentieuse : ici on applaudit. Il faut dire encore qu'il n'y avait pas à proprement parler, de littérature dans son discours. J'entends par là les comparaisons, les figures, les grandes envolées verbales. Je ne veux pas dire qu'il eût raison. Je constate.

Ce langage clair et correct le servait admirablement. Lorsqu'il indiquait et expliquait le programme du lendemain ; quand il commentait les articles du règlement ; quand il avait à faire à la communauté une communication d'ordre matériel, non, on n'aurait pas dit qu'il s'agissait de choses banales et ternes. Il les avait élevées à une hauteur insoupçonnée et il trouvait le moyen d'y faire intervenir l'âme avec Dieu, le sacerdoce, l'avenir et l'éternité. Il semblait qu'il ne pût comprendre les faits et les hommes autrement. Cet angle était le seul où ses yeux percevaient ce qu'il y avait en dehors de lui. Il appliquait à cela la même mesure qu'à sa vie intérieure. Ici et là il y avait Dieu et lui seul.

Ce que devenait sa parole lorsqu'elle abordait les sujets religieux, on le devine. Lorsque le lecteur avait lu durant un peu moins d'un quart d'heure du Rodriguez ou du Saint-Jure il s'arrêtait, la main

du supérieur s'étant posée doucement sur son bras. Monsieur Lecoq parlait alors. Avec entrain, avec force, avec clarté, sans jamais chercher ses mots, ignorant les hésitations et les tâtonnements, dans une voie large, marchant d'un pas ferme vers le but lumineux qu'il ne perdait pas du regard. Il allait, entraînant à sa suite son auditoire étonné, ému. Etonné. Oui. Comment ne l'aurait-il pas été ? Car tout venait dans ce discours. Le torrent avait pris au passage les arbres, les plantes, les simples fleurs. Le ciel y mirait son azur. Exagération ? — Non. Ceux qui doutent ne l'ont pas entendu. Car vraiment il y avait de tout : de la théologie, de longs passages de la Bible récités sans broncher, des Pères, de l'histoire religieuse et profane. Puis des classiques, du Virgile surtout, des allusions à des livres récents. Même, je ne puis pas dire : *horresco, referens*, trop coupable pour ressentir cette impression, même, sans les nommer, cela va de soi, des romans. Des romans que des mains amies lui avaient passés, qu'il avait parcourus, qu'il se rappelait après des années. Emu aussi. Comment demeurer indifférent ? On se sentait soulevé, emporté sur les sommets. Les horizons immenses, les villes, les villages, les montagnes, les plaines, se déroulent sous les yeux. Regardez ! Vous vibrez d'enthousiasme. Vous avez raison. C'est ce qui se produisait au cours des lectures spirituelles de Monsieur Lecoq.

Et j'en arrive à ce qui me paraît être le point capital du sujet que je traite. Aucune matière, aucun objet, aucun être n'exaltait l'éloquent supérieur comme la personne adorable de Notre-Seigneur. De cet enthousiasme l'amour sans doute était la source toujours jaillissante. Il semble bien qu'il y avait une autre cause. Laquelle ? Affaire de tempérament, un peu ; souvenirs de toute une jeunesse passée dans la ferveur ; un sacerdoce pénétré de surnaturel. Puis, puis, ceci : Il avait dû gémir des travers d'une piété mal éclairée, des prières adressées aux saints et de l'auteur de toute sainteté oublié.

Année Scolaire

1857 - 1858

3^e Trimestre.

LYCÉE DE NANTES.

Classe de Sixième

Nombre des Elèves. 35

Notes des Professeurs sur l'Elève Lucq, Train

	CONDUITE.	LEÇONS.	DEVOIRS.	PROGRÈS.	PLACES.
Logique.....					Dissertation Française. Dissertation Latine.
Mathématiques.....					
Physique.....					
Chimie.....					
Histoire Naturelle.....					Rédaction classique. } 1. Version. } Thème. } 2. 1.
Langue Grecque.....	Très-bonne	Très-bien	Très-bien	Très-bien	Version. } 3. 1. Thème. } 1. 2. 1. Vers. } Narration. Discours.
Langue Latine.....		id.	id.	id.	Version. } 3. 1. Thème. } 1. 2. 1. Vers. } Narration. Discours.
Langue Française.....		id.	id.	id.	Grandair. } 1. 1. Narration. Discours.
Langue Anglaise.....					Version. Thème.
Langue Allemande.....					Version. Thème.
Histoire et Géographie.		id.	id.	id.	1. 1.
Droit Commercial et Tenue des Livres...					
Éléments du Calcul.....			id.	id.	8. 1.

Le Proviseur,

Très bon élève, sous tous les rapports. B. Benier

Bien des fois il s'était dit que les âmes manquaient de force et d'ardeur parce qu'elles manquaient d'amour ; qu'elles luttaien mal et qu'elles allaient à la défaite, la défaite lamentable, parce que l'éternel vainqueur n'était pas, par elles, suffisamment connu et invoqué. Bref il y avait une cause à défendre. La cause, la Cause plutôt, celle des âmes, celle de l'Eglise, celle du sacerdoce éternel. Eh bien ! Etendard en main, armes de foi et de lumière employées avec vaillance, il se jetterait, il se ruerait, le mot n'est pas trop fort, à l'assaut de l'erreur. Le Christ, son Christ, il le défendrait, il l'exalterait, il le mettrait si haut, il le ferait paraître si glorieux, si grand, si nécessaire que les âmes viendraient à lui comme à la voie, la vérité, la vie. Et il était alors soulevé au-dessus de lui-même, gauchement peut-être mais avec tant de force son bras se tendait. Une flamme s'allumait dans ses yeux et sa voix avait des résonnances qui faisaient passer le frisson sur le corps de ses auditeurs. Avec saint Paul il voulait célébrer, chanter le crucifié divin. Celui dont le coeur a cessé de battre alors qu'on le maudissait, victime innocente s'offrant pour ses bourreaux, montrant ses blessures pour nous dire son amour, faisant avec les gouttes de son sang pleuvoir sur notre âme l'espérance et le pardon.

En terminant, une remarque : A la fin de ces éloquentes allocutions l'auditeur transporté, empruntant les paroles de Thomas, tombait en esprit aux pieds du Sauveur et lui disait : *Dominus meus et Deus meus*. Il ne disait pas : *Abba, Pater !* Pourtant ce sont ces derniers mots qu'il faut dire. Oui, Il est Père. A travers les obstacles, les gouffres, les crépuscules, les ténèbres, Il conduit par la main jusqu'à la vie, jusqu'à la paix, après avoir fait dire des choses éternelles aux humbles devoirs de la terre et mis sur nos lèvres et dans notre âme un chant d'immortel espoir.

*

*

*

Le 3 décembre 1902 Monsieur Lecoq était nommé par le conseil des assistants supérieur provincial pour succéder à Monsieur Colin. Les supérieurs, pouvait-on dire, sont comme les jours : ils se suivent sans se ressembler. Car ceux-là ne se ressemblaient pas, pas du tout.

Monsieur Colin était mort le 27 novembre. La mort l'avait surpris. Il l'avait vu si souvent rôder autour de son lit de souffrance sans le frapper qu'il se croyait immunisé contre elle. Et il continuait à escompter l'avenir, à méditer plans et projets. Et pour les continuer, en cela il se trompait, c'était à Monsieur Troie qu'il songeait, pas à Monsieur Lecoq. Car Monsieur Troie avait peu à peu et sans la chercher, au moins ça n'y paraissait pas, gagné absolument sa confiance. Le supérieur avait fini, lui si sûr de lui-même, lui si jaloux de son autorité, par s'appuyer sur le curé de Notre-Dame, par chercher auprès de lui l'approbation qui lui paraissait parfois nécessaire. Mais « tua, Pater, providentia gubernat ! ».

A onze heures et trois quarts, dans la salle de communauté, le nouveau supérieur présidait à l'examen particulier. Il ne laissait voir aucune émotion sinon par une légère pâleur. Mais la voix était ferme, peut-être un peu éteinte. Au réfectoire on eut *Deo gratias* ou la permission de parler. Et ce fut tout. Aucun confrère n'osa s'approcher du nouvel élu afin de le féliciter lorsqu'on revint à la salle pour la récréation. Le long du mur, sous les portraits des supérieurs généraux, un plus grand portrait de Monsieur Olier tenant le milieu, il y a encore aujourd'hui des fauteuils à haut dossier. Monsieur Lecoq choisit celui qui se trouvait le plus rapproché de la fenêtre. Il devait maintenir son choix durant ses quinze années de supériorat. Régulièrement ou, si l'on aime mieux, d'après une tradition deux fois séculaire, l'élu résidait à Notre-Dame, considérée comme la maison-mère. Monsieur Lecoq ne se décida jamais à y faire sa résidence. D'abord ce fut la raison des arrangements à prendre avant de quitter le grand séminaire, puis d'autres raisons plus ou

moins plausibles. Bref il ne coucha jamais au séminaire. On appelait ainsi le presbytère de Notre-Dame. Toutefois il fut fidèle à venir chaque jour, à descendre comme on disait à Notre-Dame. Il y passait une partie de la matinée depuis dix heures à peu près jusque vers quatre heures dans l'après-midi.

En quittant le grand séminaire il avait à pourvoir à son remplaçant. Il nomma pour lui succéder Monsieur Lelandais. Cette nomination ne fut pas du goût de tous. Elle paraissait s'imposer. Le nouveau supérieur n'avait pas laissé dans la maison dont il prenait la direction la réputation d'un professeur remarquable. Loin de là. Mais il était pieux, de bonne éducation. Il savait aussi dans les grandes circonstances se tirer honorablement d'affaire. Il parlait alors avec tact, clarté, élévation. De plus on savait qu'il serait assidu à son poste. Cela semblait suffire.

Le collège d'où venait Monsieur Lelandais restait sans supérieur. Monsieur Lecoq y nomma Monsieur René Labelle, Ce fut une nomination heureuse. Monsieur Labelle avait étudié dans cette maison sans y avoir, c'est vrai, laissé le souvenir d'un élève brillant. Il avait à son crédit une parole élégante et facile, une grande distinction de manière, le prestige d'une habileté peu commune dans les jeux. A le mieux connaître on constatait qu'il y ajoutait un soupçon d'excessive habileté. L'ensemble devait à l'épreuve s'avérer d'une réelle efficacité auprès des élèves pour les maintenir dans le devoir.

La tâche alors s'imposait au provincial, la tâche de conduire, d'éclairer, de fortifier, de réparer, d'avertir, toutes les surprises, toutes les craintes, toutes les ténèbres, toutes les croix. Ce n'était pas la nuit pour lui. Il y avait si longtemps qu'il prenait part comme consultant à la direction des oeuvres. Ce n'était pas non plus le plein midi, Monsieur Colin gardant pour lui un certain nombre d'affaires; ce qui était son droit. Les voies ouvertes devant ses pas étaient plutôt crépusculaires. Il s'y mêlait des clartés aux obscurités. Ce qui s'imposait

c'était la prudence, c'était la fermeté avec la bonté. Monsieur Colin avait connu l'époque de transition entre les jours de lutte et les jours d'apaisement. On était entré dans les années de réorganisation. L'avant du bateau pointait vers des horizons nouveaux. Comment le capitaine le conduirait-il ? Cotoierait-il simplement les rivages ? Pousserait-il vers le large, là où les fortes vagues secouent le navire et mettent un peu d'effroi au coeur des passagers ? Les aventures et les risques ne tentaient pas le nouveau supérieur. Les changements ne paraissaient nécessaires ni dans les finances, ni dans les paroisses, ni dans les maisons de la montagne, ni ailleurs pour le présent du moins. La maison nouvelle où il entraît semblait stabilisée dans l'harmonie et dans la paix. Il en connaissait assez bien les confrères. Il allait bientôt en faire plus complète connaissance.

Le doyen était Monsieur Daniel. Il était à Notre-Dame depuis 1847. Il devait y demeurer jusqu'à sa mort en 1908.

Un jour, vers 1905, un prêtre attaché à Notre-Dame remarque dans l'église un petit vieux dont les yeux inquiets, portés de côté et d'autre, semblent chercher quelqu'un ou quelque chose. Il le prend en pitié et lui demande ce qu'il désire. Il veut Monsieur Daniel. Mais Monsieur Daniel ne viendra que plus tard. Regrets manifestes du vieillard. Mais pourquoi voir Monsieur Daniel ? Pour se confesser. Pour se confesser ! Voyez, des prêtres entendent déjà les confessions. Vous avez le choix. Oui, sans doute, toutefois je vais à confesse à Monsieur Daniel depuis cinquante-sept ans et je ne voudrais pas maintenant changer de confesseur.

Rare exemple de fidélité. Monsieur Daniel pouvait seul en être l'objet. Il n'a jamais, en effet, quitté Notre-Dame. Il y est arrivé en 1847. Ce fut en arrivant au pays, son premier poste. Ce fut le seul. Ce n'était pas un voyageur. Un visiteur non plus. Il a aimé le séminaire. Il n'en est pas sorti. Sa chambre, dans la nouvelle aile qui s'allonge vers la rue Notre-Dame, était au dernier étage. Elle

donnait sur le jardin à la fois et sur l'église. Sa chambre ! Il faudrait dire : son appartement. Il y avait là, en effet, deux pièces, la première, à laquelle on accédait par une porte sur le corridor, donnant entrée à la seconde. Cette seconde servait surtout de débarras. Durant quelques années il y avait eu là une volière, on dit même : une ménagerie. Mais dans ce dernier cas il suffirait d'un unique singe pour la constituer. Triste sort que le sort de cet animal, le supérieur Monsieur Baile l'ayant un jour, lancé à bout de bras et de corde dans le jardin. Légende ? Peut-être. On peut s'en passer. L'histoire suffit. Elle en dit assez car elle en dit beaucoup.

Perchée là haut sous le toit la chambre paraît bien étrange à qui la voit pour la première fois. Pour la première fois ? Il faut s'entendre. Lorsqu'on y entrait. Mais n'y entrait pas qui voulait. Et il n'y en a pas beaucoup qui aient eu cette faveur, si faveur vraiment il y avait. Le portier restait à la porte et la conversation, lorsqu'elle était nécessaire, s'engageait à travers le vasistas, et d'ailleurs ne se prolongeait pas. Les autres ? Mais il n'y avait guère d'autres. Et, à ceux-là, plus encore, la porte était interdite. L'économe pourtant y entra une fois, mais en cachette et à cause de réparations à faire. Monsieur Daniel était, pour la retraite, au Grand Séminaire. Et voici ce que vit le visiteur. Le gaz allumé d'abord. Le gaz brûlait toujours, jour et nuit. Et c'était justement pour prévenir un grave accident qu'on avait pénétré, avec grande émotion, dans le temple. Des réparations étaient effectuées au système d'éclairage et le gaz, éteint forcément chez Monsieur Daniel, aurait, après l'amélioration, continué de sortir sans brûler du bec de gaz ouvert. Catastrophe ! L'économe avait d'abord à tourner la manette. Ce qu'il fit. Puis le spectacle ! A droite, derrière la porte qui s'ouvrait à l'intérieur, un grabat, une planche sur laquelle était tordue ou roulée une couverture avec, à la tête, une espèce de traversin. A quelques pas, toujours à droite, le débarras. Ce qu'il y avait ? Impossible de le dire. Le pourrait-on ? Tout ce qui avait servi et ne servait plus, tout ce qui était usé, brisé,

vermoulu, rouillé. Inutile d'y pénétrer. En revenant dans la première chambre, le pupitre. Un monument. Tout près un entassement de brochures, de feuilles volantes, d'enveloppes, de Semaines religieuses. Un entassement. C'était, en effet, d'une hauteur inouïe. Cela dépassait le pupitre en avant, en arrière, sur les côtés. Et dans ce tas, au sommet, comme fiché et pourtant branlant à tout mouvement de la chaise, un bougeoir. La chaise en avant, avait trois pieds, penchés pour retrouver un peu d'équilibre sur l'amas de papiers.

Quelques meubles baroques, ramassés ici et là complétaient le décor. C'est là que Monsieur Daniel a vécu. C'est là qu'il s'est occupé durant de nombreuses années de la Sainte-Enfance, qu'il a étudié, pas beaucoup, qu'il a lu, pas beaucoup, prié davantage.

Le contre-coup d'une telle vie éclatait au dehors. En pouvait-il être autrement ? Aussi les grandes filles, à chapeau rouge ou jaune ou vert, étaient-elles sans merci rappelées au devoir, à l'ordre, au silence. Et les religieuses aussi.

Mais c'était le beau temps, c'était le bon temps, le temps de piété et de foi. Le prêtre était roi, roi souverain et incontesté, que l'on entourait de respect, de vénération. Qu'étaient pour un peuple croyant et simple, les petits travers, les bizarreries de langage ou de caractère ? La mission relevait tout, l'homme et sa vie. Elle le mettait sur un plan supérieur qui ressemblait un peu à un autel.

Et, de fait, Monsieur Daniel méritait cette confiance respectueuse. Il la méritait par sa conduite sacerdotale, par son esprit de religion, par son amour des âmes. Il était bon, charitable, dévoué. Grand est le nombre de ceux, de celles, qu'il a aidés de sa bourse, de ses conseils, de ses démarches empressées et onéreuses. Et cela avec une discrétion, un effacement, une humilité admirables.

Mais tout de même, il était bien original ! Ah, oui !

Monsieur Daniel n'aimait pas Monsieur Lecoq. Il faut s'entendre. Ne pas aimer signifie ici ne pas priser. En termes peut-être plus compréhensibles, ce n'était pas son homme. Et il avait une manière assez bizarre de le manifester. D'ailleurs il faut le dire : c'était sans malice de sa part, c'était aussi à la grande joie, voire hilarité des confrères. Le dernier jour de l'année et à la fête patronale du supérieur on se réunissait à Notre-Dame, à la maison-mère. Grand et magnifique dîner. C'était le temps où ces agapes fraternelles n'onéraient pas le budget de l'économe. On y venait des paroisses et des maisons d'éducation. Réunions pleines de charme. A la salle commune, après le repas, on s'assemblait et c'était alors le discours du doyen d'âge, de Monsieur Daniel. Il y faisait régulièrement l'éloge des supérieurs disparus qu'il appelait tous François. Si bien qu'il ne restait plus rien à dire du supérieur actuel. Mais Monsieur Lecoq n'était pas homme à s'en formaliser. Au fond il était content d'échapper ainsi à des compliments d'une saveur douteuse.

Monsieur Tallet déridait Monsieur Lecoq. Il le faisait sourire, même rire parfois, mais dans ce dernier cas toujours très discrètement. Lui Monsieur Tallet ne riait jamais. Il s'asseyait après le dîner sur l'un des grands fauteils, exactement le troisième et, renfrogné, gardait le silence. Fâché? Allons donc, mais non. Seulement taciturne. C'est alors que Monsieur Lecoq l'attaquait. « Allons, Père « Tallet, qu'en pensez-vous? Plus fort que cela, j'en suis sûr. » Et la réponse toujours la même: « En effet, monsieur le supérieur. Je me rappelle... » Et il se rappelait non seulement les événements, mais les rêves, mais les imaginations, mais les aventures, mais les voyages, et le tout avait été vu, entendu, mesuré, compté. Quelle vie que la sienne! Tissée de dangers, de merveilles, de surprises! Chez les sauvages et dans les villes; à Oka et sur les lacs du Nord; au Mile-End et sur la rue Richmond! Voix puissante qui ralliait les indiens à dix milles à la ronde; cheveux que l'hiver des grandes

plaines blanchissait chaque année et que le printemps ramenait à leur couleur naturelle; usage du téléphone avant qu'il fût inventé; banques sauvées de la faillite par une intervention calme, audacieuse et opportune. Et devant les objections, les fraternels sarcasmes, les rires bruyants et prolongés, la sérénité du juste qui a dit la vérité, rien que la vérité. « Je sais ce que je dis ». Avec cela l'amour de la pauvreté poussé à un degré héroïque, le travail constant, le travail obstiné, une érudition étonnante d'ampleur, une prodigieuse mémoire, un vrai bénédictin auquel les circonstances ont refusé son plein épanouissement.

Monsieur Braye venait lui aussi à la salle de communauté. Il s'asseyait sur un banc appuyé au mur et perpendiculaire aux fauteuils, tout près d'une petite table un peu en retrait et où s'entassaient les journaux de la veille et du jour. Il ne restait pas longtemps, appelé presque toujours et immédiatement au parloir.

Monsieur Braye était de Champagne, de la ville d'Épernay. Il y était né en 1851. Prêtre en 1875 il arrivait à Notre-Dame en 1885. Il devait y exercer le saint ministère jusqu'en mars 1924. La maladie depuis lors le confina à l'Hôtel-Dieu. Il y mourut en septembre 1926.

Petit, d'allure vive, les yeux bien ouverts et brillants, la voix claire, claironnante un peu, Monsieur Braye ne tarda pas à conquérir et à garder longtemps dans le clergé paroissial, nombreux alors, une place de choix. C'est aux œuvres féminines surtout qu'il fut appliqué. Il y acquit une popularité considérable. La chapelle du Sacré-Coeur se remplissait le dimanche et la foule, les portes restant ouvertes en arrière, débordait sur le corridor qui contournait le maître autel de l'église. On écoutait les avis, on écoutait le sermon. Surtout on écoutait le cas de conscience. C'était le plat de résistance, épicé assez pour solliciter l'attention. Berthe, Agnès, Thérèse, Ernestine y perdirent leur réputation et furent durement traitées par le casuiste. Seulement des dangers existaient dans le système, dangers auxquels

il fallait bien parer. Des Berthe, des Thérèse, il y en avait dans l'auditoire. Elles n'aimaient pas à s'entendre nommer, les regards qui s'arêtaient sur elles les mettaient mal à l'aise. Elles se plaignirent. Alors il fallut mettre en scène des Eudoxie, des Palmire, des Francine et encore avec précaution. En second lieu les cas ne sont pas innombrables. On risque de se répéter. Il faut du nouveau et alors que les esprits se blasent et que l'attention s'épuise on doit chercher dans la nouveauté, dans l'étrange, dans l'inattendu, le stimulant nécessaire. Et les timorées, les scrupuleuses de se plaindre. C'est ce qui arriva. Les modifications rendues obligatoires diminuèrent la vogue du genre. Il fut mis au rancart.

En chaire Monsieur Braye fut un prédicateur convenable qui se faisait écouter et suivre par un auditoire intéressé. Mais pas plus. Il n'avait ni l'imagination d'un Martineau, ni la sensibilité d'un Deschamps. Puis, parfois, il lui arrivait de faire quelques réflexions qui n'étaient pas du goût du consul français. Ce consul dans le temps était Monsieur Klekskowski. Je ne sais si j'épelle bien le nom. Je crois y avoir mis le nombre suffisant de k. Ce consul était un croyant, même un pratiquant. Il avait son banc au sommet de l'allée de la chaire, le premier en avant. Il lui fallait se retourner pour mieux suivre le prédicateur. Ce qu'il faisait d'ailleurs sans vergogne quand le prédicateur lui plaisait. Mais il restait fixé vers l'autel lorsque le discours lui déplaisait. Or Monsieur Braye avait un dimanche frappé à tour de paroles grondantes sur le gouvernement français, le gouvernement de Combes, le gouvernement qui chassait les religieux, qui mettait dans la rue les religieuses expulsées de leurs écoles. Oh ! ce ne fut pas long et automatiquement le consul fut tourné vers l'autel, manifestement mécontent. Et ce fut la protestation auprès du supérieur chez qui chaque dimanche à peu près il allait causer. Monsieur Braye s'abstint dans la suite de toute allusion sur la politique étrangère en général et sur la politique française en particulier.

Il ne retourna jamais en France. Il dépensa lentement ses forces au service des oeuvres féminines auxquelles l'obéissance l'attachait. Il restait distant de toute vie publique et extérieure. Jamais il n'usa du téléphone, ni pour appeler ni pour répondre. Sa mort passa presque inaperçue. Seules quelques pénitentes dévouées, en charge d'une maison familiale qu'il avait fondée, gardèrent pour sa mémoire un culte de reconnaissance et d'affection.

Il était difficile à Monsieur Lecoq de ne pas remarquer Monsieur Onésime Hébert. Sa taille très haute, il avait bien six pieds, sa corpulence, la majesté énigmatique de sa figure l'imposaient à l'attention de tous. Sa carrière n'avait pas été tourmentée. Elle avait été plutôt accidentée. Si le mot était français ce serait plus exact de dire : incidentée. Car dans cette vie pas de grands événements, mais des circonstances peu en harmonie avec l'homme. Il est d'abord curé. Ce n'est rien d'extraordinaire. Mais il est curé au loin, aux Iles de la Madeleine. C'est l'isolement, les communications avec la terre ferme étant difficiles durant la belle saison et impossibles à l'époque de l'hiver. Il y demeure onze ans faisant modestement le bien. On y a confiance en lui, on est docile à sa direction. Avec un abandon où il y a plus de familiarité que de révérence on l'appelle dans l'intimité : le gros-t-Hébert. L'appellation sera conservée chez les élèves lorsque, entré à Saint-Sulpice et nommé préfet de discipline au collège, il sera durant deux années en contact avec eux. Ceux-ci se laissent d'abord gagner. Ils livrent leurs secrets et s'épanchent en confidences. Puis ils trouvent le surveillant trop rusé pour eux, ils prennent peur, ils se retirent, ils se ferment et se dérobent. C'est fini. L'idyle aura duré un peu plus d'une année. Il faudra changer de milieu et ce sera Notre-Dame, ce sera le service des pauvres, la fondation d'un patronage pour jeunes ouvriers, ce seront les allées et venues en quête de ressources. L'oeuvre met en lumière l'ouvrier. Ne peut-il pas monter d'un cran ? Des confrères y pensent peut-être. Lui, dit-on, certai-

nement. Château de cartes. Patatras. Tout s'est écroulé. Car la maladie est venue, car la mort a suivi. Monsieur Hébert est allé contempler du haut du ciel les beautés du congrès eucharistique. Il en avait vu ici-bas seulement les préparatifs.

Lorsque Monsieur Lecoq arriva comme supérieur à Notre-Dame Monsieur Sentenne vivait encore. Il ne devait mourir qu'en 1907. Monsieur Sentenne avait été dans la communauté un gros personnage : curé de Notre-Dame, curé de Saint-Jacques, assistant, consultant. Il avait à Saint-Jacques construit le clocher avec sa flèche élancée. Il avait à Notre-Dame ajouté à l'église la chapelle du Sacré-Coeur. Il avait partout brassé bien des affaires. Physiquement il était énorme. Dans les douze dernières années de sa vie il dormit dans un fauteuil sans se coucher et dans sa chambre il n'y avait pas de lit. « Vous devriez prendre de l'exercice, disait le bon docteur Rottot à Monsieur Desmazures qui se plaignait de maux d'estomac. Mais j'en prends. — Vraiment ? — Mais, oui, trois fois par jour, je fais le tour de Monsieur Sentenne. — Ah ! c'est bien assez et même un peu trop ».

C'est au milieu de ces confrères que Monsieur Lecoq venait passer ses journées. En général il était gai, souriant plutôt et serein. Il écoutait plus qu'il ne parlait. Rarement il discutait, faisait étalage de ses connaissances. Il cherchait, au contraire, à s'effacer, donnait volontiers des éloges, rapportait avec un plaisir évident ce qui avait été dit de favorable pour tel ou tel des prêtres de sa communauté. Une fois par semaine, le lundi après la récréation qui suivait le dîner, il réunissait les deux groupes de prêtres de Notre-Dame et de Saint-Jacques. C'était la conférence. Il ne faisait pas lire. Il ne lisait pas. Il parlait, donnait quelques nouvelles, faisait connaître les décisions romaines. Il commentait alors aussi les fêtes et les offices liturgiques ou bien encore traitait durant quelques semaines un sujet de morale ou de spiritualité.

Deux fois chaque année, en janvier et en juin il présidait à la conférence ecclésiastique. C'était le même auditoire assemblé pour une fin un peu différente. Les travaux ayant été lus et le cas de conscience résolu et discuté il résumait sur ces points de dogme et de morale l'enseignement de l'église. Il le faisait toujours avec grande clarté, avec grande modération aussi.

De temps en temps arrivait la fête patronale d'un confrère. Elle était alors célébrée. Simplement. Elle l'était tout de même. La communauté, après le dîner, se rendait à la salle commune. L'économe présentait au supérieur un lys artificiel préparé par des religieuses, les mêmes toujours. L'économe devait le payer un dollar. Le supérieur présentait ce lys au confrère fêté. Il y joignait l'expression de ses vœux. Il l'embrassait ensuite. Et tous les assistants faisaient ensuite comme lui à tour de rôle.

Les jubilés, d'or seulement, étaient l'occasion d'une cérémonie plus solennelle. Le réfectoire recevait une décoration à laquelle des mains de religieuses avaient apporté leurs délicates industries. Les cinquante ne manquaient pas. Des communautés amies étaient venues pour le repas un énorme gâteau, des fruits, des bonbons. Le jubilaire s'asseyait à la table du supérieur. Il recevait de lui des félicitations et des vœux, auxquels aimablement et humblement il répondait en n'oubliant pas de remercier.

Le mardi de chaque semaine durant les mois d'été on allait dîner à la ferme. La ferme s'élevait, c'était une maison, sur le premier plateau de la montagne. Il y avait un grand réfectoire où les confrères rassemblés pouvaient facilement trouver place. On venait des paroisses, on échangeait des bonjours joyeux et, après la lecture du Nouveau Testament et quelques instants de récollection, on se mettait à table. Repas joyeux. L'air pur entrant par les fenêtres, les rayons de soleil, le chant des oiseaux, apportaient à ces agapes fraternelles

un éclat et une douceur dont l'âme restait imprégnée le reste de la journée.

La fête du supérieur, la fête patronale, ramenait les confrères des différentes maisons et même d'Oka à Notre-Dame. On invitait pour cette circonstance solennelle les chefs des communautés voisines, les amis de la maison. Toute la table au fond de l'ancien réfectoire était remplie et l'on devait souvent demander de la place aux tables secondaires perpendiculaires à la table principale. Du temps de Monsieur Colin la fête avait lieu en été et les conversations dans le jardin, sous la tonnelle, étaient permises. Avec Monsieur Lecoq la fête se ressentait déjà du froid de l'hiver approchant et c'était dans la salle commune et aux abords de cette salle que les conversations se poursuivaient.

Ce réfectoire vit encore la grande fête, plutôt les grandes fêtes organisées à l'occasion du congrès eucharistique de 1910. Il y eut là assemblée magnifique de cardinaux, d'archevêques, d'évêques et par les uns et par les autres, par tous, l'éloge de Saint-Sulpice. Ceux qui davantage étaient au courant de son histoire rappelaient le rôle important rempli par lui dans la ville et dans la région de Montréal.

Ce réfectoire devait disparaître. Il disparut lorsque pour l'installation des religieuses en charge de la cuisine et de la lingerie on dut élever une construction nouvelle en arrière du séminaire, le long de la rue Saint-François-Xavier. Dans le sous-sol et cependant bien sorti de terre fut placé le nouveau réfectoire. On y arrivait par une salle attenante à l'ancienne infirmerie et par un escalier un peu raide pour les âgés. Dès les premières marches le nouveau local apparaissait dans toute son ampleur et faisait vraiment bon effet. Ceci se passait vers 1912.

Ce ne fut pas la seule modification dans l'intérieur de la maison. La procure changea, elle aussi, de place. Ce n'était pas sans besoin.

L'ancienne procure était dans un enfoncement, en retrait du parloir. Le soleil n'y apparaissait jamais, les livres et les papiers s'entassaient pêle-mêle. Deux pupitres étaient réservés l'un au procureur, l'autre au gérant. Le gaz restait allumé toute la journée. C'était avec des chandelles que l'on pénétrait dans la voûte pour en tirer ou y mettre les documents d'importance. Le département de la finance fut installé à l'étage supérieur. Il eut du soleil, de l'air, du silence, ce dont il avait besoin. Ce fut une amélioration nécessaire et excellente.

L'ensemble de la maison garda toutefois son aspect traditionnel, l'aspect que les siècles lui avaient donné et que tant de vies passées dans son enceinte avaient en quelque sorte attaché à ses murs. Maison de silence, maison de recueillement, maison de paix, maison d'union à Dieu. Les existences s'y dépensaient dans l'obscurité, dans le dévouement, dans le mérite. Pour cette raison on s'y trouvait heureux. Les jours de la terre y étaient marqués de joies sereines et de souffrances chrétiennes. Ils s'écoulaient tranquilles jusqu'au jour suprême, jusqu'à l'appel du Père vers la demeure éternelle.

*
* *

Monsieur Lecoq n'avait pas à vivre seulement à l'intérieur du séminaire. Il avait à l'extérieur des devoirs à remplir, des visites à faire, des séances ou des assemblées à présider. Sans s'y livrer entièrement, ce qui n'était pas dans ses habitudes, il lui fallait y faire acte de présence et souvent il avait à y prendre la parole. En général et si l'on excepte les dernières années de son supérieurat il ne se déroba pas à ces fonctions.

Dès le premier dimanche qui suivit son élection il apparut à l'église. Le clergé arrivait alors selon la coutume en procession dans le sanctuaire et se partageait en deux groupes vers les stalles, le curé occupant la première stalle du côté de l'épître et le supérieur la première stalle du côté de l'évangile. Cette place Monsieur Lecoq

l'occupa bien régulièrement durant les années où il fut supérieur. Chaque dimanche il assistait à la grand'messe. Il revenait à l'église pour les vêpres et il suivait alors pieusement les processions qui depuis les origines font le tour de l'église, les trois premiers dimanches du mois. Quelquefois dans les fêtes solennelles il chantait la messe. Il monta en chaire aussi et il prêcha. Mais alors ce ne fut pas un succès. La voix était trop perçante et les gestes étaient gauches et écourtés. Puis le fond même du sermon dépassait manifestement l'intelligence de son auditoire dans son ensemble. Les hautes ou profondes considérations mystiques n'étaient pas faites pour lui. Cet insuccès dont facilement il se rendit compte le détournèrent de la chaire. Il n'y monta plus.

Il disait un jour, c'était en septembre 1910, au supérieur général qui allait retourner en France, que sa vie avait été un lamentable fiasco. Il le disait avec conviction et sincérité. N'être pas prédicateur populaire ne devait donc pas le décourager. Pas plus que des triomphes car il en connut, de réels et de magnifiques, ne pouvaient le rendre orgueilleux et fat. Après le concile national de Québec en 1909 il revint à Montréal simple, modeste, effacé comme jamais. Pourtant de ce concile où figuraient tant d'évêques, tant de supérieurs de communautés, tant de théologiens, il avait été la lumière et la gloire. Secrétaire général il avait à préparer le procès-verbal des séances. Cela entre deux réunions, dans un espace de temps plutôt court et en latin. Comment s'y prenait-il ? Mystère. Mais le compte-rendu arrivait à temps, rédigé en un latin limpide, avec les nuances qui disaient tout sans blesser qui que ce fut. Et le secrétaire apparaissait calme, recueilli comme si d'autres eussent fait le travail. Au cours des six semaines que dura le concile le supérieur était resté sur la brèche, interrogé, consulté, réclamé ici et là. C'est à ses connaissances théologiques, canoniques, scripturaires que l'on faisait appel. Dans le puits de science on puisait volontiers avec l'idée que

le puits était sans fond et que l'eau qui en jaillissait était claire et saine.

Antérieurement, avec un succès qui dépassait l'attente de tous ceux qui avaient vaguement entendu parler de lui, il parlait devant un auditoire d'élite à l'ouverture des cours universitaires dans le nouvel édifice dont on faisait ce soir-là l'inauguration. Rapidement et clairement il était entré dans son sujet. « Permettez-moi de poser une question et d'y répondre en quelques mots : Pourquoi dans l'université catholique y a-t-il une faculté de théologie ? » Et la réponse venait si claire, si précise, en une langue si correcte, si élégante, et parfois si vibrante, que les auditeurs, hommes de profession, étudiants, faisaient silence, un silence d'église, pour ne pas perdre une seule de ces paroles où s'enfermaient tant de science et tant de lumière. « Est-ce, » disait l'orateur, parce que l'Université croit en Dieu, non pas au Dieu-nature, au perpétuel devenir hégélien, à l'idéal abstrait de Vacherot, mais au Dieu personnel qui gouverne librement le monde qu'il a librement créé ? .. Est-ce parce que l'Université croit à la révélation, parce qu'elle croit que Dieu, supérieur aux lois qu'Il a Lui-même établies, a daigné parler à l'homme, lui communiquer ses pensées d'abord par ses prophètes, puis par son Fils dont elle recon- naît, professe et adore la divinité absolue ? . . . Mais la foi en Dieu, la foi en sa révélation, ce n'est encore ni la théologie ni la foi en la théologie. La théologie est née de l'union entre la pensée de l'homme et la pensée de Dieu. Elle est le fruit de l'effort de l'homme s'appliquant à la parole de Dieu et la comparant à ce que lui dit sa raison, pour faire des vérités rationnelles et des vérités révélées, une synthèse, un corps de doctrine, qui est le plus beau monument que le génie ait jamais construit ». C'est bien beau. Et il y a ici et là de véritables envolées lyriques. Ceci comme exemple : « Quelle puissance le moyen-âge empruntait à la théologie ! Vous avez lu le Dante et peut-être pas plus que moi vous n'avez pu sentir

« l'harmonie de ses vers. Mais quelle vie, quelle sève circule à travers
« cette poésie toute imprégnée de science théologique ! Le moyen-âge !
« il ne savait pas les lois de la résistance des métaux ; il n'aurait pas
« pu construire la tour Eiffel. Mais il a bâti la cathédrale de Cologne.
« C'était à l'oeuvre l'idée religieuse, la pensée chrétienne, le sens
« catholique, fouillant la pierre, sculptant l'ogive, découpant et sus-
« pendant les arceaux, amassant en faisceaux les colonnes et les lan-
« çant comme une prière vers le ciel. La foi, la théologie du moyen-
« âge, elle faisait palpiter la pierre, elle faisait prier ».

Monsieur Lecoq retrouvait les mêmes accents de conviction et de flamme lorsqu'à l'ouverture de la bibliothèque sulpicienne de la rue Saint-Denis il s'adressait à son auditoire, auditoire distingué, remplissant la vaste salle des conférences. Sur l'estrade avaient pris place aux côtés du premier ministre de la province les hommes le plus en vue dans les professions libérales, dans le commerce et l'industrie. Ce fut pour tous un beau régal. Un concours avait déterminé le choix de l'architecte. La construction était de bon goût, et bien adaptée aux fins auxquelles elle était destinée. Saint-Sulpice s'était de tout temps intéressé à l'instruction primaire, depuis longtemps il prenait sa part à l'instruction secondaire. Il voulait montrer par cette fondation que l'instruction supérieure ne lui était pas indifférente. A cette fin il mettait aux mains des étudiants, des écrivains, des lecteurs plus de cent mille volumes et un véritable trésor de documents. L'action était belle. On le lui dit ce 12 septembre 1915 sur tous les tons de la louange. Il appartenait à Monsieur Lecoq d'élever cet acte à sa vraie hauteur et d'en déterminer éloquemment les résultats espérés. La parole abondante, rapide, frémissante parfois et toujours si lumineuse n'avait pas manqué de le démontrer.

Pour le public en général cette oeuvre nouvelle. Pour l'université surtout. Quelques années plus tard lors de la grande souscription en faveur de cette université si méritante et si pauvre le séminaire tenait

à marquer son estime et à apporter son efficace encouragement. Il voyait la somme d'un million de dollars distribuée en cinquante versements de vingt mille dollars chacun. Hélas ! ce ne fut réalisé que bien incomplètement. Est-ce nécessaire de dire pour quelle raison ?

Mais l'oeuvre qui davantage gardait toute la sympathie de Monsieur Lecoq, celle vers laquelle il tournait ses regards et dont à tout prix il voulait la prospérité et le développement c'était le grand séminaire. C'est là qu'il avait vécu. C'est là qu'il vivait encore. Là étaient les espérances de l'église. Là aussi ses espérances à lui. Il y avait sa chambre et de temps en temps il apparaissait à la lecture spirituelle dans la chaire du haut de laquelle il avait si longtemps parlé de Dieu, de l'âme, du devoir, de l'avenir aux séminaristes. Et ceux-ci avaient senti leur âme soulevée de superbes élans, leur coeur embrasser et embraser le monde, leur esprit s'ouvrir à tous les vents du ciel. Ils avaient suivi l'acuité de ce regard mystique perçant les espaces terrestres pour contempler la beauté des éternelles splendeurs. Et dans la vie de plusieurs il en était resté d'incurables nostalgies.

Cette parole ardente et claire il la portait aussi au séminaire de philosophie, au collège, dans les communautés. Là, dans les communautés, il était reçu comme supérieur. Monseigneur l'archevêque avait désiré, en effet, qu'il fut chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, chez les Soeurs Grises, chez les Petites Filles de Saint-Joseph, son remplaçant auprès des religieuses, le guide dont les conseils et les décisions assureraient dans leurs maisons le maintien des saines traditions et l'observance des conseils évangéliques et des constitutions canoniques. Il y allait régulièrement surtout dans les premières années. Il n'est pas besoin de dire qu'il y était reçu avec un profond respect, avec une obéissance parfaite. Désireux de remplir son devoir dans toute son étendue il faisait passer aux aspirantes leur examen canonique avant leur admission à la profession religieuse.

Ces courses à l'extérieur ne le détachaient pas de Notre-Dame. Il y revenait fidèlement chaque jour. Il s'intéressait aux cérémonies de son église. La disparition des familles, la solitude qui envahissait certaines rues du bas de la ville, n'étaient pas sans l'attrister. Il sentait là un courant fatal auquel nulle force ne pourrait résister. Il aurait voulu pourtant la consécration de l'église. Il revient souvent sur cette question à la solution de laquelle le curé et ses auxiliaires voient beaucoup de difficultés. Il y a surtout la question de la dette qui pèse sur l'église avec peu d'espoir de la faire disparaître. Il cherche pourtant. S'il y avait un moyen ? Et le temps passa sans que ce moyen fut trouvé. Ce n'était pas que la fabrique fut dépourvue de ressources. Seulement elle venait de faire pour l'agrandissement du cimetière des dépenses considérables. Et la prudence commandait de s'en tenir pour le moment au strict nécessaire pour les grandes et coûteuses entreprises.

Monsieur Lecoq n'aurait pu l'aider de ses propres ressources. Il n'en avait guère. Il en avait un peu pourtant. Tous les mois, en effet, la procure mettait à sa disposition une certaine somme, exactement deux cents dollars. Le premier jour du mois commençant il prenait vers dix heures le chemin de la procure. Il en revenait à sa chambre avec la somme convenue. Il faisait ensuite cinq ou six petits paquets. Telle somme pour ceux-ci ou celui-ci ou celui-là. Il commençait alors à faire la distribution. Ce n'était pas long. Vers deux heures c'était fini. Toute la somme avait été placée « dans le sein des pauvres ».

Vie humble, vie mortifiée, vie pieuse, c'était sa vie. Et tous ses jours s'écoulaient ainsi comme un ruisseau paisible. Hélas ! non. Les flots tranquilles se gonflaient parfois. Et il y avait sur leurs bords comme un semblant d'orage.

On hésite à dire d'un saint qu'il s'est trompé. Les âmes prétendues pieuses en sont vite scandalisées. Comme si un saint pouvait faire erreur ! Cependant dans ces existences favorisées de tant de grâces divines les préjugés, les méprises, les malentendus peuvent s'insinuer. En fait ils s'insinuent et même ils règnent et conduisent. C'est que les saints sont comme nous sujets à des illusions, ils vont par nos chemins, ils se heurtent aux mêmes obstacles, ils ont des ascendances et connaissent des milieux qui influent sur leurs décisions. Dieu pourtant chez eux reste le maître. C'est pour lui qu'ils parlent, agissent, souffrent tout en se trompant et en trompant parfois les autres. Et leurs sacrifices, leurs angoisses, leurs larmes auront leur récompense.

La bibliothèque ouvrit ses portes en 1915. Immédiatement la question se posa : Que faire des livres à l'index ? Les garder, les mettre pour des raisons graves et cependant suffisantes entre les mains des écrivains, des chercheurs ? Oui, ont pensé quelques-uns. Sans doute qu'il faut là de la prudence, beaucoup de prudence, celle que l'on demande au pharmacien qui vend des poisons alors que ces remèdes dangereux peuvent être nécessaires ou être simplement très utiles. D'ailleurs la permission de lire les livres à l'index se donne et cette permission suppose qu'elle peut être avantageuse. Autrement l'église agirait dans ce cas sérieux sans motif. Non, non, disent et soutiennent d'autres. Non, il ne faut jamais soumettre les âmes à des tentations et les exposer par là même à des chutes lamentables. Le poison est poison. Poison pour le corps parfois nécessaire. Jamais pour l'âme. Une bibliothèque publique doit servir à tous indistinctement. Elle ne doit pas être un danger pour qui que ce soit. De quel côté pencha Monsieur Lecoq, on le devine. Et ceux qui le connaissaient bien savaient de quel côté il pencherait.

L'ancienne chapelle du grand séminaire avait ses charmes. Elle comprenait un vaste chœur où prenaient place les séminaristes, une petite nef en contre-bas où se groupaient les élèves du collège, un jubé

où autour de l'orgue on rassemblaient les chantes. Elle était pieuse. Depuis tant d'années on y priait avec tant de foi qu'à la longue les murs s'étaient imprégnés d'une mystique ferveur. Mais elle était devenue trop petite. Depuis quelques années les élèves du collège n'y allaient plus. Même pour le nombre toujours croissant de séminaristes l'espace manquait. Il fallait ou bâtir ou agrandir. On s'arrêta à ce dernier projet. Des plans furent tracés, étudiés, adoptés. Des sommes votées et le travail commencé. Il y eut alors au sujet de la surveillance des travaux des idées divergentes. Le confrère choisi par Monsieur Lecoq n'était pas du goût de tous. Quelques-uns mettaient en doute sa compétence. Ce qui augmenta le malaise ce furent les dépenses additionnelles auxquelles il fallut faire face. La chapelle s'élevait belle, de grande allure, d'un art religieux et noble. Mais elle coûtait cher. Oh ! les explications ne furent pas pénibles. Au vrai il n'y en eut pas. Seulement des paroles échappèrent, des froideurs se constatèrent. Le supérieur sentit que ses manières de voir n'étaient pas celles qui régnaient autour de lui. Il en souffrit, mais sans se plaindre, mais sans que son doux sourire fût altéré. Et lorsqu'en juin il partit pour le conseil qui se tenait à Paris il ne parla pas davantage, ne désigna personne pour le remplacer et emporta avec lui comme un trésor le lourd fardeau de sa peine et de son humiliation. Fatalités auxquelles les hommes vivant ensemble peuvent difficilement échapper. Il leur reste, et c'est beaucoup, et c'est tout, il leur reste la croix du Sauveur, les bras ouverts de la sanglante victime, le coeur transpercé, c'est-à-dire le refuge, le réconfort, la joie suprême du sacrifice et de l'immolation.

Lorsque Monsieur Lecoq devint supérieur provincial les communautés religieuses, au nombre de quatre, avaient comme aumôniers des sulpiciens. Il en était ainsi depuis leur fondation. Toujours, en effet, sœurs de la Congrégation, sœurs de l'Hôtel-Dieu, sœurs Grises, jusqu'aux dernières entrées dans la grande famille, les

Petites Filles de Saint-Joseph, toujours ces religieuses avaient été dirigées par des prêtres de Saint-Sulpice. Ensemble les filles de Jeanne Mance et les filles de Marguerite Bourgeoys avaient travaillé; ensemble, elles avaient souffert et avec les sulpiciens elles avaient assisté aux origines de la ville, fondé et développé ses œuvres et ses institutions. Plus tard les Soeurs Grises étaient venues se joindre à elles. Dans le quadrilatère dont un côté était le fleuve et les autres côtés les rues Notre-Dame et McGill et la petite place Dalhousie, des vies s'étaient dépensées admirables de dévouement et de noblesse. Saint-Sulpice d'ailleurs alors acceptait toutes les tâches et se livrait à tous les ministères. Il desservait les paroisses, instruisait les enfants, groupait et civilisait les sauvages, il allait au loin comme missionnaire, comme explorateur et découvreur. Personne ne songeait à le lui reprocher. Les circonstances lui avaient imposé un devoir où il avait vu les intentions providentielles. Ce devoir il l'avait rempli admirablement et dans l'histoire de l'église canadienne il avait écrit avec ses travaux et ses œuvres une page magnifique de pureté et de beauté. Fallait-il changer tout cela, dire que le temps était venu d'un retour complet et rapide à l'œuvre unique de la formation du clergé, ne gardant des anciennes occupations que ce qui était compatible avec cette seule mission? Oui pensait le supérieur. Abandonnons la direction des communautés. Nos prêtres seront plus à leur place dans les séminaires. La préparation au sacerdoce est le travail sacré et fécond qui donne à l'église pour le salut des âmes les ouvriers dont elle a besoin. Et ce fut fait. Plus exactement on commença à le faire. L'aumônier de l'Hôtel-Dieu fut retiré. Puis on s'arrêta. Il le fallait bien. De toutes parts les protestations les plus vives, les oppositions les plus solidement notivées se manifestaient. On écrivait à Paris et l'appel, un appel vibrant et presque tragique, atteignait les supérieurs majeurs. Ceux-ci doucement mais fermement demandaient de surseoir, de ne rien brusquer. Les temps n'étaient pas mûrs pour un tel changement. Au contraire. L'église demandait à ses fils et à ses filles de ne répudier

aucune activité alors qu'étaient en jeu partout des intérêts supérieurs à toutes les préférences, à toutes les traditions, à toutes les habitudes même séculaires. Il fallait sans hésiter livrer la bataille où serait l'ennemi et cela avec ses énergies, l'élan de toutes de ses forces, pour la victoire du Christ et pour le salut de la civilisation chrétienne.

C'est en octobre 1911 que s'ouvrit l'Ecole Saint-Jean. On la logeait dans l'ancienne Ferme, réparée et agrandie. L'idée du supérieur ? Protéger la vocation des enfants, les diriger plus directement vers le sacerdoce en diminuant la part des dangers, de l'imprévu, des compagnies peu sûres et mondaines. Bref une serre où les âmes comme des fleurs recevraient en abondance ce qui était nécessaire à leur croissance et à leur épanouissement, les rayons du soleil, l'eau fécondante, les soins des jardiniers expérimentés. Et ce fut fait. Pas complètement. On aurait voulu un règlement plus sévère, des vacances plus courtes, une piété plus intense. Pour obtenir des résultats plus consolants en vocations plus nombreuses. L'excellent esprit de la communauté se manifesta alors. Le projet n'avait pas plu. On le trouvait chimérique. On trouvait qu'une injure était faite par cette fondation au Petit Séminaire dont le personnel n'avait certainement pas démérité à ce point. On rappelait que dans notre province d'autres idées avaient cours, que nos évêques envisageaient sous un angle tout-à-fait différent la question de la préparation au sacerdoce. Puis l'oeuvre nouvelle avait été dans sa fondation, elle était dans son maintien un fardeau pour la procure, à un moment surtout où montaient à l'horizon des nuages noirs d'orages et de foudres. Pourtant on se taisait et l'on attendait. La Providence régla la difficulté d'une manière imprévue. La maison fut fermée en 1926. Monsieur Lecoq n'était plus alors supérieur. Jusqu'à la fin, en 1923 lors de la visite canonique du supérieur général actuel, il recommandait instamment sa chère maison. Ses craintes ne s'apaisaient que sur la promesse de la conserver.

Et c'est fini ? Malheureusement non. Ce qui suit n'a guère d'importance. Et pourtant. Voici. Vers 1904, dans une conférence à Notre-Dame Monsieur Lecoq s'élève fortement, il y met même un peu de rudesse, ce qui n'était pas dans ses habitudes, il s'élève contre les confrères qui vont dans les communautés dont ils ne sont pas chargés pour entendre des confessions ou donner les directions. Ils font mal. Leur devoir n'est pas là. Il est dans les fonctions auxquelles ils ont été assignés. Qu'ils laissent la direction des religieuses aux aumôniers qui y ont été nommés. Le bon ordre, la discipline nécessaire dans ces maisons l'exigent. Et d'ailleurs pour quelle raison contrister souvent par leur intervention les confrères d'expérience et de zèle qui y travaillent. Il avait raison. Tous le comprirent et tous firent bon accueil à ses paroles. Or des années passèrent. Et insidieusement, sans qu'il s'en aperçût, peu à peu, Monsieur Lecoq fut pris dans les filets, mettons dans les saints filets. Et cela à fond, sans réserve, jusqu'à la fin de son admirable vie. Durant les dernières années, alors qu'il pouvait encore malgré ses souffrances très vives faire un peu de ministère, entendre quelques confessions, écrire des lettres, il se donna tout entier à ce modeste et, espérons qu'il en fut ainsi, fructueux labeur. Les évêques, les prêtres furent mis à l'écart à leur grand et légitime mécontentement. Seules quelques religieuses, car de fait il n'y en eut jamais un grand nombre, furent l'objet de ses visites, de ses conseils, de sa correspondance, de son dévouement. Eut-il raison d'agir ainsi ? *Alii aliter sentiunt.*

*
* *

En 1913 Monsieur Lecoq avait encore bonne santé. Il montrait en toute occasion une endurance extraordinaire au travail, à la fatigue, aux surprises de l'existence journalière. La maladie allait venir foudroyante et terrible. Il avait atteint alors le point culminant de son administration. Jetons avec lui un regard sur les différentes œuvres

qui étaient depuis un temps plus ou moins long l'apanage de Saint-Sulpice à Montréal.

Le grand séminaire s'était dans les dernières années développé considérablement. Le nombre des élèves atteignait trois cents et dépassait parfois ce chiffre. Une aile avait été construite qui avait augmenté l'espace logeable. Des transformations intérieures avaient rendu la discipline facile et le déplacement pour les exercices plus rapide. Les études étaient elles-mêmes en grand progrès. Depuis déjà bien des années, exactement depuis 1886, on avait mis en honneur les argumentations. Les craintes entretenues à ce sujet par quelques confrères très conservateurs et redoutant les nouveautés, ne s'étaient pas réalisées. A ces joutes théologiques on avait ajouté les examens solennels pour l'attribution des titres universitaires de licencié et de docteur. La maison, avec un personnel qui gagnait chaque année en science et en expérience, voyait se lever devant elle un brillant avenir.

Le séminaire de philosophie, installé depuis 1894, plus haut sur la montagne avait lui aussi d'heureuses et prospères années. Elèves nombreux, personnel dévoué et compétent, succès dans les examens du baccalauréat, autant d'indices de progrès, autant d'assurances de futur développement.

Le collège ne restait pas en arrière. La vieille maison s'améliorait, se réparait, s'embellissait. Les alentours, aux jours d'été devenaient un immense parterre où la nature et l'art s'unissaient pour prodiguer parfums et couleurs, sites ombragés et pelouses ensoleillées. Les études y étaient en réel et constant progrès au point que l'homme mûr revenu sur les bancs d'une des classes où autrefois il avait appris, aurait été confus de trouver les élèves d'aujourd'hui tellement en avance sur ceux de jadis, soit par la culture générale, soit par l'étude de sciences auxquelles autrefois on ne pensait même pas.

Dans les quatre paroisses qui relevaient encore de Saint-Sulpice la vie chrétienne était en honneur. Elle gardait les familles, elle accompagnait les individus dans leur travail et leurs occupations. Saint-Patrice conservait le souvenir des pasteurs d'élite que Dieu lui avait accordés et qui l'un après l'autre avaient jeté tant de lustre sur la paroisse. Elle restait aussi sulpicienne avec un prêtre de la communauté pour l'administrer. Si les familles quittant le bas de la ville s'éloignaient plus ou moins du temple cher à leurs ancêtres elles y revenaient volontiers pour les grandes solennités, et les cérémonies voyaient alors l'affluence de peuple que souvent avait contemplée le Père Dowd et Monsieur Quinlivan. Saint-Jacques restait la paroisse canadienne et profondément pieuse où avaient travaillé les Rousslot, les Deguire, les Charrier, vrais prêtres, apôtres zélés, dont la mémoire vivait encore au sein d'une population demeurée sincèrement chrétienne. Oka dressait son élégant clocher sur les bords du lac des Deux-Montagnes. Les amateurs d'histoire y voyaient passer à l'orée de la forêt ou naviguer sur les eaux du lac les sauvages aux noms bizarres, peints et tatoués, la tête emplumée, le regard dur et la voix rauque et, en même temps, les missionnaires, aux noms sonores de France, que la Providence attachait à leurs pas pour les éclairer et les sauver. Sans doute les épreuves ne manquaient pas. Les droits du séminaire étaient encore parfois contestés et il fallait des décisions juridiques pour apaiser durant quelque temps les sauvages protestants. Mais la paix revenait et les pins avec les âmes chantaient le créateur de l'incomparable nature dont les beautés ravissaient les regards, l'amour du rédempteur dont la croix dominait la montagne, étendant sous le ciel serein ses bras miséricordieux. Restait Notre-Dame. Les jours de gloire étaient passées. Passés, oui vraiment passés, ces rassemblements énormes pour les messes dominicales alors que toutes les rues depuis la rue Sainte-Catherine déversaient leur population croyante et pratiquante dans les vastes nefs de l'église. Transformation fatale des grandes villes !

Ce qui demeure c'est la masse imposante du temple, c'est la majestueuse beauté de son sanctuaire, c'est la puissante harmonie de son orgue, c'est pour les fêtes solennelles, un ensemble à la fois pieux et grandiose que l'on rencontre difficilement ailleurs.

Et maintenant lecteur, qui que tu sois, ferme les yeux, rassemble par l'imagination tout ce que tu viens de voir : les maisons de la montagne, les paroisses, les communautés filiales de la communauté-mère; dresse au-dessus de ce groupement magnifique les tours de Notre-Dame où gronde le bourdon, où chantent les dix cloches, et dis avec le prophète : Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob, tes demeures, ô Israël ! ¹

¹ Nombres XXIV, 2.



CHAPITRE CINQUIÈME



LE PÈRE

Pour un grand nombre de ceux qui l'ont connu le souvenir qu'a laissé Monsieur Lecoq est surtout celui de sa bonté, de sa charité. Il fut bon et il aima. Il aima surtout. Ces manifestations de tendresse sont innombrables. Elles furent discrètes, elles se cachaient. Le bienfaiteur s'enveloppait d'un voile de mystère. Dans la vie des aimés il entraît à pas feutrés, en silence, paralysé, semblait-il, par la timidité. Ce n'est qu'à la longue, après d'humbles essais et d'hésitantes tentatives qu'il avançait. Le « monsieur » devenait « cher monsieur » puis « mon enfant » puis « mon cher enfant » puis... la litanie s'allonge et les appellations deviennent de plus en plus tendres. Une âme s'y épanche en une incoercible affection. Et tout cela imprégné, pénétré, saturé d'un immense amour de Dieu, le seul qui put autoriser, garder, élever, ennoblir les amitiés, éloigner d'elles tout ce qui serait vulgaire ou simplement moins distingué et moins noble.

Il est difficile de tout dire quand il s'agit des bontés et des tendresses paternelles de Monsieur Lecoq. Le mieux serait de classer ce que l'on sait. On arriverait ainsi à se tracer un chemin dans l'abondante végétation des souvenirs. C'est ce qui va être fait. Ou bien les admirables charités de Monsieur Lecoq concernent plutôt le bonheur temporel. Elles pourraient être dites corporelles. C'est une première série. Ou bien les autres s'adressent surtout à l'âme. Ce sont des charités spirituelles. C'est le zèle pour la sanctification d'une âme, le constant et généreux effort pour élever cette âme vers des hauteurs de pureté et de paix. Et ici il est plus admirable encore que là.

Lors des travaux de la chapelle du grand séminaire un contre-maître, le contremaître plutôt puisque c'est lui qui a la direction des travaux, tombe d'un échafaudage et se tue². Désolation générale. L'homme a été un exemple d'ouvrier ponctuel, laborieux, respectueux, chrétien. Il n'y a certainement aucune faute de la part des entrepreneurs des travaux. Le pauvre malheureux qui a été tué sur le champ laisse une femme et cinq enfants, trois filles et deux garçons : Léona, Annette, Rhéa, Oscar, Lucien. Ils vont devenir la famille de Monsieur Lecoq. Absolument. Il les suivra, leur fournira l'argent nécessaire à leur subsistance, les encouragera, leur donnera des conseils. Les visites et les lettres ne se comptent pas. Il a pour la mère qui a accepté son épreuve avec un courage et un abandon à Dieu profondément chrétiens, des paroles de vénération. Elle est pour lui « l'une des plus douces créatures du Bon Dieu », « un ange sur la terre ». Il l'assiste, quelques années plus tard, à sa mort³. Lui qui n'a jamais fait de ministère devient par charité confesseur, visiteur de malade, assistant de mourant. Et cette mort qu'il a consolée, qu'il a éclairée des espérances éternelles l'attache davantage aux enfants. Il voit à leur éducation. Aux écoles où il les envoie succèdent, lorsque la mère est morte, les pensionnats. Il paie pour eux. Chaque mois il y a une grosse part de son allocation mensuelle qui est mise de côté pour eux. Plus tard lorsqu'il ne sera plus supérieur, les enfants s'inquiéteront : comment pourra-t-il continuer à nous venir en aide ? Il les rassure et fait auprès de son successeur les démarches nécessaires. Celui-ci lui donne l'assurance que le séminaire continuera de payer la pension des enfants. Joie profonde. Il communique aussitôt la nouvelle. Que les petits soient donc sans crainte ! Je dis : les petits. Je me trompe. Ils ne sont plus petits. Garçons et filles ont grandi. Le père a vu à leur première communion. Il y a assisté au grand étonnement des religieux et des

² Le 28 novembre 1904.

³ Avril 1907.

religieuses. Il a écrit. De si belles lettres, si touchantes, si bonnes ! Si Dieu voulait, oui, les prendre à son service ! Les filles entretiennent cet espoir. Léona sera religieuse. Elle sera professe dans un beau jour de fête qui apportera une douce consolation au cœur paternel. Une autre essaiera de marcher dans la même voie. Pas assez loin. Une autre se mariera. Les deux garçons seront placés dans un juvénat. Mais la vocation ne pourra les y rejoindre. L'un d'entre eux mourra jeune. L'autre cherchera son chemin dans le monde. Et l'amour qui avait veillé sur eux, un amour dont la force égalait la tendresse, cet amour, nous pouvons bien le croire, franchissant avec l'âme du père les frontières du temps, allait achever son œuvre dans l'éternité.

Tout près de Bonsecours il y avait une école de petits garçons. Les enfants n'y étaient pas nombreux et ils n'étaient pas des plus favorisés de la nature, de la fortune. Par quel concours de circonstances Monsieur Lecoq prit-il contact avec cette œuvre ? Une religieuse, sans doute l'y avait intéressé. Et il l'aima. Se rappelant l'opuscule de Gerson avec son titre qu'il aimait à citer : *De parvulis ad Christum trahendis*, il voulut attirer ces chères petites âmes à Celui qui les aimait tant. Il se fit pour eux catéchiste. Régulièrement il entra dans leur classe, une fois chaque semaine. Il n'y restait pas longtemps. Et simplement il enseignait la doctrine chrétienne. Ce n'étaient pas les hautes et doctes leçons de théologie. L'enseignement était rapetissé à la taille de ses élèves. Il complétait le bienfait de ses visites hebdomadaires en présidant à leur distribution des prix. Grand honneur ! Les parents surtout en étaient touchés.

Les enfants n'étaient pourtant pas le *pusillus grex* dont Monsieur Lecoq tenait à être le pasteur. Il n'avait pas ce qu'il fallait pour les intéresser, les attirer, si ce n'est son doux et tranquille regard. On s'imagine difficilement le supérieur plaisantant avec les enfants,

les taquinant, disant des choses énormes pour leur agrandir les yeux dans l'étonnement ou bien pour fleurir leurs lèvres d'un confiant et pur sourire. Son troupeau à lui, les brebis auxquelles il donnait avec joie, avec amour, son temps, ses forces, les admirables ressources de son esprit et de son cœur c'étaient les séminaristes. Et ici l'histoire s'illumine et s'élève. Sans qu'il le veuille l'historien se transforme en poète. Il écrit un poème en croyant raconter des faits. C'est qu'il y a là des sentiments rares, d'une délicatesse inconnue à la terre. Ces fleurs ne sont pas de nos parterres d'ici-bas. C'est dans le ciel qu'elles ont pris leur parfum et leur éclat. Essayons plutôt de dire.

Félix d'abord. On ne parlera ici que des morts, en général. Les vivants trouveraient peut-être étrange que leur nom apparut dans ces pages. On ne parlera d'eux que plus tard. Donc Félix. Dans une lettre qui n'est pas datée, ce qui arrive assez souvent, mais qui doit être de 1920, ou par là à peu près, Monsieur Lecoq écrit à Félix : « Mon enfant, le plus cher de mes enfants. » Et il ajoute : « Si nous « voulons être vraiment heureux, faisons de vrais sacrifices. J'en « ferai un, mon enfant, en brûlant votre incomparable lettre. Mais « je ne veux rien garder, et la mort peut me surprendre. Au prix « de ce que j'ai été ou aurais dû être, il y a longtemps que je suis « déjà mort ». Il ne gardera rien, en effet. Dans ses tiroirs sans serrure il n'y avait plus rien à prendre lorsqu'il mourut. Le peu qui lui restait, ou mieux qu'il croyait lui rester, il l'avait donné par testament à Félix. En réalité celui-ci n'eut rien. Mais avant sa mort et durant une vingtaine d'années Monsieur Lecoq l'avait enrichi de tant de nobles et précieux trésors.

C'est en 1884 que Félix entra au grand séminaire. Il venait de philosophie et du collège. Ici il était entré en 1881. Il était de Cacouna. A une époque, vers 1880, Cacouna était très achalandé comme petite ville d'eau. Il y avait un grand hôtel et durant

Bonne cousine

C'est de l' Hôtel-Dieu que j'
vous écris et c'est pour cela que
j'attends à Préville, à tout hasard,

+

Ceci est mon testament.

Je prie mon ami Paul Bouché de
la Ville Gossy demeurant à Nantes
rue Miséricorde numéro cinq, de
transmettre à mon décès tout mon petit
avoir à monsieur Pierre Felix Lirio,
prêtre, né à Lacouane le vingt-neuf juin
mil huit cent soixante-cinq, aujourd'hui
curé de Barachois-de-Malbaie comté de
Gaspé, Province de Québec.

Montréal, le vingt-quatre décembre mil
huit cent quatre-vingt-quinze

Isidore Marie Charles Leroy

la belle saison cet hôtel ne désemplissait pas. Les sulpiciens empêchés d'aller à Oka dont les sauvages avaient incendié l'église et le presbytère, avaient pris la direction de Cacouna. Ils avaient loué une maison voisine de la demeure de Félix. Celui-ci avait alors quatorze ans et venait de commencer son cours classique au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il fut vite remarqué par un des visiteurs. Il était difficile qu'il ne le fût pas. Un peu frêle et pourtant élancé il avait de grands yeux bleus un peu pâles, un front large, des cheveux blonds ondulés, des traits délicats. Il y avait surtout dans la profondeur de son regard une pureté telle qu'elle attirait invinciblement. Toute sa vie il devait garder cette apparence. Le front plus tard sera plus découvert, les cheveux se feront rares, la démarche sera plus lourde, le pas plus martelé et la parole plus lente, les épaules et le cou s'inclineront trop, mais l'âme continuera de briller dans le regard franc, pur et doux. Et Monsieur Lecoq l'aima. Oh ! comme il l'aima ! Il l'aima durant les deux années de son grand séminaire. Félix fut rappelé par son évêque au bout de ce temps. Il l'aima durant les années qui suivirent et les témoignages de cette affection ne manquèrent pas. Durant sept années, exactement, il lui écrivit chaque jour. Chaque jour, en effet, Félix trouve dans son courrier quelque chose qui vient de Montréal. C'est une lettre, un extrait de journal, une étude théologique. Ou bien ce sont des plans de sermons, des résumés de retraite. Ou bien encore ce sont des vers latins. Ou bien des rappels d'événements heureux avec les vœux qu'ils comportent : anniversaire de naissance, d'ordination, de première messe, fête patronale ; les rappels de faits douloureux : morts d'êtres chers, et alors les lettres se font plus tendres et plus paternelles. Félix répond. Les lettres sont lues, baisées, apprises par cœur, puis déchirées. Il le faut. Et parfois... Je laisse Monsieur Lecoq raconter lui-même l'incident. Il est en lui-même une révélation.

« Vous dirais-je l'heure d'agonie que m'a causée ma distraction
« au reçu de votre télégramme le 8 septembre dernier ? Au télégraphe
« on l'avait assez correctement écrit. Moi, par ma faute, je l'ai lu
« ainsi : « Malade. Pars Hôtel-Dieu par Campana ». Malade ! Est-ce
« grave ? (Je vous rapporte mes réflexions). Il vient. Je le saurai
« bientôt. J'aurais pu compter en marchant de long en large les
« palpitations de mon cœur. L'imagination, la folle du logis, allait aux
« extrêmes. S'il venait à mourir, oh ! qu'il serait difficile de me prêter
« le sourire aux lèvres aux rapports sociaux obligés ! Je demanderai,
« me disais-je, à me retirer à La Trappe. Cependant il faut agir et
« avant de reconnaître mon erreur j'avais écrit au Carmel, aux Fran-
« ciscains, et à une sainte de soixante ans Mademoiselle de la Rouxe-
« lière . . . Enfin après cinq quarts d'heure, je crois, je repris en mains
« le télégramme, occasion innocente de tant d'angoisses, peut-être pour
« voir à quelle heure il était arrivé à Montréal (2 heures 20). Alors
« la vérité brille dans tout son jour et le soleil brilla dans tout mon
« cœur. Heart full of sunshine. Walter Scott a dit : Fancy full of
« sunshine. Au dehors la lumière était radieuse et la ville me parais-
« sait bien belle quand j'allai télégraphier pour savoir le nom de
« la personne malade ».

Amitié comme il y en a peu. Vieillard décrépit, c'est son expression, il versait encore ses bénédictions sur la tête de ce fils mille fois cher et celui-ci sur le point d'expirer pressait encore dans ses mains tremblantes le crucifix d'ivoire qui lui venait de ce père à l'immense et dévouée tendresse.

Un autre. Celui-là se nomme Alfred. Il est du même temps que Félix. Ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis. Un peu plus qu'amis. Ils sont frères. Mais quelle différence dans les tempéraments ! L'un est lent d'esprit et de corps, l'autre est feu et flamme. Il a laissé au collège où il a étudié le souvenir d'un jeune homme ardent pour qui les risques et les aventures sont pain quotidien. Et

voici qu'en philosophie la grâce s'empare de lui et le transforme. Il est devenu calme, réfléchi, et surtout pieux. Il s'est sans réserve donné à Dieu. Oblation maintenue au cours des années qui suivent et cela en dépit des contrariétés et des épreuves.

Lorsqu'il arrive au grand séminaire sa santé est affaiblie. Il tousse et sa poitrine semble atteinte. Durant l'oraison, à plusieurs reprises, il dérange et ennuie par ses coups de voix les séminaristes. Et Monsieur Lecoq croit que si, un peu avant minuit, il prenait un breuvage chaud, cela lui ferait du bien. Et chaque soir, durant huit mois, il ira, à onze heures, chercher sur le premier palier de l'escalier qui descend au réfectoire, dans le carreau qui donne sur la cuisine un pot de lait et d'œufs préparé par Lemay, le cuisinier. Il le portera à Alfred, causera un peu avec lui durant l'absorption et reviendra à sa chambre. Il sera tout près de minuit.

De retour de Paris où sa santé chancelante ne lui a pas permis de compléter son noviciat, Alfred est nommé professeur au grand séminaire. Comme jadis, lorsqu'il était simple séminariste, il sera l'objet d'attentions spéciales. Avec beaucoup de discrétion il sera suivi et des soins assidus atténueront autant que possible les fatigues de l'enseignement et de la vie sédentaire. Et ces soins paraissent obtenir l'effet désiré. Alfred va mieux. Il va bien. Et cela durant des années. A son enseignement régulier il ajoutera l'économat. Ce qui n'est pas petite besogne. Puis arrêt sensible dans l'amélioration, recul, voici la maladie. Insidieuse, mystérieuse, prélude de malaises plus graves, d'une maladie mortelle. Le confrère ne peut plus sortir de sa chambre. Il y est retenu par un mal de genou, sinon douloureux du moins pénible et ennuyeux, une synovite. Alors le supérieur ira le voir, tous les jours certainement et souvent plusieurs fois dans la journée. Les récréations se prendront dans la chambre du malade. A tel point que dans une retraite qu'il prêchera plus tard et après la mort d'Alfred, il se croira obligé de demander aux

confrères auxquels il s'adresse pardon du scandale qu'il leur a donné par son absence des récréations. Pieuse exagération. Pourtant ici et là, doucement et respectueusement, on avait fini par trouver sa conduite un peu anormale et par l'en blâmer. Il le savait.

Le genou guérit. Ce fut alors le tour des reins et ce fut plus sérieux. Les crises vinrent, disparurent, revinrent. La mort vraiment menaçait. Chez le malade l'espoir tenait bon, résistait. La crise finale éclata en décembre 1909. Près du lit du mourant le supérieur à genoux priait, suggérait des invocations, faisait appel encore à la puissance divine. Il entendit le dernier souffle à peine perceptible pourtant. Il jeta un cri, un râle, s'affaissa dans sa douleur. Ce ne fut pas long. Il rassembla toutes les énergies de son âme et, debout aussitôt, reprit vers Notre-Dame où le réclamait le devoir, le chemin si souvent parcouru. Seulement cette fois-ci un poids plus lourd pesait sur son cœur blessé.

Sur la rue Saint-Urbain quelqu'un descendait avec lui. Et c'est le troisième séminariste que je veux mettre en scène. Essayer de raconter c'est déflorer. Pourquoi ne pas simplement citer ? Je pourrais à la fin ajouter quelques notes. C'est cela. Mais auparavant rappeler une vérité trop souvent oubliée : les saints n'ont pas nos manières d'aimer. Ils aiment plus tendrement, ils aiment plus profondément, avec cet avantage qu'ils savent aimer purement sans que les sens interviennent et troublent de leur lie la limpidité de leurs affections. Aussi faut-il ne pas s'étonner, ne pas se scandaliser, admirer plutôt et s'édifier.

Et je cite. Que l'on veuille bien pardonner la longueur des citations.

« J'aurais été heureux de me trouver près de vous... la veille
« et le jour de Saint-... Puisque la divine Providence nous tient
« séparés le jour de votre fête, je confie au papier mes souhaits et

« mes embrassements. Dieu vous bénisse, enfant chéri ! Qu'il tempère
« vos douleurs, fortifie votre chère santé, ramène la joie et la
« sérénité dans votre ciel, unisse votre cœur à son cœur, vous rem-
« plisse des plus solides consolations de la piété ! Qu'il vous donne
« les attraites, la joie et la paix des saints, à travers toutes les vicissi-
« tudes et les angoisses de cette pauvre vie, qu'Il vous donne de
« reposer sur sa poitrine votre tête souffrante et tous les soucis qui
« l'inquiètent et là que sa main douce et maternelle essuie vos larmes,
« rafraîchisse votre front et vous soutienne la tête haute devant toutes
« les tentations de découragement ! Au prix de quels labeurs, mon
« cher enfant, nous parvenons à creuser à notre vie, à notre activité
« un lit plus ou moins tranquille ! Que d'illusions à voir tomber
« comme les feuilles d'automne ! Que de déchirements dans ce
« cœur qui souriait à la vie avec tant de confiance ! Pourtant il n'y
« a pas que de la lie au fond de la coupe. Cette vie reste bonne,
« parce que chacun de nous a un ministère à y remplir et y est en
« service de Dieu ... Je suis en retard d'un jour pour serrer mon ...
« sur mon cœur. Dans « Les récits d'une sœur » l'héroïne dit qu'elle
« ne sait comment elle a jamais pu vivre sans aimer Albert. Il en
« est ainsi de l'amour spirituel qui plonge ses charités dans la divine
« charité. J'ai peine à croire, mon enfant chéri, qu'il n'y a que onze
« ans que je vous connais, que je vous aime, que ma vie est unie
« à votre vie, votre âme enlacée dans la mienne, mon cœur fondu
« dans votre cœur ... Vous pressentez déjà, vous saurez dans le ciel
« combien tendrement je vous porte dans ma pensée et dans mon
« cœur ... Platon remerciait la divinité de l'avoir fait naître au
« temps de Socrate. Je remercie Dieu de m'avoir révélé son Verbe
« fait homme, puis de m'avoir uni à des âmes d'élite ... Puis-je vous
« demander de me dire quand vous souffrez, simplement pour que
« nous soyons deux ? S'il est permis d'employer ces mots sacrés,
« dites : Ecce quem amas infirmatur ... Il y a douze ans aujourd'hui
« je vous ai vu pleurer. Ces larmes Dieu les a mises en sa présence :

« posuisti lacrymas meas in conspectu tuo. Mais qui donc a dit : La
« goutte d'eau si modeste, devient perle au fond de la mer. Vos
« larmes, mon enfant, tombaient dans mon âme. Elles y sont restées
« in an ocean of love . . . Je suis à toute heure du jour et de la nuit
« au service de celui que j'aime chaque jour, un peu plus qu'hier,
« un peu moins que demain . . . Toi, te laisser aimer, moi te regarder
« vivre. Que mon enfant soit heureux, mon propre bonheur est à ce
« prix. Mais le bonheur que je veux pour lui c'est le bonheur viril,
« âpre même du vrai chrétien, le bonheur puisé ou trempé aux
« sources évangéliques, aux béatitudes du sermon sur la montagne.
« Pour réaliser l'idéal que vos yeux contemplant au-dedans de vous,
« ô mon poète adoré, pour garder vive, pure, ardente, la flamme que
« le souffle céleste a allumée dans votre coeur, il faut que vous soyez
« un saint . . . Revenez vous jeter dans mes bras quand vous aurez
« besoin d'un amour profond intense, inaltérable, absolu et plus fort
« que la mort . . . Vous savez que depuis douze ans je ne me suis
« jamais absenté sans vous faire la dernière visite et la première au
« retour. Je ne puis jamais me souvenir de votre affection sans me
« sentir tout heureux. Votre souvenir est un parfum d'une exquise
« et pénétrante douceur. Merci de me permettre de vous aimer.

C'est assez. C'est peut-être trop. Mais le moyen d'éliminer, de faire un choix. Le jeune homme était venu laïque encore conduit par le père spirituel qu'il avait eu en philosophie. Et ce jour-là, un jour de juillet, le regard du père s'était longuement arrêté sur les traits de celui que Dieu lui donnait comme fils. Les âmes s'étaient données et unies dans la confiance et l'affection. Des années passèrent. L'affection ne se démentit pas. Au contraire. Et de multiples et parfois inattendues manières elle se manifesta. Il y est fait allusion dans les extraits de lettres citées. Tout dire est impossible. Un exemple pourtant encore. Le jeune prêtre est malade. Lorsque les crises surviennent, car il y a des crises et très douloureuses, il doit

avertir le père qui s'inquiète. On est à la fin de la journée, la nuit même est commencée. Lorsque le supérieur a récité la prière et vu aux détails du repos nocturne, il prend le chemin de la chambre du malade. Les heures passent, minuit vient. Il est toujours là. Il est là lorsque les souffrances se font plus vives. Il n'a pas les gestes faciles et maternels des mains expertes à soigner les malades. Il ne songe guère à essuyer la sueur du front, à adoucir d'un peu d'eau fraîche la sécheresse des lèvres, à relever les oreillers descendus. Son geste est la main sur le front, son secours est le regard fixé dans un émouvant apitoiement sur les membres qui se tordent, sur les mains qui se convulsent alors que geignent les plaintes assourdies. Et il attend, il prie. Deux heures. La crise est finie. Il respire heureux, éteint la lumière, fait une dernière caresse, et reprend le long des corridors endormis le chemin de sa chambre. Le lendemain matin il est à l'oraison où rien dans son maintien et dans sa voix n'annonce qu'il a veillé presque toute la nuit.

Souvenirs à la fois touchants et édifiants. J'aurais pu les multiplier. Je les ai cueillis dans trois vies différentes. J'aurais pu les prendre dans cinquante existences de séminaristes. Combien en lisant ces lignes se diront: Et moi! S'il avait su ce que Monsieur Lecoq a fait pour moi. Je le savais peut-être. Mais il ne me semblait pas utile de recommencer un récit fait déjà trois fois pour redire à peu de différence près la même histoire. Ce qui subsiste c'est que le supérieur du grand séminaire a aimé ses séminaristes. Il les a aimés d'une manière discrète, attentive, généreuse, dévouée. Il était vraiment à sa place au grand séminaire. C'est au grand dam de la maison, c'est, il faut bien le dire, à son grand dommage à lui-même, qu'on lui a imposé la charge de supérieur provincial. Il y a trouvé des difficultés auxquelles il ne s'attendait pas, contre lesquelles il n'était armé que d'une naïve et inexpérimentée confiance.

C'est comme supérieur provincial que toutefois il trouva son dernier champ d'action. C'est là qu'il rencontra des âmes que jusque là il n'avait pas eu l'occasion de conduire. Elles ne sont pas très nombreuses celles auxquelles tout particulièrement il s'intéressa. J'en choisis une. Elle apparaîtra comme un type et je grouperai autour de son nom et de sa personne non seulement les détails qui la concernent personnellement mais encore d'autres faits où interviennent des compagnes. Il sera possible au lecteur de se représenter ainsi le genre d'apostolat exercé par Monsieur Lecoq. Oh! il faut se hâter de le dire: ce n'est pas un ministère banal. Il a son cachet particulier, le cachet que donnent les saints à ce qu'ils entreprennent. J'ai souvent pensé qu'il y avait en Monsieur Lecoq du saint François d'Assise et du saint Philippe-Néri. Seulement chez lui ces qualités, dois-je dire qualités, ne sont pas parvenues à leur plein épanouissement.

Cette religieuse il l'a connue dans la dernière décade de sa vie à lui. C'était une âme indécise, une âme en peine, qui ne parvenait pas à se fixer pour cette raison sans doute qu'elle ne parvenait pas à se comprendre et à comprendre l'action de Dieu sur elle. Il lui fallait de la lumière, de l'énergie, de la paix. Elle les demanda à Monsieur Lecoq. Volontiers il accepta d'aider et comme toujours ce ne sera pas à moitié. « Dans l'état où je suis je puis être longtemps sans rien envoyer, « sans rien écrire. Ne vous en inquiétez jamais, ma fille. J'ai fait « vœu de vous être à jamais dévoué, sans qu'il y ait d'autre limite « que la très sainte, très aimable, très adorable et tout aimable volonté « de Dieu »... « Dieu a mis de telles relations entre nos âmes « qu'il n'y a pas d'être au monde qui soit autant que vous mon « enfant »... « Il m'est impossible de prier pour vous davantage ».

... « Il est bien vrai que je m'estimerai guéri si je vous savais « heureuse et sainte »... « O ma fille, au milieu de mes pauvres « douleurs qui ne diminuent pas, vous me comblez, vous m'enivrez

« d'une des joies les plus suaves que j'aie goûtées en toute ma vie.
« Ma fille, tout ce que j'ai jamais désiré, ambitionné, demandé pour
« vous, je l'ai dans cette très douce lettre qu'il faut ma résolution abso-
« lue de n'en conserver aucune, ma volonté que l'on en trouve aucune
« chez moi ou près de moi à ma mort, fut-elle subite, pour me décider
« à vous la renvoyer. Mais je l'ai placée par le souvenir comme un
« cachet sur mon bras, comme un sceau vivant sur mon coeur et l'im-
« pression de reconnaissance sera fraîche en mon âme, je l'espère,
« lorsque Dieu me rappellera à lui » ... « Ma fille, il n'est pas une
« bénédiction que je n'implore sur votre tête » ... « Je vous donne
« tout ce que je puis vous donner de messes en particulier le mercredi,
« le samedi et le dimanche » ... « Elle sait que le 14 de chaque
« mois est son jour ainsi que le mercredi de chaque semaine. Ai-je
« pensé à dire à ma fille que j'y ai ajouté le vendredi à cause de
« l'épouvantable épreuve? Le 16 et le 18 sont aussi maintenant ses
« jours ainsi que le 6 et le 9. Le 30 appartient à ma mère et à ma
« fille à cause de leur nom de baptême, de leur commune patronne ».

... « Je fais le vœu perpétuel de vous être toujours également
« dévoué jusqu'à la mort » ... « Si Dieu daigne épargner à ma fille
« la crise qui la menace, je fais vœu de n'accepter d'honoraires
« de messes que par nécessité et, ayant mis à part toutes mes obli-
« gations, même de simple perfection, d'offrir toutes les messes que
« je célébrerai en action de grâces de ce bienfait » ... « Je dirai
« demain la messe pour vous. Les saluts auxquels j'assisterai jusqu'à
« la fête du Sacré-Coeur seront à la même intention ... »

De telles paroles sembleraient exagérées et même déplacées à des personnes du monde, à des personnes qui ne conçoivent pas d'affection possible en dehors des sens. Certes ces affections dont j'ai à parler ici étaient vives, elles étaient tendres, mais comme en même temps elles étaient pures et surnaturelles ! Il ne peut y avoir sur ce

point aucun doute raisonnable. Aussi est-ce sans hésiter que je continue pour finir.

Le matin, après sa messe et son action de grâces il montait à sa chambre. Là il écrivait une lettre. Et chaque jour. Et durant des années. Même si durant la journée il survenait un incident qui rendait son intervention désirable il écrivait de nouveau et envoyait le domestique porter la lettre. Cette lettre devait être remise le soir même. La religieuse répondait. Tardait-elle? Il envoyait papier, enveloppe et timbre pour une prompt réponse. Et voici des cas bien imprévus : trouver que les lettres sont trop nombreuses; puis vouloir tout détruire et ne plus rien garder. Emoi chez le père, mécontentement? Mais non. Dieu paraît avoir signifié sa volonté c'est tout... « J'offre à Dieu les larmes de bonheur que vous
« venez de faire couler et qui comptent parmi les plus douces de ma
« vie. Je dis à Dieu comme dans le psaume: Selon la multitude des
« angoisses qui s'agitaient dans ma pensée, Tes consolations ont
« réjoui mon âme.⁴ Pour offrir à Dieu un sacrifice du genre de
« ceux dont vous me parlez je cesserai de vous écrire tous les jours
« attendant de vous toujours la même ouverture de coeur. Gardant
« les morceaux traduits ou copiés vous pourriez brûler mes lettres
« afin que même après notre mort elles ne tombent jamais sous des
« yeux étrangers. Je n'y ai cherché que votre bien spirituel... O mon
« Dieu, merci d'avoir appris à votre enfant ce qu'elle doit être
« selon vos desseins sur elle, d'une manière plus pénétrante et plus
« profonde que jamais! Elle ne conservera plus rien, c'est vous qui
« le lui demandez. Je ferai le sacrifice de ne lui envoyer que mes
« pauvres réponses, vous priant, ô Maître que nul n'égale en généro-
« sité, de lui rendre au centuple en grâces et en bienfaits spirituels,
« les riens que j'aimais trop à lui offrir. Si je reçois les deux livres
« que j'ai demandés pour elle, permettez-moi de les lui envoyer,

⁴ Pp. 93, 19.

« vous, mon Dieu, son époux, puis plus rien que tout ce que vous
« lui appliquerez des messes que je dirai et que j'aurai le bonheur
« d'entendre. Ce sacrifice de petits riens était, ô mon Dieu, celui
« qui me coûtait le plus, le seul au monde qui me coûtât. Vous le
« rendrez possible, facile même, en faisant dire par les lèvres de
« ma fille : Je ne conserverai plus rien; le bon Dieu me sépare de
« tout et il veut que je me détache de tout. Je trouve plus de solide
« bonheur dans ces paroles, ô mon Maître, que dans tout ce qu'il
« m'eut été le plus doux d'offrir à ma fille ».

C'est que parfois il faisait de petits cadeaux. Oh ! pas grand'chose. D'ailleurs il était loin d'être riche. Depuis qu'il n'était plus supérieur il n'avait plus que la petite rente viagère léguée par Monsieur Parent. Il trouvait avec ce petit revenu le moyen d'aider et de faire plaisir.

Un jour il achète d'une pauvre sauvagesse une douzaine de petits paniers de corde. Et aussitôt il les envoie à sa fille. Elle l'en remercie. Elle est touchée, contente. Il n'y a qu'à recommencer si la pauvresse se présente de nouveau. Et l'occasion s'offrant à lui il recommence. Tous les quinze jours durant dix-sept mois. C'est sur la demande de la destinataire qu'il renonce à cette joie.

Il traduit pour elle en français les livres de l'Ancien Testament qu'elle n'a pas la permission de lire. Ainsi avait-il fait déjà. Cette fois il avait mis en vers latin tout l'évangile de Saint-Mathieu. Et lorsqu'à la fin il est réduit à la mendicité, une mendicité volontaire, il découpe dans les catalogues et les calendriers des images et en fait don, sans se croire ridicule, à ses filles.

*

*

*

Ces manifestations d'amour étrangement dévoué, délicat, attentif, généreux, n'avaient qu'une fin, si elles donnaient aussi satisfaction à un besoin impérieux: tourner les âmes vers un but, les y

pousser à travers les obscurités et les souffrances, les sentiers difficiles et les précipices béants; rapprocher et unir deux abîmes, l'un de misère, le nôtre, l'autre de bonté et d'amour, celui de Dieu; faire comprendre, saisir, goûter cette admirable et consolante vérité: c'est que dans les luttes, dans les chemins obscurs et perdus, dans les gouffres, dans les nuits et les jours, dans les aurores et les crépuscules, Dieu qui est notre père, Dieu nous voit, Dieu nous suit, Dieu nous veut; qu'il a bu à nos calices, qu'il a triomphé dans nos combats, qu'il est descendu dans nos tombes pour les éclairer d'un rayon de sa splendeur; que pour nos infirmités il est la force, qu'il est la beauté au milieu des laideurs qui nous environnent, qu'il est l'ombre pour celui qui voyage, qu'il est la source jaillie dans le désert; qu'il donne des ailes aux âmes avides de sommets, ou bien que condescendant à notre faiblesse il tend la main aux yeux aveugles et aux pas chancelants. Doctrine belle et bonne. Elle encourage et fortifie les cœurs désemparés. C'est si doux pour eux d'entendre l'intelligence, la foi, l'expérience dire de concert : Aie confiance dans le pilote. Il est au gouvernail. Tempêtes, calmes plats, sourires du ciel et des flots il connaît tout et ne craint rien. Vers ce point de l'horizon qui sépare ce qui est de ce qui sera il conduit sûrement ta barque. Repose-toi sur lui !

Il connaissait le Père et l'Ami. A lui il pouvait amener les âmes en détresse, les esprits inquiets. Sa bonté compatissante créait autour de lui cette atmosphère de confiance sans laquelle nulle confiance n'est possible et nul remède efficace.

Essayons de classer, en distribuant l'abondante matière qui s'offre à nous, les impressions et les influences dont le zèle de Monsieur Lecoq a été l'occasion pour les âmes qui ont été en relations avec la sienne.

Il voulait d'abord que l'on aimât Rome et l'Église. Je cite ses paroles : « En vous entendant dire notre seigneur le pape, Saint Charles aurait dit que vous parliez comme lui. Car c'est ainsi qu'il désignait les papes sous lesquels il a vécu, même son oncle . . . C'est une vision qui restera dans votre âme. Mais vous pourrez voir d'autres papes. Pie X est le seul que j'aie vu et verrai jamais. Du reste Pie IX régnait déjà quand je suis venu au monde. Vous éprouvez peut-être pour l'art romain l'impression que m'a faite la musique des premières vêpres de Saint-Pierre dans la basilique vaticane, le célèbre Decora lux. Rien de bien précis d'abord, aucun tressaillement d'enthousiasme, puis la voix de soprano très pur qui se dégageait d'un flot d'harmonie, arrivant mystérieusement de l'abside comme un écho du ciel, me revenait comme un appel des anges et fait de cette soirée du 28 juin l'une des deux ou trois les plus inoubliables de ma vie . . . Vous serez émerveillés de cette ville unique (de Rome) où se superposent toutes les couches de l'histoire du monde civilisé. Il ne resterait qu'à remonter aux bergers du Palatin, aux temps antérieurs entrevus par Virgile, *aurea saecula*. Mais vous aurez vu le vieux mur de Servius Tullius, les débris renaissants du Forum, les ruines orgueilleuses de l'empire, le christianisme naissant dans les catacombes, Saint-Calixte in Transtevere, Saint-Grégoire au Mont Coelius, toute la Rome des papes-rois jusqu'à Pie IX, et les grandes voies et les grands édifices modernes, quatre ou cinq périodes de l'histoire entrelacées sans se confondre . . . Heureux êtes-vous d'avoir rassasié vos yeux de cette incomparable beauté . . . Aimez Rome. Cet amour ne va jamais seul. Aimez-la comme la tête du monde, la mère féconde des saints » . . .

Le cinq janvier 1905, Sa Sainteté Pie X recevait en audience Monseigneur de Montréal, Monsieur Lecoq, les directeurs et les élèves du Collège Canadien. Monsieur Lecoq parla au nom de

tous. Il le fit simplement comme toujours et dans un langage noble, clair, pieux ⁵.

Il écrivait au supérieur du Collège Canadien pour lui recommander des voyageurs : « Il ne s'agit pas seulement, bien cher

⁵ Voici le discours d'une langue latine si pure à la fois et si limpide :

Beatissime Pater.

Ad pedes Sanctitatis tuae adsunt episcopi nostri, fundatores in hâc Almâ Urbe, Collegii Canadensis, qui laetantur offerre paternae tuae benignitati, ejusdem collegii alumnos.

Quod quidem ordine postremum est omnium collegiorum Urbis et a remotissima omnium regione profectum. Non tamen, Beatissime Pater, contemnes ejus adolescentem aetatem, necque amovebis eos qui immensum spatiis confecerunt aequor, ut ad sanctitatem tuam accederent quemadmodum plantae, extra solis lucem occulta, avidius se movent ut ad optatos radios tandem aliquando stipitem adducant. Nam posteaquam praedecessores Tuae Sanctitatis Universitatem studiorum Canadensi Ditioni benigne concesserunt, hoc fuit in votis ut ex ipso fonte Romanae doctrinae selecti quidem juvenes purissimos latices haurirent. Quapropter Congregatio Sancti Sulpitii id sui muneris esse putavit ut quae jam civitatem, Mariae titulo conditam, initio tuendam acceperat, domum eidem Immaculae Deipara et Sanctissimo Joseph ejus sponso, in ipsa Urbe Roma Dicatam Canadensibus alumni aperiret, fundatam auctoritate Sanctae Sedi Apostolicae et Canadensium épiscoporum, et jam amplius sexdecim annis, grandi mortalis aevi stadio, firmatam.

Hac quidem anni tempestate, Beatissime Pater, nostra procul canadensis regio glacie riget et nive demergitur. Sed fidelium illic animi calent, fervent, flammescunt amore erga Christum Dominum, Christi Dei Matrem, Christi Ecclesiam, Christi Vicarium.

*Auspice te, Tuaque benedictione, praesentes juvenes, domum re-
duces, ferent secum fidei facem, et charitatis ignem Romae conceptum, quem neque oceanus interjacens, neque pruina, neque vetustas abolebunt unquam.*

Ne ergo dubites, Pater Beatissime, itemque amantissime, usque in terras loco dissitas sed fide propinquas et continentes, protendere radium apostolicum Tuae benedictionis, a cujus calore non est qui se abscondat; siquidem emanat ab ipso Sole justitiae, Domino nostro Jesu Christo, cujus amoris es vicarius et cujus potestatem exerces omnibus beneficam.

« frère, d'un plaisir exquis à procurer à des âmes d'élite, mais d'un bien réel à faire. La vue du Vicaire de l'amour du Christ, sa « bénédiction, ses paroles, sont un encouragement incomparable dans « la voie du bien, et un germe fécond qui, en des personnes ainsi « disposées, produira à coup sûr un véritable apostolat ». Et une autre fois : « Ce qui me rend votre souvenir plus précieux, c'est « qu'il me fait espérer que vous le portez à l'autel et dans ces sanctuaires où la dévotion vous conduit, vous qui respirez sans cesse « *le parfum de Rome*. Heureux êtes-vous de vivre sur ce sol béni ! « de puiser à sa source l'amour du Saint-Siège, de l'inspirer à cette « jeunesse qui tient en partie dans ses mains l'avenir religieux de ce « pays ».

Ses lettres portaient en plus à la prière, à une prière fervente, confiante, accompagnée de larmes et de soupirs, d'abattement et de joie exultante. Il en donnait l'exemple. Combien de ces pages laborieusement griffonnées ne sont que des appels à Dieu, que des cris, de vrais cris de terreur, des appels angoissés à la bonté infinie dont il sent si vivement le besoin. Voici comment il s'approprie le psaume 43. « En Dieu nous nous glorifions chaque jour et nous « célébrons ton nom à jamais. Cependant tu nous repousses, tu « ne sors plus avec nos armées. Tu nous fais reculer devant l'ennemi « et ceux qui nous haïssent, nous dépouillent. Tu nous livres comme « des brebis. Tu fais de nous un objet d'opprobre. La confusion « couvre mon visage à la voix de celui qui m'insulte et m'outrage, « à la vue de l'ennemi et de celui qui respire la vengeance. Tout « cela nous arrive sans que nous t'ayons oublié, sans que nous « ayons été infidèles à ton alliance. Notre cœur ne s'est pas « détourné en arrière. Nos pas ne se sont pas écartés de ton sentier, « pour que tu nous écrases de l'ombre de la mort. Si nous avons oublié « le nom de notre Dieu et tendu les mains vers un dieu étranger, « Dieu ne l'aurait-il pas aperçu lui qui connaît les secrets du cœur ?

« Réveille-toi (c'est l'introit de la sexagésime, exurge, sur une admirable mélodie) « Réveille-toi, pourquoi dors-tu Seigneur ? Réveille-toi et ne nous repousse pas à jamais ! Pourquoi caches-tu ta face ? « Pourquoi (sembles-tu) oublier notre misère et notre oppression ? « Notre âme est affaissée jusqu'à la poussière. Notre corps est « attaché au sol. Lève-toi pour nous secourir. Délivre-nous à cause « de ta bonté. »

« Alleluia ! Si vous saviez quel flot de reconnaissance et de « joie a envahi mon âme hier soir ! Nous n'avons pas encore tout « reçu. Mais, comme nous venons de le dire à la postcommunion, « rendant grâces pour les dons accordés déjà, puissions-nous être « l'objet de bienfaits plus grands encore... J'ai attendu le Seigneur. « J'ai mis en lui toute mon espérance. Il s'est incliné vers moi. Il a « exaucé ma prière. Il m'a retiré du lac de perdition, de la fange du « borbier. Il a dressé mes pieds sur le rocher. Il a affermi mes pas. « Il met sur mes lèvres un cantique nouveau, un chant à notre Dieu. « Tu as multiplié, ô mon Dieu, tes desseins, tes merveilles en notre « faveur. Je voudrais les publier et les proclamer. Ils surpassent « tout récit. (Ps. 39).

« Il va s'achever ce mois (septembre) qui m'a apporté celle de « mes épreuves qui m'a fait le plus penser à la perte de la raison, « mais « à proportion de la multitude de mes souffrances dans mon « cœur tes consolations ont réjoui mon âme. » Je ne puis vous offrir, « ô mon Dieu, que mon impuissance même à vous exprimer ma « gratitude avec le vœu de ne plus cesser cette action de grâces « jusqu'à mon dernier soupir. Trois fois j'ai senti la nécessité de « multiplier les prières : à quatorze ans lorsque j'ouvrais l'évangile « à la promesse de tout accorder à la prière. C'est pour mon père « que j'implorais une faveur et j'ai été pleinement exaucé. Une « trentaine d'années plus tard j'ai imploré un bienfait dont j'ai « oublié la nature précise, me rappelant seulement qu'il s'agissait

« d'un clerc lequel est bon prêtre aujourd'hui, un témoin m'ayant
« dit récemment qu'il l'avait vu dans sa paroisse lointaine et qu'il
« était à ses yeux l'idéal du pasteur ⁶... Daignez me pardonner,
« ma fille, si je mets en scène un souvenir qui remonte à quarante-
« quatre ans et qui m'est rappelé par la fête de la Maternité divine ⁷.
« J'étais à la Solitude, venant de quitter ma famille, sensible à sa peine,
« et une nouvelle chimérique circula parmi nous. J'en ai oublié la
« portée et me rappelle seulement que, vraie, elle eût rendu pour
« nous la séparation d'avec les nôtres et plus longue et plus doulou-
« reuse. Une angoisse me saisit. Ma solitude allait donc se faire
« comme la reconstruction de Jérusalem prédite par David : in
« angustia temporum, dans la détresse des temps. Je me vois à la
« récitation de l'office, la respiration plus ou moins oppressée. Puis,
« s'il m'en souvient, il se fit une détente. La chaîne de Socrate avait
« été otée de ma jambe, les artères et les veines reprenaient leur état
« naturel. La position était libre. Que s'était-il passé, ma fille ?
« Dieu m'avait donné la résignation. Il n'avait permis l'erreur
« que pour m'inspirer l'acquiescement et me faire non-seulement
« comprendre mais expérimenter et sentir qu'il est doux de s'incliner,
« d'accepter, que son joug est vraiment suave et peu pesant le fardeau
« qu'il met lui-même sur les épaules, lui qui a porté sur les siennes
« un fardeau autrement lourd. »

*

* *

Il y a bien d'autres vertus que Monsieur Lecoq travaillait à faire naître et à entretenir dans les âmes auxquelles la volonté divine l'avait attaché. Il serait impossible, et en tout cas long et fastidieux, de les vouloir noter toutes. Le mieux c'est ici encore de résumer

⁶ Le troisième cas n'est pas mentionné dans la lettre.

⁷ En octobre, dont autrefois chaque dimanche nous faisait célébrer une fête de la Ste-Vierge.

et de condenser. Et pour y arriver il faudra faire appel aux lettres et les citer, du moins en reproduire des passages. Rappeler en passant qu'il n'y a pas d'autre source de renseignements. Je me trompe. Il y a les souvenirs personnels. Mais à cette source il n'y en a pas dix, peut-être pas deux, qui pourraient largement puiser. Je vais rassembler ici les conseils que le directeur donnait à ses dirigés relativement au silence, à la joie, à la mortification. Il y aurait une vraie difficulté à faire le triage dans les lettres et à rassembler de part et d'autre les passages ou les bouts de phrases qui concernent telle vertu puis telle autre. Le lecteur fera lui-même le partage.

Il écrit donc : « Votre rôle est simple. C'est celui d'un très « doux personnage de Shakespeare que j'ai dû vous citer déjà : « *What shall Cordelia do ? Love and be silent ...* Dieu m'a mis « ce matin au cœur une parole du Père de Ravignan que je vous « donne comme mot d'ordre, mot de passe et de gué dans les crises : « *foi joyeuse en la divine miséricorde*. N'oublions pas que Dieu nous « nous dit par son apôtre : *Réjouissez-vous en le Seigneur toujours*. « *Oui, je le dis encore une fois, réjouissez-vous !* Et voici que vous « me mettez au cœur, ô mon Dieu, une autre parole du même Xavier « de Ravignan qui disait sur son lit de mort ; Je me console d'être « méchant et malheureux sur la terre, parce que Dieu est infiniment « bon et heureux dans le ciel ... Je n'ai rien dit hier du dimanche « *Gaudete*, du sourire de l'Église au milieu de l'Avent, de la leçon « donnée par Saint Paul qui veut une joie ininterrompue. Ah ! vous « ignorez moins que personne, grand apôtre, à quelles vicissitudes « notre vie est sujette, vous qui nous dépeignez si vivement vos « propres douleurs et vos périls (11 Cor. XI). Eh bien ! au milieu « de toutes ces choses vous voulez la joie, toujours la joie. Oh, oui ! « ma fille, soyez joyeuse, toujours, je le répète, soyez joyeuse. Si je « le demande avec instance, c'est que je sais le bien, le profit spirituel « qu'en retirera votre âme, combien de dangers, de tentations

« s'éloigneront devant la joie qui est une armure et un bouclier
« quand elle est la joie que Dieu donne, celle qui vient du ciel, celle
« qui faisait jongler Saint François-Xavier avec une pomme, ainsi qu'un
« petit écolier qui s'amuse au milieu de ses plus grands travaux...
« La question de la gaieté dans les conversations est loin d'être indiffé-
« rente. L'Esprit Saint dit qu'il aime celui qui donne gaiement.
« C'est un trésor qu'une parole gaie. Il ne faut pas craindre de
« provoquer le rire qui dilate la poitrine et rafraîchit le cœur.
« L'amour du silence doit céder à la charité qui prime tout et ne
« nuit à rien... Merci de votre soumission à Dieu qui vous demande
« le sacrifice de votre propre jugement, même dans les circonstances
« où le sacrifice coûte beaucoup, j'allais dire coûte le plus, c'est-à-dire
« lorsqu'on sait avoir raison. Faites une observation très douce
« lorsqu'il vous semblera qu'elle peut être utile. Sinon gardez le
« silence. Si, plus tard, on vous reproche d'avoir omis telle chose
« à laquelle plusieurs pouvaient tenir, vous ne direz pas que c'est
« par ordre. Vous subirez en silence l'injuste reproche, plutôt que de
« compromettre la réputation d'une autre, qui pourtant ne mérite
« pas ce ménagement. Les imputations imméritées sont peut-être
« ce qui fait le plus souffrir. Mais elles sont un trait de ressemblance
« avec Dieu qualifié de Béalzébuth... Souffrir en silence, sans
« répliquer ni vous plaindre, les épreuves que Dieu choisit pour vous,
« soit celles qu'il vous inflige directement, soit celles qui vous
« viennent des autres, et il est adorable même dans ses permissions...
« Il vous est permis de pleurer modérément, d'unir ces larmes à celles
« que votre Dieu, votre Sauveur, votre époux a versées pendant sa
« vie mortelle en disant à Dieu comme le psalmiste : O Dieu je t'ai
« raconté ma vie. Tu as placé mes larmes en ta présence. J'ai lu
« qu'il en est qui traduisent l'hébreu : en ton réservoir. Si vos larmes
« sont toutes chrétiennes et dans la mesure où elles le sont, elles
« seront, en effet, tenues en réserve pour devenir dans l'éternité
« des perles de votre couronne... Quand vous avez bien souffert,

« retirez-vous à l'écart, en vous-même. Il y a là un sanctuaire intime
« où vous trouverez toujours par la foi Celui qui a dit : Venez
« à moi vous tous qui vous fatiguez et portez le fardeau et je vous
« consolerais. Seulement la consolation ne sera pas toujours actuel-
« lement sentie. En ce cas elle ne sera ni moins réelle ni moins pro-
« fonde. Vous êtes la maison de Lorette où le Verbe s'est incarné.
« La légende la promène de Nazareth au Picénum par des translations
« multipliées, sans ordre apparent, sans proportion entre les espaces
« de temps qui les séparent. A la Solitude j'eus à faire le « petit mot »
« d'édification — chacun à son tour — le 9 décembre, veille de la
« fête que nous célébrions alors de l'arrivée à Lorette de la santa
« casa, l'idée me frappa que ces translations étaient symboliques, que
« l'âme où demeure le Dieu fait chair doit être à la merci des anges,
« prête à être transportée par eux de Palestine en Dalmatie, de
« Dalmatie à Lorette ou ailleurs. Pourquoi ne pas dire que nous
« sommes Israël au désert, que vous êtes l'arche, mon enfant. Elle
« demeure tant que la nuée est immobile. Dès que celle-ci se lève,
« l'arche part au chant du psaume : Lève-toi, Seigneur, pour aller
« au lieu de ton repos, toi et l'arche où tu es à demeure. »

« Qui me fera retrouver une page que j'admire : le religieux
« étudiant dans sa cellule. Un ordre du pape l'envoie légat près d'un
« prince. La légation accomplie, le religieux en rend compte aux
« pieds du pape, rentre dans sa cellule et reprend son livre à la page
« où il l'avait laissé ouvert ?

« Comprenez-vous, mon enfant, où je veux en venir ? Pourquoi
« discuter ce que l'on nous fait faire ? Quelle différence entre une
« fonction et une fonction, un travail et un travail ?

« Mais ni la santa casa, ni l'arche sainte, ni le légat en prenant
« son bâton de voyage ne demandèrent jamais le pourquoi. Voici
« la servante du Seigneur qu'il me soit fait selon ta parole.

« ... Puis-je m'enquérir du nom de la personne qui vous a
« recommandé d'être aimable ? Je ne sais, mon enfant, si l'on peut
« vous donner un meilleur conseil. Isolée, séparée de tout, invitée
« puissamment au silence des lèvres, au silence même de l'âme, vous
« aurez tant de mérite à couvrir ce mystère du voile d'un sourire,
« toujours avenant, ne distinguant point entre les personnes, sachant
« tout absoudre et tout pardonner. Ne sera-ce pas le sceau, le cachet
« de Dieu sur vous et sur votre voie ! ...

« J'aurais dû vous parler de la fête d'aujourd'hui, de ce sang
« précieux auquel nous devons tout. Les grâces que Dieu vous pro-
« digue, il les a méritées par son sang répandu. Mettez toujours, mon
« enfant, au nombre de ses grâces, les épreuves que Dieu vous
« ménage, d'autant plus précieuses pour votre sanctification qu'elles
« heurtent davantage vos désirs : riche holocauste à offrir au Seigneur.
« Que de fois il a déclaré dans l'ancien testament qu'il n'avait pas
« besoin des victimes sanglantes ! A présent qu'il ne s'est pas
« « réservé une goutte de son propre sang » c'est nous-mêmes qu'il
« attend comme victimes dans le sacrifice quotidien des moindres
« recherches, des mille subtilités d'un amour-propre toujours vivant
« et que par conséquent il faudra immoler jusqu'au jour de la mort.
« Lorsque Raphaël se fait connaître à Tobie, ma fille, il dit : je
« semblais à la vérité manger avec vous. Mais moi j'use d'un
« aliment invisible, d'un breuvage que l'on ne peut voir. J'entends
« encore notre vieux supérieur — il aura dans deux mois 95 ans ! —
« nous expliquer que l'âme vraiment pieuse peut elle aussi tenir ce
« langage avec vérité : elle prend les aliments communs, mène en
« tout une vie commune, évite même à dessein ce qui la discerne
« et la révèle. Mais elle a devant Dieu et pour Dieu seul toute une
« vie cachée celle dont un vieux docteur, Tertullien, a dit ce mot
« intraduisible : *mentire aliquid* : dissimule quelque chose (mais
« littéralement ce serait : *mens* quelque chose : mais mentir est neutre

« en français) dissimule quelque chose de ce qui est à l'intérieur afin
« qu'à Dieu tout seul tu exhibes, manifestes la vérité. Saint archange,
« apprenez de plus en plus à ma fille à transformer les obstacles en
« moyens et même les poisons en remède. Vous l'avez fait par la
« vertu de celui qui est notre vrai Raphaël guide, tuteur, médecin.
« Qu'elle voie en toute chose ce en quoi cette chose vient de Dieu,
« du Dieu tout de miséricorde et de bonté, est voulue ou permise par
« lui, afin de s'appliquer toujours très doucement sans préoccupation
« ni sans trouble à s'en servir devant Dieu seul pour sa sanctification
« et son bonheur !

« Toutes les peines que l'on vous a faites ont été pardonnées
« noblement : « Pardonnez et l'on vous pardonnera ». Le soc a creusé
« un sillon nouveau prêt à recevoir le bon grain. O mon enfant, le bon
« grain pour vous c'est l'inaltérable bienveillance qui « a un long
« courage, ne s'enfle ni ne se laisse abattre, ne cherche point ses
« intérêts, ne s'irrite, ni ne s'aigrit, n'impute rien à mal, ne tient pas
« compte du mal, ne se réjouit point de l'injustice, mais se complait
« dans la vérité et avec la vérité, tient bon jusqu'au bout, croit à tout
« (bien), supporte tout (I Corinthiens XIII 4-7) ». Je m'aperçois
« que j'ai passé trois mots. Elle aime à rendre (toute sorte de) service
« ne porte point envie, n'est pas maligne. François de Sales ajoute,
« vous le savez bien, qu'elle voit tout « d'un œil bon, doux, simple et
« affectionné ». Posément, doucement et sagement, dit encore de lui
« sainte Chantal. O anges qui avez plié les suaires de l'Enseveli ressus-
« citant, pourquoi n'avez-vous pas étendu avec les autres linceuls le
« suaire qui était sur sa tête, pourquoi l'avez-vous mis de côté, roulé
« sur lui-même et placé dans un certain lieu à part ? Si mon enfant
« le possédait ce petit suaire de la tête divine, elle l'estimerait un
« inappréciable trésor. Elle construirait pour l'y mettre une plus belle
« chapelle que l'incomparable Sainte Chapelle bâtie par saint Louis
« pour y déposer une partie de la couronne d'épines.

« Voulez-vous, mon enfant, que votre prière soit le début du
« psaume 140 : Seigneur, je t'invoque,

« Hâte-toi de venir.

« Prête l'oreille à ma voix quand je t'invoque.

« Que ma prière soit devant ta face comme l'encens et l'élévation
« de mes mains comme l'offrande du soir.

« O Dieu, mets une garde à ma bouche, une sentinelle à la porte
« de mes lèvres, afin que mon cœur ne s'incline pas vers les paroles
« malicieuses ».

*

*

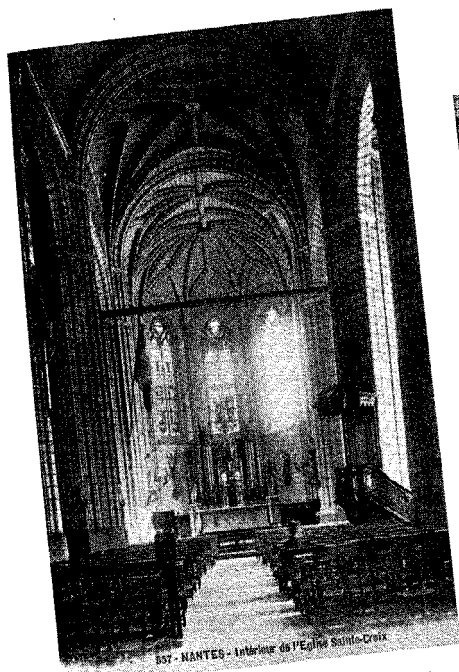
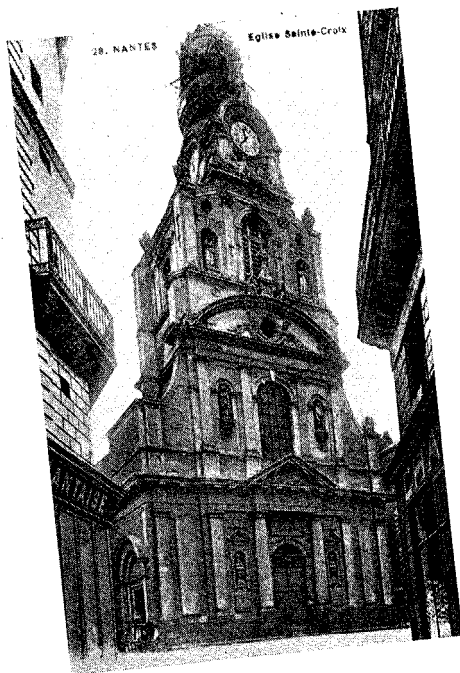
*

Se pencher vers les âmes, les aimer, leur donner aussi abondamment que possible la lumière, la paix, la force, quelle œuvre magnifique, éminemment sacerdotale ! Ce fut l'œuvre de Monsieur Lecoq. On vient de le voir, il ne négligeait rien pour l'accomplir. Les sacrifices, les efforts et les fatigues lui semblaient plutôt chose désirable pourvu que par là il atteignît le but. Il voulait qu'elles fussent, ces âmes, fidèles à la prière, aux élans, aux recours, aux appels vers Dieu considéré comme maître, comme roi, comme père surtout ; tout, leur faisait-il comprendre, tous les sentiments dans cette prière ardente, renouvelée, suppliante, les demandes, les louanges, les actions de grâces, tout n'est et ne doit être qu'amour. Il les voulait dévouées à l'Eglise, dispensatrice de grâce, de vérité, de salut. Il leur demandait d'être joyeuses, de porter devant le monde et dans leurs relations avec autrui des traits déridés et détendus, un sourire de lumière et de confiance. Puis, oh, oui ! qu'elles se taisent, qu'elles fassent silence, silence des lèvres, des yeux, du corps et de l'âme, imitation des silences divins si profonds et si mystérieux, repos et haltes nécessaires, récollections, heures saintes, retraites, solitude bénie où Dieu parle au cœur et lui révèle d'ineffables vérités. Et patience, s'arrêter,

attendre, tenir compte du temps, dont la main est lente mais sûre, qui dénoue seul des liens que lui seul a formés, qui se présente à nous non pas en siècles ou en années mais en minutes fugitives avec des difficultés, des épreuves, des obligations morcelées, atténuées. Noble et chrétienne mystique. Comment n'élèverait-elle pas une âme ? Quel courage ne lui donnerait-elle pas pour supporter les ennuis, les déboires, les maladies, la mort ? Devant elle, la portant vers les hauteurs, apparaît un sublime idéal, avec des horizons toujours agrandis où se perdent ses désirs, où s'alimentent ses espoirs.

Dans ces pages griffonnées parfois et où j'ai souvent fatigué mes yeux à déchiffrer une écriture que je connais pourtant bien j'aurais voulu une matière plus abondante en l'honneur de la Sainte Vierge. Je ne l'ai pas trouvée. Je ne dirai pas que Monsieur Lecoq n'aimait pas la Mère de Dieu. Ce serait injuste et faux. Je puis dire qu'il ne l'aimait pas comme nous nous y attendions, comme je m'y attendais. Je m'explique et j'excuse cette lacune : chez lui tout l'amour d'un cœur plus qu'ardent s'était tourné vers Notre-Seigneur au point que cet amour absorbait tout le reste. Dans les âmes qui souffrent où il reconnaît « l'entaille du ciseau et la percussion du « marteau de l'Artiste Eternel » il verse parfois le baume de la pensée de Marie. Mais c'est goutte à goutte. On en voudrait davantage. Ainsi il écrit :

« La maternité de Marie, c'est bien sa qualité de mère de Dieu. « Mais sa qualité de notre mère en dépend, et il faut que ma fille « vive tous les jours davantage en pleines relations de fille à mère « avec la mère de Dieu. Les saints voient une marque de prédestination « dans la dévotion à la mère de Dieu. On peut croire que cette marque « est surtout dans le caractère filial de la même dévotion, dut ce « caractère être infantin. Bien que la mère de Dieu qui est aussi « la mère de ma fille sache tout d'avance, que ma fille lui dise tout dans « la langue de l'enfant qui raconte tout à sa mère. La mère de Dieu



« pourra sembler ne pas répondre à ma fille. Mais elle lui aura
« toujours répondu dans son langage à elle, la bonne mère, langage
« qui est habituellement muet. Ce qui me rappelle, ma fille, une des
« traductions de l'Écriture qui dit admirablement à Dieu : le silence
« est ta louange, ou : le silence est la louange qui te convient ».

Ou bien encore, à la veille de la fête de Notre-Dame-de-la-Merci, le 23 septembre, il fait à Marie cette prière :

« O Notre-Dame-de-la-Merci, Vierge du rachat, de l'affranchisse-
« ment, vous savez quel affranchissement j'implore à deux genoux de
« votre maternelle bonté. Je le sais, ma mère : il n'y a pas en cette
« vie de sécurité contre la tentation. Mais je sais aussi qu'une âme en
« paix et en sûreté est un banquet perpétuel et c'est ce banquet de
« grâce que je vous supplie de dresser pour mon enfant. L'entretien
« d'hier lundi m'a en somme rempli de joie. Votre Fils, ô ma mère,
« possède cette âme. O ma souveraine, ô ma mère, souvenez-vous
« qu'elle vous appartient. Gardez-la, défendez-la comme votre bien
« et votre propriété ».

C'est à peu près tout. Encore une fois je ne taxe pas d'indifférence cette réserve et ce silence. Toute l'âme était prise ailleurs. Il suffit de se rappeler pour ceux qui les ont entendues les lectures spirituelles du supérieur du grand séminaire. Quelle sainte passion il mettait à parler de Jésus souffrant et mourant, alors que la haine lui fermait la bouche, éteignait son regard, ses yeux lumineux et doux, le clouait à un bois infâme et couvrait, voulait couvrir plutôt, d'un opprobre éternel son nom, ses paroles, son œuvre de rédemption et de salut. Ces sentiments persistent. Il y a pourtant vers la fin de sa vie une modification assez sensible dans sa piété. Peut-être serait-il plus exacte de dire : dans sa direction. Ceci se passe vers 1915. Les grandes douleurs ont commencé alors. Il ne dit plus la messe qu'avec les plus pénibles difficultés. Il l'omet parfois. Il en a le cœur brisé. Dans cette impuissance qui grandit, dans cette inaction qui augmente

sans cesse, il se sent porté à considérer Notre-Seigneur dans le tombeau. Le Maître de la vie y est immobile, silencieux, dépouillé, aveugle, mort. Ce n'est plus l'heure des foules enthousiastes, l'heure des miracles de magnificence et de beauté, quand les tempêtes s'apaisent ou que la mort rend ses victimes ou que les infirmes recouvrent la vue, l'ouïe, l'usage des jambes et des mains, que les foules délirantes d'admiration veulent le faire roi. C'est l'heure des ténèbres, de l'impuissance, de l'humiliation. N'en est-il pas là lui-même, lui si actif jadis, lui dont les occupations, les fatigues et les travaux semblaient ne jamais pouvoir épuiser la force et l'endurance ? Et c'est à lui-même d'abord qu'il tient à appliquer la ressemblance avec les conséquences qu'elle comporte.

« 1) JACET. 2) LATET. 3) TACET.

« 1) JACET — Il gît, comme ne le font que les morts. J'ai voulu « être debout, marcher la tête haute, avoir raison, me justifier. C'est « fini, ô mon Maître gisant. Je suis revenu malheureux, couché jusqu'à « terre. Tout le jour je marchais dans les tristesses (Psaume 37. 71) « Telle est désormais, ô mon Dieu enseveli, mon attitude repentante « devant vous ».

« 2) — LATET — Ne voulais-je pas être connu, aimé, oubliant « que je ne suis la fin de personne, que je ne saurais contenter aucun « cœur. Maintenant, ô Dieu caché, cachez-moi, humiliez-moi. Faites- « moi me soumettre aux humiliations que je redoute à l'égal de la « mort ».

« 3) TACET — Toujours la tendance à parler pour me faire « valoir, pour montrer que je n'ignore pas ce qui est en question, faire « parade de ma prétendue science qui n'est que fumée ».

« Mon Dieu, mort dans votre sépulcre, faites-moi imiter votre « silence ».

Puis cette doctrine sera appliquée à d'autres. Elle n'est pas nouvelle. Monsieur Olier avait, aux origines de la compagnie, inspiré à ses premiers disciples cette dévotion à la sépulture de Notre-Seigneur. Et d'autres, de son temps, Fénelon, Bossuet, de Bérulle, avaient cherché à inspirer aux âmes sympathie et imitation pour Jésus dans le tombeau. Ce qu'il y a de singulier chez Monsieur Lecoq c'est la soudaineté et en même temps l'étendue de cette dévotion. Jusque vers 1916 rien ou à peu près. A partir de là, tout. L'âme à laquelle il s'adresse n'est plus que l'ensevelie. Qu'elle accepte le silence, l'obscurité, l'inaction ; que ses mains se ferment, que ses pieds s'immobilisent, que son cœur cesse de battre ! L'enseveli donne l'exemple. Du fond de son tombeau il demande ces sacrifices, sinon constants et perpétuels, du moins accidentellement et opportunément.

« Dieu vous unit par un privilège unique à chacune de ses « stations, de la cène au jardin, du jardin chez Anne, d'Anne à « Caïphe, de Caïphe au prétoire, du prétoire à Hérode, d'Hérode au « prétoire encore, de Pilate au calvaire, de la croix au tombeau. Vous « en êtes à cette huitième station. C'est là que Dieu vous a enveloppée « de son suaire, ensevelie dans son sépulcre, pour que vous deveniez « aussi étrangère et indifférente à votre volonté propre que l'est « l'enseveli, dans son linceul et dans son cercueil. La nuit est comme « l'ensevelissement du jour, l'automne celui de l'année. Voyez-la « s'envelopper de plus en plus dans son linceul.

« Ainsi en est-il de l'âme qui se renonce, qui fait de plus en plus « courtes et restreintes ses joies terrestres, qui voit tomber les jours « l'un après l'autre dans le tombeau, et qui s'y drape elle-même « volontiers dans un suaire pour y trouver le point de départ de sa « résurrection et de sa vraie vie.

« Que le Dieu du sépulcre vous bénisse.

« Je sais que vous me permettez de vous contredire. Je vais
« le faire — résolument — sous la forme d'un monologue de l'En-
« sevelie : Comme votre serviteur Grégoire de Nazianze, je n'estime,
« ô mon Dieu, santé, richesse, éloquence, lettres, honneur, que parce
« que tout peut être mis en hommage au pied de votre croix. Mais
« il y a deux manières de faire cette offrande : user de ces choses,
« à votre service, en être privé pour vous. (J'interromps, le monolo-
« gue, pour insérer une citation : « rien n'est plus grand sur la terre
« que le travail ingrat. Rien n'est si beau qu'une haute intelligence,
« s'usant avec résignation, sans protester ni murmurer, au doulou-
« reux frottement d'un labeur incessant et obscur. Que Dieu répande
« ses miséricordes sur les vainqueurs récompensés par la gloire. Prions
« pour eux. Mais implorons les prières de ces nobles vaincus dont
« le combat fut silencieux, la tâche inconnue, le dévouement puni.
« Féval se trompe. Il y a quelque chose de plus grand : le travail sup-
« primé, l'incarcéré à qui on a coupé les ailes et qui va s'offrir comme
« l'encens « en pure perte de lui-même » dit Bossuet).

L'ensevelie reprend : « Jamais je ne demanderai raison aux
« causes secondes, ô mon Dieu. Car j'entends votre réponse : S'ils
« se trompent, en quoi cela te concerne-t-il ? quid ad te ? Ton unique
« affaire est de m'aimer et de me suivre : Tu me sequere. Est-ce que
« les fautes des gouvernants ne rentrent pas dans le plan divin ? Y
« aurait-il patience de martyrs s'il n'y avait pas persécution de tyrans,
« dit Augustin. L'ange du sépulcre a-t-il dit : Comment, Agneau de
« Dieu, vous qui avez la toute-puissance, permettez-vous le déicide ?
« Pour sauver le monde, aurait dit l'Agneau immolé ».

« Tel est le monologue, et je me plains doucement que le suaire
« qui était sur la tête n'a pas fermé la bouche de l'ensevelie, qu'il
« ne soit pas encore monté jusqu'aux yeux. Saint Jérôme qui avez
« visité le lieu du tombeau, qui viviez si près, ramenez au sépulcre
« celle qui s'est égarée loin de lui. Adaptez de nouveau à ses lèvres,

« à ses paupières le bandeau dont il faut dire dorénavant : et son
« visage était enveloppé d'un suaire.

« . . . Je ne sais comment rendre grâce à Dieu des désirs de
« perfection qu'il met en votre âme. Telle est la sépulture mystique
« à laquelle il vous convie. Le tombeau de la volonté propre c'est
« l'obéissance. Le linceul c'est la garde vigilante qui exclut toute
« relation avec le monde extérieur non voulue de Dieu. Le suaire qui
« à part des bandelettes enveloppait le Chef divin sera pour vous, une
« modestie, — surtout des yeux — toute angélique. Les parfums
« précieux sont l'esprit de prière et toutes les adorations, toutes les
« supplications qui en émanent. Votre gloire de ressuscitée sera
« d'autant plus grande que la sépulture (l'ensevelissement) aura été
« ici-bas et plus profonde et plus complète . . .

« . . . Joseph d'Arimathie avait roulé une grande pierre à l'ou-
« verture du sépulcre, puis il était parti. La malveillance y fit mettre
« des scellés et des gardes. Rien ne fût efficace. Les scellés volèrent
« en éclats. La lourde pierre fut écartée. L'amour seul gardera,
« mon enfant, le silence et de vos lèvres et de votre cœur. Mais
« chaque communion y appose un scellé.

« Dans le silence et le repos l'âme dévote fait du progrès ».
« Merci à Dieu qui vous le fait tant aimer, ce cher silence ! N'est-ce
« pas l'un des traits de l'ensevelie ? Vous le concilierez sans peine,
« mon enfant, avec la charité la plus délicate. Dites doucement que
« c'est une résolution prise. Dites-le, le sourire aux lèvres. Répondez
« d'un mot, d'un seul, à ce que l'on vous demande, quand cette
« réponse a quelque petite utilité.

« Quand obéirez-vous autant que le Descendu de croix, le
« Porté au tombeau, l'Enveloppé des linges et du suaire, l'Embaumé,
« l'Etendu et le Couché dans une tombe, l'Enfermé en arrière d'une
« pierre scellée ?

« Je ne puis vous dissimuler, que j'ai compris l'exquise, l'extrême
« délicatesse, qui provoquait ce matin votre peine, et qu'elle m'a
« touché au fond du coeur. Elle fait partie ou des cent livres de
« myrrhe et d'aloès ou des parfums préparés pour le dimanche.

« Oh ! comme je prie Dieu de vous renfermer dans son tombeau,
« d'y rouler la pierre, de la sceller lui-même et d'y mettre ses propres
« gardes !

« Les saintes femmes ne se préoccupaient que de savoir qui leur
« écarterait la pierre. Elles semblent avoir ignoré la présence des
« gardes. L'eussent-elles sue, cette connaissance ne les eût pas arrêtées.
« Mais à coup sûr elles n'auraient pas provoqué les soldats. Le but
« même qu'elles voulaient atteindre le leur interdisait. Vous aussi,
« vous êtes tenue de ne rien faire qui abrège votre veille près de
« l'Enseveli, de ne rien négliger même de ce qui peut raisonnablement
« et chrétiennement la prolonger.

« Un sépulcre a été le berceau du monde racheté. De ce lieu
« obscur a jailli la résurrection avec la vie, la vie impérissable quand
« la mort a dû abandonner celui qu'elle avait fait captif, celui-là
« même qui est la vie et la résurrection. Et votre cœur est aussi un
« sépulcre tout neuf où ne doit reposer que celui qui l'a choisi pour
« demeure. Là il est comme mort. Son action aussi est tellement
« douce et insensible que vous ne l'apercevez pas. Elle vous unit
« pourtant à lui, vous inspire et fait grandir Dieu en vous. Avez-vous
« remarqué, cette petite parole, qui n'est que dans saint Marc : IV.
« 26-29 : le royaume de Dieu est comme si un homme jetait en terre
« une semence, dormait, se levait de nuit et de jour. Et la semence
« germe et croît alors qu'il n'en sait rien ? Telle est la grâce ensevelie
« dans votre âme : soyez toujours vigilante, sans vous attendre à voir
« pousser en vous, le germe divin. Il grandira alors que vous ne vous
« en apercevrez pas.

« Merci des aveux spontanés que l'humilité inspire, qui enveloppent votre âme d'un nouveau linceul, l'obligeant à se blottir dans le sépulcre de l'Adoré : *consepulta in mortem*, ensevelie de concert pour la mort de tout ce qui serait encore immodéré dans les affections, insoumis ou tendant à la plainte sous la main des supérieures et les épreuves qui viennent d'elles. Oh ! oui, mon enfant ensevelie, condamnons tout cela à la mort. Mais que ce soit sans inquiétude, sans communion retranchée, en toute suavité et douceur, non l'aloès, mais la myrrhe au parfum pénétrant et délicieux.

Et pour finir, cette prière, résumé de la belle doctrine qui vient d'être exposée : « Donnez, ô mon Dieu, à l'émule de Madeleine, le suaire consacré par votre tête adorable, qui n'a point été mêlé avec les autres linges, mais roulé à part et mis dans un lieu déterminé. Faites-le redescendre chaque jour sur les épaules de la gardienne aimante de votre tombeau comme l'amict descend sur la tête et le cou du prêtre qui va célébrer. Qu'elle marche libre comme le ressuscité Lazare, mais que toujours son visage et sa bouche soient voilés de votre suaire : *et facies illius sudario erat ligata* ».



CHAPITRE SIXIÈME



LA VICTIME

C'est le mois de juillet. C'est un mardi matin. Certes le jour est beau. Tout est à la joie et, baigné dans la lumière, le parc du grand séminaire alterne sous les grands arbres et autour du lac immobile les ombres et les clartés. Là-bas, tout près de la tonnelle où la Vierge recueillie et maternelle reçoit ses enfants, à l'extrémité d'un banc Monsieur Lecoq est assis. Il est onze heures. Dans quelques minutes il se dirigera vers la ferme pour y rencontrer ses confrères et présider à l'examen particulier. Il se croit seul. Vraisemblablement. La tête est penchée, les mains étendues sur les genoux. Et il pleure. Il me semble qu'il pleure. La figure est ravagée par une souffrance atroce. On y découvre une âme torturée d'angoisse, épuisée de lutttes et d'efforts. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir. Je pense à la chapelle que l'on est à construire et aux ennuis que cette construction apporte au pauvre supérieur. Oh, oui ! Ce doit être cela. La mort, une mort cruelle, semble planer au-dessus de l'homme qu'elle a soudainement vieilli, qu'elle a brisé, qu'elle écrase contre le sol. Mais voici que tout est passé. Un bruit de pas sur le gravier de l'allée. Le solitaire a entendu. En un instant, noir nuage chassé par un coup de vent, toute tristesse a disparu de la figure rassérénée. Il est debout, lutteur refait et réconforté, il accueille d'un sourire, d'un beau et bon sourire, et il cause, bonnement, aimablement. La volonté avec la grâce a remporté la victoire.

Et que de fois cela ne s'est-il pas ainsi passé ! Il y a en Monsieur Lecoq un aspect de l'âme que très peu, je dis bien très peu, ont connu. Dire de lui que ses émotions comme ses affections étaient toujours tenues en laisse, c'est avouer qu'on ne le connaissait pas.

Ce qu'il y avait de vrai c'est que dans le tumulte des vagues déchaînées il savait garder la direction de sa barque et que cette barque, pas un instant, ne déviait de la marche à l'étoile. Mais quelles tempêtes parfois ! Non, il n'est pas possible de s'en faire une idée. La maladie de l'être cher, les dangers qu'il court, les épreuves qu'il traverse le tourmentent et l'inquiètent profondément. Il souffre alors comme en agonie. Toutes les plaintes davidiques passent sous sa plume. Le sac, la cendre, la foudre de Dieu, l'étouffement, l'écrasement, le vocabulaire d'Isaïe et des Psaumes suffisent à peine à peindre sa douleur. Il y a dans les mots qu'il emploie comme un cri d'épouvante. J'ai pensé au cri du pélican d'Alfred de Musset dans la Nuit de Mai. Puis, les nouvelles devenant meilleures, c'est le cri de joie, une sorte d'ivresse mystique où frémissent et chantent l'Alleluia, l'Hosanna, le Gloria in excelsis. La nature est alors invitée par lui à louer le Seigneur. Il lui demandera d'exalter la bonté infinie qui relève, qui console, qui ramène dans le ciel, noir de nuages et menaçant d'orages, le soleil de chaleur, de joie, de vie.

« L'hymne de la reconnaissance chante dans mon âme. Tu as
« changé mon deuil, mon gémissement en joie dans mon âme. Tu
« as mis en pièces mon sac (dont s'enveloppent les désolés) et tu m'as
« entouré et vêtu d'allégresse . . . La lettre de ma fille que j'ai lue
« hier était si bonne, si bonne, si bonne. Ma douleur des deux ou
« trois jours précédents était sans objet. Oh ! merci, mon Dieu, merci
« à jamais ! Avec quel élan de bonheur je renouvelle le vœu que
« je vous ai fait dans ma détresse . . . »

Ici deux remarques. Elles ont bien leur importance. D'abord cette âme de feu, cette âme extrêmement sensible, chez laquelle les sentiments se décuplaient en puissance et en acuité, devait souffrir beaucoup plus que d'autres, je devrais dire : que les autres. Car pareille délicatesse, pareille aptitude à l'angoisse et au tourment, se rencontrent plutôt rarement. Pousser plus loin, aller plus bas, c'est

tomber dans l'incohérence et le délire. Et la seconde remarque qui vient corriger ce que la première pourrait suggérer de défavorable : extérieurement rien. Les occupations, les travaux, les exercices de piété, se suivent, prennent et absorbent la journée; les conversations sont marquées de la même amabilité, les paroles s'éclairent de la même sagesse. Pas d'impatience, pas d'empressement, pas de nervosité. Il y a là un miracle. Il y a là une force dont il est difficile de dire les immenses ressources. C'est elle qui mène, qui domine, qui règne.

Ah ! la souffrance ne l'effrayait pas. Voici ce qu'il en pense :

« Quand les apôtres se réjouissent en pensant qu'ils avaient été
« *trouvés dignes* de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus-Christ, ils
« ne songeaient, que pour les bénir, aux bourreaux qui les avaient
« frappés; mais, au-delà de l'instrument du supplice, ils voyaient la
« main d'un Père qui ne frappe que parce qu'Il aime, et sous cette
« main, sévère en apparence, ils découvraient la raison *étrange* pour
« laquelle Dieu les avait frappés, et cette raison ils l'exprimaient ainsi :
« Il nous en a *trouvés dignes*. Oui, depuis la croix, toute âme affligée,
« quand elle subit l'épreuve, doit se réjouir et remercier Dieu, parce
« que Dieu l'a *jugée digne* de souffrir avec Lui, de communier à Sa
« passion. *Communicantes Christi passionibus, gaudete*. Qu'est-ce à
« dire, ô mon Dieu, *trouvée digne* ? Je vois bien que la souffrance est
« un feu qui purifie. A son approche, bien des imperfections se tra-
« hissent et s'enfuient, comme les petits insectes quand on met le feu
« aux broussailles. Mieux que le jeûne, elle réprime les inclinations
« vicieuses, élève l'âme en épurant les intentions, et affermit la vertu
« en trempant le caractère. Mais tout cela ne m'explique pas le *Digni*
« *habiti sunt* ».

« C'est que pour un chrétien le poste d'honneur, c'est la souffrance. Dieu ne confie ce poste qu'à ceux qu'Il *trouve*, c'est-à-dire, qu'Il *fait dignes* de Sa confiance souveraine. Jésus au ciel peut

« prier, et sanctifier les âmes. Il ne peut plus souffrir en Lui-même. Il le peut dans Ses membres chéris. Aussi Il cherche, Il prépare des âmes qui consentent à souffrir avec Lui et comme à Sa place. Ce sont Ses lieutenants », Ses vicaires. Elles acceptent. Elles souffrent, et Jésus souffre en elles. Heureuses sont-elles. Elles font voir aux anges, mais elles ignorent leur bonheur. Si elles le sentaient, elles ne souffriraient plus ».

« O Jésus, qui avez connu et éprouvé toutes les peines du cœur humain, Jésus, broyé sous le pressoir, Vous avez préparé dans la souffrance un pressoir pour la fille de Sion : *Turcular calcavit Dominus filiæ Sion*. Quand l'heure a sonné où je dois y être broyé à mon tour, que je me souvienne de Vous, et que je sois heureux ».

« Pas une épine dans le chemin de la vie, dont Vous n'ayez brisé la tête, et que Vous n'ayez rendue moins acérée, en y ensanglantant Vos pieds. Est-ce quelque insuccès qui m'afflige ? O Jésus, Vainqueur du monde, qui a moins réussi que Vous ? Déjà, quand Vous étiez Apprenti ! et ouvrier à Nazareth, Vous avez dû souvent Vous voir rebuté par ceux qui Vous avaient imposé quelque tâche. Et, dans Votre vie publique, que de rebuts, que d'insuccès, que d'ingratitude ! On Vous ferme l'entrée d'une ville. On sort en foule d'une autre pour Vous prier de Vous éloigner. Votre propre patrie Vous méconnaît. Vos propres disciples Vous quittent et ne marchent plus avec Vous. Enfin depuis l'échec et la défaite absolue du calvaire, Vous avez caché les vraies victoires, les vrais succès sous tout ce qui ruine l'amour-propre et humilie. Je le crois, je l'accepte. Je vous en bénis. Aidez-moi à porter ma croix à Votre suite, à attendre sans agitation, en silence, l'heure bénie où Vous me rendrez la joie, où je Vous appellerai comme absent et où Vous me répondrez : Je n'ai jamais été plus près. *Cum ipso sum in tribulatione. Eripiam eum et glorificabo eum*. Toute la gloire que j'ambitionne, c'est de mieux Vous aimer et d'être plus uni à Vous ».

Pourtant ses peines avaient été parfois si vives qu'il en était venu à désirer la mort. Une étrange douleur l'avait accompagné de France au Canada. Elle revenait de temps en temps. Elle le rendait malade. Était-ce la douleur morale qui causait la douleur physique ou réciproquement ? Mystère. Elles venaient ensemble et c'étaient alors des heures terribles. Affaîsé, n'en pouvant plus, le malheureux supérieur attendait en patience et en abandon à Dieu, que l'épreuve prît fin. Epreuve dont il sentait la déraison, mais dont il essayait en vain à secouer l'étreinte. Serait-il sauvé ? Dieu ne l'aurait-il pas marqué du signe des proscrits éternels ? Ne jamais voir Dieu, ce Dieu qu'il aimait tant, qui était pour lui le roi, le père, le trésor, le tout ! Ces pensées le jetaient dans des angoisses où il semblait que ce qu'il avait de vie s'épuisât irrémédiablement. Ce martyr, c'était vraiment un martyr, se prolongea durant une quinzaine d'années, en s'atténuant peu à peu jusqu'à disparaître complètement.

Il lui restait à endurer durant une dizaine d'années la souffrance dans son corps avec tout ce qu'elle comporterait de sacrifices et de renoncements.

Le 5 mai 1914 il écrivait à sa cousine Marie : « Ma santé est devenue meilleure. J'ai quitté l'hôpital le 25 avril. Je m'y étais rendu le 13 mars, étant tombé malade le 11 ». Jusque là, je l'ai dit ailleurs, sa santé avait été bonne. Les quelques crises passagères qui survenaient n'étaient guère connues des élèves ni même des confrères. Il prenait patience, savait attendre, recevait parfois, mais pas souvent, quelques soins de l'économe. Puis c'était assez vite la fin. Les élèves qui, au réfectoire, regardaient du côté de la table des directeurs, s'apercevaient facilement que le supérieur ne mangeait pas, qu'il était pâle. L'enquête n'allait pas plus loin. Et pour cause. En 1913 encore tout va bien. Il y a alors onze ans qu'il est supérieur provincial. Et je ne me rappelle pas qu'il ait été absent des exercices pour une maladie plus ou moins longue. A cette époque

toutefois l'entrain semble diminuer un peu. Il y a des choses auxquelles il a renoncé. Ainsi il ne chante plus la messe à l'église paroissiale dans les jours de fête solennelle. Il n'y prêche plus. Il fait au collège des visites plus rares et moins remplies. Il y avait supprimé dès le commencement de son administration la fête dite « du supérieur » qui se célébrait dans les premiers jours de juin. Il y a manifestement un fléchissement, prélude dissimulé et sournois de malaises plus graves.

Ces malaises éclatèrent en 1914. Il fait un séjour de quelques semaines à l'Hôtel-Dieu. C'est pour une grippe qui ne paraît pas maligne. C'est la première fois qu'il y vient comme malade. Il en sort reposé et fortifié. Puis des douleurs s'annoncent à la face. Elles sont immédiatement très douloureuses. Un nerf cranien, le trijumeau, dont les trois branches atteignent les yeux et les mâchoires, est devenu le centre de souffrances presque intolérables. De petits incidents, des vétilles, suffisent pour déclencher cette névrite aiguë : un effort d'attention, un bruit violent et inattendu, le déplacement d'air par une porte brusquement ouverte ou fermée. Le malade alors s'arrête, saisi d'une sorte de spasme, immobilisé par une crispation cruelle. Il fait signe de ne pas bouger. Lui-même semble retenir son souffle. Le visiteur, au commencement il y en a encore, l'ami, c'est Monsieur Many presque toujours, attendent consternés. Ils comptent les secondes, lentes à passer. Puis la tête penchée se relève, la figure calmée se montre de nouveau et dans un sourire parfois mouillé de larmes, les mots qui annoncent la fin de la crise : Je vais mieux.

Durant le jour ces attaques deviennent assez fréquentes. La nuit il y a un répit. Le mal semble lui aussi dormir. Il ne fait qu'en passant, comme à la dérobée, de légères et rapides incursions. Réveillé un instant le malade parvient vite à se rendormir. Mais là où le malaise devient embarrassant c'est au moment de la messe. Les questions se posent sans solution claire et nette. Est-ce possible ? Une crise ne

surviendra-t-elle pas ? Et si elle survient, à quel moment de la messe va-t-elle se produire ? L'hésitation est telle parfois que la messe n'est pas dite. Et c'est alors une peine très vive dont la correspondance garde longtemps l'écho éploré. Pourtant il ne veut pas que l'on dise que ses douleurs sont continuelles. C'est, insiste-t-il, contre la vérité. « Il a des moments de relâche, écrit-il, et mes nuits ont été meilleures ». Le fait est qu'à une époque, c'est vers le mois d'octobre 1915, il y a amélioration sensible. Il peut écrire : « Ma santé est bonne. Il y a « plus de six mois que mes crises et élancements au front ont cessé ». Ce n'était qu'un répit. Les secousses revinrent. L'année 1917 fut pénible. Je cueille dans ses lettres des passages qui mieux que je ne pourrais le faire font connaître cette recrudescence du mal : « Dire « la messe à travers tous les orages du front qui est parfois comme une « mer démontée . . . Je l'ai dite (la messe) de peine et de misère, « les crises étant ces jours-ci aussi fréquentes sinon plus fréquentes « que jamais . . . En disant les paroles à voix haute (à la messe) « jamais je ne me suis arrêté aussi souvent » . . . Que faire ? Lui le sait bien. Donner sa démission, s'enfermer dans une retraite absolue, souffrir en silence en attendant la mort. Dans son entourage on ne pense pas ainsi. On veut le conserver à la tête de la communauté et l'idée est émise, discutée, acceptée, d'une opération chirurgicale : la résection du nerf malade. L'affaire est grave, grosse de conséquences, quelle qu'en soit l'issue. Lui accepte sans enthousiasme, avec une confiance limitée mais en total abandon à la volonté divine. Jour est pris. Ce sera le lundi de Pâques 1917. Les préparatifs avaient été faits minutieusement, par des médecins et des infirmiers expérimentés. Il arriva ce sur quoi on avait à peine osé arrêter sa pensée : une défaillance du cœur. Dans l'émoi que tout d'un coup cette constatation produit on a le temps de donner l'extrême-onction. La syncope dure une heure, puis le danger immédiat s'éloigne et momentanément disparaît.

L'impression, une impression pénible, demeure. Peu à peu une sorte de scepticisme s'établit dans son âme. A quoi bon recourir aux remèdes ? Ils ont été essayés les uns après les autres et sans succès. Alors abandon à Dieu. C'est assez. Le reste ne vaut pas grand'chose. « Je dois confesser que les remèdes internes ne peuvent plus apporter « aucun soulagement ». Il écrit ceci en octobre de cette année 1917 qui fut à tous égards la plus douloureuse. « Je sens même qu'ils me « nuisent. Le médecin ne peut pas plus conseiller que je ne puis « accepter la morphine. On a cherché dans toute l'Amérique du Nord « des spécialistes qui pourraient me guérir, la troisième incision péri- « phérique ayant totalement échoué. On a échangé plusieurs lettres « avec un docteur de Philadelphie qui injecte de l'alcool dans le « ganglion et opère une cure radicale par une opération autre que le « trépan . . . J'ai refusé net ces moyens extraordinaires ».

Il y eut après l'opération un léger répit. Puis les douleurs reprirent plus vives que jamais. Le mois de juillet le ramenait à l'Hôtel-Dieu. C'était le 20 juillet. Il avait, le 12, cessé de dire la messe. Elle devenait impossible. Durant cinq mois et onze jours, jusqu'au 24 décembre il n'osa remonter à l'autel. De toutes ses souffrances cette privation fut la plus terrible. Dans l'intervalle, au commencement de décembre, il avait donné sa démission de supérieur provincial. « Je ne suis plus supérieur », écrit-il à cette cousine dont il demeura jusqu'à sa mort le fidèle correspondant, « et n'ai plus aucun « ministère. Je reste à la retraite avec ma soixante-douzième année « qui a déjà dépassé son premier mois et mes infirmités qui m'em- « pêchent même depuis cinq mois de dire la sainte messe. Ayant joui « constamment d'une bonne santé, je ne m'attendais pas à cette im- « puissance, qui ne peut guère être que le commencement de la fin ».

Il est à la retraite. Une retraite totale, définitive. Il ne recevra plus personne. Il répondra pourtant aux lettres qui lui sont adressées. L'écriture parfois est à peine lisible tant la main a tremblé. Il écrit

quand même. Un vrai besoin. Vers la fin de décembre, exactement le 24 une grande joie lui est réservée : il reprend sa messe. Déjà, en 1914, il avait connu l'épreuve de jours commencés sans messe. « J'ai omis 34 messes l'année dernière » écrit-il en février 1915. Mais jamais il n'avait dû si longtemps renoncer à monter à l'autel. Aussi ce fut une joie bien vive qu'il ressentit lorsqu'à la veille de Noël il recommença à célébrer. « Je suis étonné de mon bonheur », écrit-il . . . « Elle est un ciel pour moi cette messe auguste . . . Soyez par vos prières un lien qui me rattache à l'autel. S'il faut en être arraché après avoir goûté le don céleste je ne puis m'empêcher de me comparer au roi d'Amalec, Agag, qui se voit mis à mort après avoir dit (dans le texte original) d'un air tout joyeux : Certainement l'amertume de la mort est passée . . . Il est vrai, ce serait trop de bonheur. Le ciel, disait un enfant, c'est une première communion qui dure toujours. Le ciel du prêtre n'est-ce pas une messe qui dure toujours ? »

Ses douleurs sont loin d'avoir complètement disparu. Les extraits suivants de sa correspondance nous permettent de suivre les différentes phases de son mal, le va et vient de ses souffrances, tantôt apaisées, tantôt aussi pénibles que jamais. « Dieu est indulgent pour moi. Je dis la messe avec moins de difficulté et dans l'ensemble mes douleurs ont diminué notablement (3 janvier 1918) . . . Il y a depuis quelques jours une recrudescence de douleurs, surtout matinales. (15 janvier). Mon front me fait bien mal. La messe de ce matin pourtant très courte (celle du lundi saint) a été peut-être la plus pénible (23 mars) ». Toutefois l'amélioration se manifeste au point qu'il peut écrire le 30 juillet : « Dieu m'exempte de mes douleurs à un point qui me cause presque de l'effroi ».

A ce mieux il devait s'habituer lentement et progressivement. Les spasmes reviendront mais plus rares, mais moins forts, avec une tendance à disparaître. Il avait craint longtemps que tout finirait par

une congestion cérébrale. Cette appréhension ne se réalisa pas. Mais la consigne qui interdisait l'entrée de sa chambre ne fut pas levée. Les uns après les autres les évêques et les prêtres qui l'avaient choisi comme directeur de conscience durent se chercher un autre confesseur. A leur grand regret. Car ce qu'ils admiraient en Monsieur Lecoq, c'était sans doute la vertu. C'était aussi l'intelligence, c'était cette connaissance des sciences sacrées qui rendait ses décisions si promptes, si lumineuses, si sûres. Dans sa modeste chambre du grand séminaire le malade, durant ce temps, rassemblait, ramassait toutes ses énergies pour la lutte suprême, démêlant, essayant de démêler, à travers les événements, les personnes, les choses, l'appel de plus en plus fort vers la grande et définitive affaire. Il s'occupait cependant, il écrivait, il lisait. Trois fois par semaine, parfois chaque jour, il descendait chez les Sœurs Grises dont il était demeuré supérieur. Lentement, tout courbé, courbé au point d'attirer le regard des passants, il suivait la rue Sherbrooke puis la rue Guy. Il avait fait à peine quelques pas dans la maison qu'il entendait venir à lui et qu'il reconnaissait le pas de la religieuse qui s'occupait particulièrement de lui. Sans lever la tête il étendait le bras et il était conduit à la chambre qui lui était réservée. C'est là qu'il recevait les religieuses qui voulaient causer avec lui. C'est là qu'auprès d'une grille qu'on lui avait aménagée il entendait les confessions, confessions de moins en moins nombreuses; à la fin, quelques-unes seulement. Il donnait son avis sur les petits problèmes qui réclamaient une solution. Lorsque dans le doute il croyait devoir différer sa réponse il demandait la permission de la renvoyer au lendemain. Bien simple en tout cela. Un jour il arrive trempé par une forte ondée. Sa soutane est ruisselante. Et le dialogue s'engage avec la soeur : Mon père, je vais vous chercher une autre soutane. Vous allez abandonner celle-ci . . . Mais non ! Je la garde. Changer de soutane, vous n'y pensez pas . . . Si, si, j'y pense. Autrement vous serez malade et c'est ce que nous ne voulons pas. Vous venez dans votre chambre.

Je vais très vite chercher une soutane propre et chaude que vous pourrez mettre immédiatement. Et ainsi vous ne serez pas malade . . . Nouvelles objections. Mais la sœur est partie. Elle apporte bientôt une soutane d'occasion, la met sur un fauteuil dans la chambre où le supérieur est enfermé. Quelques minutes plus tard on frappait du dedans à la porte et cette porte ouverte laissait voir le rescapé dans la nouvelle toilette qui le gênait un peu aux entournures. Mais comme il n'avait aucune prétention à l'élégance il en souriait aimablement.

Toutefois les manifestations d'usure se faisaient plus graves, plus longues, plus significatives. Mais il était confiant dans le Père dont l'invisible présence l'encourageait et le fortifiait. Si dans les ombres de plus en plus épaisses du soir il jetait un regard sur les années nombreuses de sa vie il pouvait se rendre le témoignage que cette vie avait été bonne et utile, qu'il avait aimé, qu'il avait servi, qu'il avait sauvé. Se disait-il tout cela ? Parvenu à ce sommet dont la pointe touche au ciel n'avait-il pas plutôt pour ses efforts et pour son oeuvre l'appréciation si humble qui lui arrachait dans un jour solennel cet aveu : Ma vie a été un fiasco. Non, sa vie n'avait pas été un fiasco. Pour l'embellir, à son insu, il l'avait ornée de sacrifices, de labeurs, de vertus. Sur le champ la moisson dormait en attendant l'heure d'être engrangée aux greniers éternels. Ses dernières forces il les mettait encore au service des âmes traçant pour elles dans la broussaille des devoirs parasites le chemin vers l'unique nécessaire.

La fin pouvait venir, le congé pouvait être donné à l'infatigable lutteur. Ce jour-là, le 27 mars, Monsieur Lecoq se sentit atteint d'un malaise jugé bénin par le médecin mais qui, vû l'âge avancé du malade, pouvait facilement s'aggraver. Comme à l'Hôtel-Dieu il n'y avait aucune place disponible, il fut transporté chez les Sœurs Grises. Délicate attention de la Providence qui lui accordait de mourir où son dernier ministère s'était exercé avec un admirable dévouement. Il a le pressentiment que cette maladie c'est la dernière. En entrant dans

la maison des Sœurs il remet à l'infirmière qui l'accompagne les clefs de sa chambre du grand séminaire. « Tenez, ma sœur, dit-il, je n'en aurai plus besoin ». Il aura pour voisin de chambre Monsieur Many qui, malade lui-même, ne pourra pas lui tenir compagnie, encore moins lui rendre quelques services. C'est alors le silence, c'est la solitude, ce sont les bruits qui s'éteignent spontanément autour de la chambre, les pas qui se feignent, les communications qui se donnent à voix assourdie. Ensemble de choses, de gestes, d'attitudes qui éclairent le malade sur sa vraie situation. D'ailleurs il ne se fait pas illusion. Les phénomènes morbides et graves se manifestent et se suivent de telle manière que tout espoir chez celles qui veillent et chez ceux qui visitent est totalement abandonné. Après la grippe, c'est l'érysipèle, puis c'est la congestion pulmonaire. Une à une les amarres se brisent et tombent qui retiennent l'âme à la vie. Le malade garde toutefois sa connaissance complète. Il reçoit avec amabilité et reconnaissance les visites qui lui sont faites. Il cause avec ses infirmières. A certains moments il retrouve une sorte d'enjouement et sur sa figure éclairée de joie passe le bon sourire de jadis. Mais ce n'est qu'un moment et les douleurs qui le reprennent y ramènent la gravité triste et résignée. On est dans la semaine sainte et ce lui est un motif d'unir ses angoisses à celles du Sauveur et d'accepter sa croix. Au jour de Pâques il a salué d'actes d'amour et d'adoration le triomphe du divin ressuscité. Puis sentant que le moment suprême approche il a demandé les derniers sacrements, les prières des agonisants. Et il attend l'heure de la rencontre bénie. Sans effroi. Un peu pourtant. Cette nuit-là il confie à la soeur qui le veille : « J'ai peur. — Peur, s'exclame-t-elle. Peur de Notre-Seigneur. Mon Père, mon père, ne dites pas cela. Mais Notre-Seigneur c'est la miséricorde et c'est l'amour. Vous nous l'avez dit tant et tant de fois et avec tant d'insistance. Vaste comme les cieux, profonde comme les mers. Ce sont vos pensées. Et maintenant . . . Vous avez raison, ma sœur, simplement réplique-t-il ». Ceci se passait dans la nuit du

lundi au mardi. Il est tranquille maintenant et il attend. On attend autour de lui, confrères, religieuses. Le soir est venu. La vie baisse de plus en plus avec le jour que fait disparaître la nuit. L'annaliste religieuse qui assiste aux derniers moments du vénéré supérieur note pour sa communauté ce qu'elle a vu, entendu, ressenti. Je le transcris ici : « Il désire mourir et attend avec une paix inaltérable que le « Bon Dieu vienne le prendre. Il dit pieusement l'invocation qu'on lui « suggère : Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon « esprit et ma vie; il répète deux fois *ma vie* avec un sentiment de « satisfaction : *ma vie . . . ma vie . . .* La respiration est très oppressée. « Cependant son union à Dieu semble s'accroître avec ses souffrances . . . Les prières se font à voix basse. Il est neuf heures et « vingt . . . L'heure est venue. Son âme s'envole vers la Patrie à « neuf heures et vingt-cinq, redisant sans doute ce verset du psaume : « *quoniam melior est misericordia super vitas, labia mea laudabunt te,* « parce que ta miséricorde est meilleure que (nos) vies, mes lèvres « te loueront ». Notre vénéré père désirait que ce fût sa dernière « parole, ou du moins le dernier mouvement de son cœur. A cette « heure suprême les prêtres à son chevet appellent sur le mourant une « dernière bénédiction. Ils récitent le *Subvenite*. Les larmes voilent « les voix. D'un commun accord ils disent : Nous avons vu mourir « un saint ».

Monsieur Lecoq, ainsi ai-je pris l'habitude de l'appeler, est mort. Il est mort de la mort des saints. Il s'est endormi filialement sur le sein du Père. A son idéal si beau et si chrétien il a courageusement et fidèlement tout plié : labeurs, souffrances, le mal lui-même. Il laisse un souvenir exquis de piété et de grande vertu, un souvenir d'où monte déjà une contagion de force, de vaillance, d'invincible espérance.



CHAPITRE SEPTIÈME



LE VIVANT

Je viens d'écrire : Monsieur Lecoq est mort. C'est un autre mot que j'aurais eu l'idée de mettre. Celui-ci : il est vivant. Et je voudrais essayer de montrer que je n'aurais pas fait erreur.

De tous les chrétiens pieusement décédés il est permis de dire qu'ils vivent pour cette raison que morts en état de grâce ils appartiennent à Celui qui s'est dit la vie, qui s'est proclamé le vivant, qui a promis la résurrection à ceux qui croiraient en Lui. La mort qui les a touchés n'a eu sur eux qu'une victoire passagère. Ils n'ont fermé les yeux aux spectacles de ce monde que pour les ouvrir aux splendeurs éternelles. Ils ont quitté ce qui passe pour ce qui demeure à jamais. Alors, ô mort, où est ta victoire ?

Il est permis aussi de penser qu'ils ne nous sont pas étrangers, que nous gardons dans notre sang, dans nos regards, dans nos habitudes et nos manières indiscutable trace de leur passage ici-bas. Ils vivent vraiment en nous, comme nous-mêmes nous vivrons en d'autres après nous. C'est ainsi que le cimetière se transforme en jardin, qu'il y passe des souffles de résurrection, des parfums de vie. Lutte terrible et mystérieuse de la mort et de la vie. Les croix qui s'élèvent et tendent les bras montrent bien de quel côté sera ou est le triomphe.

Puis ceux-là surtout qui ont vécu en faisant le bien, qui auront avec courage et persévérance pratiqué la vertu, laissent après eux sur les chemins qu'ils ont parcourus un sillage lumineux, étoiles qui s'allument dans nos nuits, tremblottantes lumières qui dissipent les ténèbres, qui montrent la voie à suivre. Des années peuvent passer

sur leur mémoire. Ils gardent puissante, efficace, leur action sur les âmes. Ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait surtout continue d'élever les cœurs, de les porter sur les cimes.

Influence salubre de Monsieur Lecoq. Il continue d'agir. Il reste pour tous ceux qui l'ont connu, entendu, aimé, le prêtre admirable dont la vie fut à la fois exemple et prédication. Il est vivant.

Ses funérailles ont été le triomphe de l'humilité et de la charité. Service funèbre chez les Soeurs Grises, autre service au grand séminaire, service à Notre-Dame. Partout affluence, partout regrets, éloges, reconnaissance. A Notre-Dame dix évêques au sanctuaire, un autre à l'autel, trois cents prêtres dans le chœur et la nef. On oublie un instant les qualités naturelles pour ne penser qu'aux vertus, qu'on rappelle avec émotion en multipliant les anecdotes et les souvenirs. Il est vivant.

Des années ont passé depuis lors, treize années. Sur le fond lumineux de cette existence l'imagination a brodé des dessins variés. On a dit, on dit encore bien des choses qui sont plus légende qu'histoire. Je crois qu'il est contre la vérité de les accepter. La mémoire de Monsieur Lecoq n'a pas besoin de ces enjolivements. Ce serait lui rendre un mauvais service, rendre un mauvais service aux âmes que de représenter le vénéré supérieur sans aucun défaut, sans aucune faiblesse, sans aucune défaillance. Quel mérite aurait-il eu alors à pratiquer la vertu ? Où seraient ses luttes, ses efforts, ses souffrances, ses victoires ? Quel avantage y aurait-il à rappeler les jours qu'il a vécus et le bien dont il les a remplis ? Quel encouragement la vue de cette impeccabilité doublée d'une sorte d'infailibilité, aurait-elle apporté à ceux qui se trompent, qui chancellent, qui tombent même, mais qui se relèvent et veulent coûte que coûte arriver au sommet ? Ce qui nous le rend plus cher, ce qui le rapproche de nous, ce sont précisément ces erreurs involontaires, ces misères inhérentes à

la pauvre nature humaine, ces lassitudes, ces fatigues, mais aussitôt après ce coup de collier, qu'on me passe l'expression, ce relèvement de toutes les énergies, ce besoin, cette faim, cette soif des altitudes immaculées, qui nous font dire non pas : Comme en moi, mais : Si c'était moi ! Partir nous aussi avec lui, comme lui, franchir l'ornière, prendre le chemin droit, le chemin rocailleux et dur et étroit qui monte vers les astres de Dieu, mais aussi vers la lumière, vers la paix, vers la joie, la force, la vie. Ombres au tableau ces petites imperfections que j'ai cru devoir signaler sans, je crois, y appuyer indiscretement, mais ombres qui font ressortir davantage les splendeurs de l'ensemble. Et l'ensemble est d'un vivant.

Vivant ! Oui. Non comme administrateur. Il ne le fut pas. Il ne prétendit pas l'être. Mais il y a mieux.

Non comme professeur. Il le fut sans doute et brillamment, comme on l'est rarement. Mais il y a mieux.

Non comme orateur. Il le fut mais autrement qu'on l'entend généralement. Pourtant ses gestes écourtés et gauches, sa prononciation rapide, l'absence d'inflexions ou de sonorité dans la voix, n'empêchaient pas l'admiration de monter vers lui comme un hommage à son incomparable talent. Sa parole chaude, vibrante, lumineuse, versait dans les âmes la capiteuse liqueur de toutes les émotions, de tous les enthousiasmes. Mais il y a mieux, bien mieux encore. Quoi ? Il était prêtre, avant tout, pardessus tout, il était prêtre.

Il était prêtre, il l'était jusqu'aux moelles, partout, toujours. Il éleva son sacerdoce à des hauteurs où rarement dans l'Église de Dieu il a été porté. Il l'orna, pour le rendre plus semblable à celui de Jésus-Christ, des vertus les plus belles, il lui confia et lui garda une mission d'amour, de bonté, de dévouement. Tout le reste, dons de l'esprit, qualités du cœur, peut passer, passera peut-être. Cela doit rester. Plus que jamais aujourd'hui les âmes cherchent le pasteur

et le guide qui les conduisent dans les voies de la vérité, de la justice, du salut. Pasteur et guide il l'a été, pasteur et guide il le restera. Le suivre c'est pour les prêtres aller à la sainteté, c'est y entraîner les autres. Et Monsieur Charles Lecoq demeurera longtemps, toujours, un modèle admirable de perfection sacerdotale. *Erat enim sacerdos.*



●

L'ENFANT ET LE JEUNE HOMME

	Pages
La Bretagne	7
Nantes	8
Le père	11
La mère	12
La soeur	14
La famille	15
Naissance et enfance	18
Éducation	20
Préfaïlles	22
L'appel divin	23

LE PRÊTRE

Le séminaire de philosophie	25
Le séminaire de théologie	28
Le professeur	30
La Solitude	32
Le Sacerdoce	37
La Commune	40
Directeur à Issy	46
Talents et vertus du prêtre	50

Chapitre III

L'HOMME

	Pages
Aspect physique, intelligence	63
Amitiés	72
Patriotisme	77

Chapitre IV

LE SUPÉRIEUR

Le supérieur de Philosophie	79
Le supérieur de Théologie	85
Le supérieur provincial	98

Chapitre V

LE PÈRE

Les bontés corporelles	125
Les bontés spirituelles	139

Chapitre VI

LA VICTIME

Douleurs morales	161
Douleurs physiques	
Dernière maladie et mort	171

Chapitre VII

LE VIVANT	175
-----------------	-----



ACHEVÉ D'IMPRIMER
À MONTRÉAL (CANADA)
LE TRENTE OCTOBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-NEUF

PAR

Thérien Frères
LIMITÉE

